

Conférence de la mort

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Conférence de la mort



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

n° 8

**CONFÉRENCE
DE LA MORT**

PLON

Traduit de l'américain par
Brigitte Sallebert

Titre original :
SUMMIT CHASE



ISBN : 2-259-00375-3

Dépôt légal : 2ème trimestre 1978

CHAPITRE PREMIER

Dans les livres anciens, il est écrit que l'on doit porter sur soi une corde tressée de la queue d'un éléphant quand on rend visite à un homme destiné à mourir bientôt.

C'est pourquoi, quand le garde vint lui annoncer que le chef de l'État acceptait de le recevoir maintenant, Asiphar, le vice-président, attendit quelques instants de façon à être seul pour glisser subrepticement son bout de tresse dans la poche de son pantalon. Seulement après, sortit-il de son bureau, suivant le garde qui traversait le grand hall. Leurs pas retentirent sur le sol en marbre troublant le lourd silence du palais.

Asiphar marqua une seconde d'arrêt devant la double porte en chêne sculptée du bureau présidentiel. Il inspira profondément puis tira à lui un des lourds panneaux, pénétra dans la pièce, referma le battant puis leva les yeux.

Le président de la Scambie debout près de la fenêtre contemplait le jardin. Son pays avait bien peu de richesses. Sa seule ressource provenait d'une pierre bleutée semblable à l'ardoise qu'on extrayait au nord. Il en avait fait construire son palais, et avait fait de sa couleur l'emblème de sa jeune nation. Tout ce qui l'entourait était bleu, les fleurs du jardin, les haies d'un vert si sombre qu'il tirait sur le bleu, l'uniforme des gardes du palais. Il pensait qu'une nation qui ne possède rien et ne représente pas grand-chose doit au moins se créer des traditions modernes sur lesquelles elle construira son avenir.

Depuis quelque temps déjà, des ouvriers en blouse jaune qui installaient une canalisation d'égout dans l'aile gauche du palais, lui gâchaient cette harmonie de bleu, l'exaspérant sérieusement. Mais il ne disait rien, car après tout, les égouts sont tout aussi indispensables à une nouvelle nation que les traditions.

Le président Dashiti se retourna pour faire face à l'homme qui venait d'entrer dans son bureau, et qui attendait debout près de la porte. Il savait déjà qu'au cours de la conversation il se retournerait à plusieurs reprises vers la fenêtre pour lui cacher le sourire qu'il ne pouvait réprimer à la vue de son uniforme en gabardine rouge, garni

d'un galon soit doré, soit argenté, soit bleu, soit blanc sur chaque centimètre de couture.

Cette tenue pour le moins cocasse, quoique faite sur mesure à Paris, ne parvenait pas à dissimuler l'obésité du vice-président Asiphar.

Tout le monde ne réalisait pas en voyant Asiphar pour la première fois qu'il était plutôt gras. On était surtout frappé par la laideur de son visage bleu-noir, plus choquante et surprenante que son uniforme bigarré, plus impressionnante que sa corpulence. Son nez largement épaté, ses arcades sourcilières proéminentes et son front bas, fuyant, lui donnaient un crâne pointu, qui était heureusement souvent dissimulé par sa casquette militaire.

Une fois, durant trois semaines, le président Dashiti avait essayé de déterminer si Asiphar ressemblait à un clown obèse, ou à un néandertalien loupé. Il décida d'attribuer le corps au cirque et le visage à l'homme préhistorique.

Malgré son physique difficilement supportable. Asiphar avait été élu vice-président par les généraux, ses pairs. Cela seul comptait et Dashiti ne put que s'incliner.

Contraint de le tolérer, le président n'était pas pour autant obligé de lui faire confiance. Et d'ailleurs comment aurait-on pu se fier à un homme qui passe vingt-quatre heures par jour à transpirer ? La sueur ruisselait le long de son visage et perlait sur le dos de ses mains, alors qu'ils étaient là, tranquillement installés, en train de discuter des projets de vacances du vice-président.

— N'oubliez pas, fit le chef d'État, de passer à l'ambassade soviétique et ensuite à l'ambassade américaine, en leur faisant bien comprendre que vous venez de chez les Russes.

— Bien sûr, répondit Asiphar, mais pourquoi ?

— Nous aurons ainsi, sans aucun doute, des armes supplémentaires de la part des Russes et une aide financière de la part des Américains.

Le vice-président ne prit pas la peine de cacher son désaccord. Involontairement il porta la main droite à sa hanche et sentit à travers le tissu la grosse tresse en queue d'éléphant.

— Vous n'êtes pas d'accord, général ?

— Ce n'est pas à moi d'approuver ou de désapprouver, monsieur le président, rétorqua Asiphar. Sa voix était épaisse et gutturale son accent n'avait rien d'oxfordien. C'est que tout simplement je n'aime pas dépendre de la générosité des autres.

Le président Dashiti soupira et s'enfonça dans son fauteuil en cuir souple, évidemment bleu. Asiphar à son tour s'installa confortablement en face du président.

— Moi non plus, général. Mais nous n'avons guère le choix. Nous

sommes ce qu'ils appellent un « pays en voie de développement ». Mais vous savez comme moi que nous n'avons fait qu'émerger du barbarisme pour tomber dans le sous-développement. Nous devons attendre de nombreuses années avant que nos enfants puissent vivre du produit de leur labeur.

Il s'arrêta un instant comme s'il sollicitait une réponse, puis continua :

— Nous n'avons pas eu la chance d'avoir du pétrole, seulement cette horrible pierre bleue. Et combien peut-on en vendre ? Pourrions-nous en vivre longtemps ? Certainement pas. Notre unique richesse vient de notre situation géographique. Nous contrôlons le canal de Mozambique. Et à travers lui, une bonne partie du trafic maritime mondial. C'est là notre intérêt aux yeux des grandes puissances ! Notre politique est ainsi toute tracée. Nous n'entrons dans aucun des camps. Nous entretenons les espoirs de tout le monde, et profitons ainsi de leurs largesses jusqu'au jour où cela ne sera plus nécessaire. Mais en attendant nous jouons le jeu à fond, c'est pourquoi lors de votre séjour en Suisse vous devrez rendre visite à leurs ambassades respectives.

Il pinça délicatement le pli de son pantalon blanc rayé, puis releva ses yeux malins pour rencontrer le regard bovin de son vice-président.

— Je le ferai, comptez sur moi, monsieur le président. Maintenant, puis-je me retirer ?

— Bien sûr, répondit Dashiti en se levant.

Il tendit une main fine qui fut rapidement happée par la grosse poigne d'Asiphar.

— Passez de bonnes vacances, je regrette de ne pas pouvoir partir avec vous, ajouta-t-il en souriant chaleureusement, essayant de dissimuler la répulsion que lui inspirait la paume dégoulinante d'Asiphar.

Les deux hommes se serrèrent longuement la main, les yeux dans les yeux. Puis Asiphar détourna son regard. Le chef d'État lâcha sa prise et, s'étant incliné légèrement, le vice-président pivota et sortit. Une fois qu'il eut dépassé les deux militaires qui montaient la garde de chaque côté de l'énorme porte présidentielle, il se mit à sourire et continua tout au long du trajet qui le mena à la Mercedes qui l'attendait devant le palais. Il s'enfonça confortablement dans le siège arrière inspirant goulûment l'air frais conditionné et, toujours souriant, ordonna à son chauffeur de le conduire à l'aéroport.

La voiture roula lentement dans l'allée circulaire qui rejoignait la route. Tournant devant l'aile gauche du palais, le chauffeur ralentit mais ne put éviter de frôler de très près la douzaine d'hommes en jaune qui élargissait une tranchée. Il lâcha un juron tout bas et grommela à l'intention du vice-président :

— Ça fait des mois que ces andouilles creusent.

Asiphar était au fond bien trop content de lui pour se soucier de la lenteur d'une équipe d'ouvriers. Il ne répondit pas. Sa tresse en queue d'éléphant lui rentrait dans la cuisse et le gênait, il la retira de sa poche, la contempla un moment, palpant sa solidité et la rudesse du cuir tout en réfléchissant à l'allocution qu'il prononcerait d'ici sept jours, en accédant à la présidence. Asiphar, le nouveau président de la Scambie.

L'actuel dirigeant du pays observait de sa fenêtre la voiture de son vice-président ralentir devant les ouvriers puis accélérer lorsqu'elle eut atteint l'unique route goudronnée de la Scambie : celle qui menait du palais à l'aéroport.

« On ne doit jamais faire confiance à un général », pensait-il. Les militaires ne pensent qu'à prendre le pouvoir, mais jamais à l'exercer. Quelle chance que nous ne leur confions que des choses sans importance, comme les guerres.

Il retourna à sa table de travail pour signer du courrier, puis réfléchit à de nouveaux arguments pour solliciter encore une fois l'aide financière des grands en faveur de son petit pays si bien situé !

Asiphar quant à lui, pensait que d'ici quelques jours, la Scambie ne dépendrait plus de la générosité des grandes nations, mais serait la plus puissante d'entre elles. Son drapeau serait respecté et craint par tous.

« Aucun pouvoir ne peut plus m'arrêter, se rengorgea-t-il ; aucune puissance, ni gouvernementale, ni humaine. »

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et se sentait tout à fait ridicule dans sa robe de bure marron, avec la cordelière qui pendait lourdement sur le côté. Un vrai moine ! Il songea un instant qu'elle pourrait éventuellement servir à étrangler quelqu'un. Mais cela ne l'intéressait guère car au fond Remo ne se servait jamais d'instruments quels qu'ils soient.

Il était debout devant la lourde porte du pénitencier fédéral de l'État de New York attendant qu'on veuille bien lui ouvrir. Ses mains étaient moites. Il les essuya sur sa tenue de moine. « C'est parce que j'ai trop chaud dans cet accoutrement », se dit-il, puis il se ravisa, se traita de menteur et reconnût que s'il transpirait c'était parce qu'il se trouvait devant une prison, attendant d'y pénétrer. Il appuya encore sur la sonnette à droite de la porte et à travers une vitre épaisse il put voir le garde lui lancer un regard excédé. Ce dernier consentit finalement à lui ouvrir. Le lourd panneau se mit alors à pivoter lentement, centimètre par centimètre et s'arrêta, ne laissant guère qu'un entrebâillement. Remo dut passer de biais, ses larges épaules ne pouvant franchir autrement l'ouverture étroite.

Se faufilant, il remarqua au passage que cette porte blindée, tout en métal, avait plus de cinq centimètres d'épaisseur. À peine s'était-il glissé à l'intérieur, que retentit un bruit sourd. La porte venait de se refermer sur lui.

Il se retrouva dans une espèce de salle de réception et se sentit immédiatement transpercé par les regards d'une demi-douzaine de femmes noires attendant l'heure des visites. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux d'abaisser un peu sa capuche, mais n'en fit rien et alla s'appuyer contre l'épaisse vitre qui protégeait un petit bureau où se tenait le gardien. Il estima l'épaisseur du verre sous ses doigts à deux centimètres et demi. Seule une arme très puissante, et à bout portant ou presque, réussirait à le faire éclater.

Sans lever les yeux, le gardien rabattit un levier qui verrouilla la porte d'entrée. Si Remo devait sortir rapidement il lui faudrait passer à travers la vitre et s'enfuir par la porte qui se trouvait derrière le gardien. Il continua à ausculter le verre pour bien en apprécier le

poids. Le gardien lui fit comprendre qu'il devait décrocher le téléphone placé à côté de lui sur une tablette.

Remo saisit le combiné et essaya de garder une voix calme.

— Je suis le frère Tuck, dit-il retenant un sourire ironique, j'ai rendez-vous avec le prisonnier Devlin.

— Une seconde s'il vous plaît, répondit le gardien, reposant l'appareil avec une lenteur exaspérante. Il consulta une liste dactylographiée et la parcourut jusqu'à ce qu'il y trouve ce que Remo put lire à l'envers : DEVLIN BERNARD, FRÈRE TUCK. Il reposa sa liste, reprit le combiné et dit :

— C'est bon, mon père. La porte en face.

— Merci, mon fils.

Remo suivit les indications du gardien et se trouva devant une autre porte blindée, large d'un mètre quatre-vingts et qui montait jusqu'au plafond. Sur une plaque, toute neuve, on pouvait lire les lettres « Poussez » fraîchement peintes, tandis que les barres au-dessus brillaient, usées par d'innombrables mains.

La porte s'ouvrit doucement, puis se referma brutalement derrière lui. Il se retrouva dans une autre pièce, mais plus petite que la précédente. Sur sa droite, dans des cages en verre pare-balles, trois prisonniers attendaient d'être relâchés, surveillés par un policier.

Sur sa gauche, une autre porte donnait sur un escalier, il la poussa mais elle ne céda pas. Il jeta un œil par-dessus son épaule et vit le policier qui discutait avec l'un des détenus. Remo s'approcha et frappa contre la vitre. Le gardien tourna la tête, lui fit signe et appuya sur un bouton. Remo retourna à la porte qui cette fois-ci s'ouvrit sur un escalier étroit, aux marches très hautes. En bas, il y avait un miroir dans un angle du mur et il en retrouva un, exactement semblable, sur le palier en haut. Par le jeu des réflexions Remo put voir dans la première glace le gardien qui continuait à parler avec un prisonnier. De son poste, le policier pouvait donc surveiller tout l'escalier, ce qui ne laissait pas le moindre petit recoin pour se cacher.

Remo continua à monter, faisant bien attention de lancer son pied dans l'ourlet de sa robe de bure pour éviter de marcher dessus. Il essaya de revenir dix ans en arrière, au jour où il avait emprunté le même genre d'escalier pour se rendre à la mort[1]. Sans résultat, il ne fit que transpirer abondamment.

Il y avait dix ans.

La vie était alors bien plus simple. Il était Remo Williams de la police de Newark, New Jersey. Un bon flic. Un jour, on ramassa au fond d'une impasse, le corps d'un pourvoyeur de drogue assassiné. Remo se retrouva accusé du crime, puis condamné à la chaise électrique. Or cette dernière ne fonctionna pas très bien ce jour-là.

« Qu'est-ce que je fous ici ? Il y a encore une porte en haut des

escaliers. Exactement comme dans la prison du New Jersey. » Sans qu'il le veuille, d'autres souvenirs envahirent son esprit. La visite que lui avait rendue un moine. Le casque en métal qu'on ajustait sur sa tête, puis les soixante-dix-sept millions de volts qui devaient parcourir son corps pour le tuer, mais qui n'y parvinrent pas.

Il venait d'arriver dans une troisième pièce, avec, cette fois-ci, un bon vieux bureau en bois et derrière un surveillant arborant un badge à son nom : O'Brien. C'était un homme de corpulence moyenne. Remo remarqua qu'il avait un bras plus court que l'autre. De gros poignets sortaient de ses manches trop courtes. Ses yeux étaient petits et d'un bleu délavé. Son nez bourgeonnait, couvert de vaisseaux éclatés.

— Je suis le frère Tuck et je suis venu voir le prisonnier Devlin.

— Pourquoi avez-vous si chaud, mon père ? demanda O'Brien.

Remo ignore la question et répéta :

— Devlin, s'il vous plaît.

O'Brien prit tout son temps pour se lever. Il observa minutieusement le moine, se persuadant au fur et à mesure de son inspection que cet homme n'avait rien d'un religieux. Le tranchant de ses mains avait des callosités, mais les ongles étaient soigneusement manucurés, et les cuticules parfaitement arrondies. De plus, O'Brien reniflait une odeur d'eau de toilette raffinée qui ne ressemblait guère à de l'encens quoiqu'il fût incapable de reconnaître la grande marque française P.C. (Post Coitus). Contournant son bureau, O'Brien jeta un œil sur les pieds du moine fantaisiste et les trouva bien trop propres, le vernis incolore sur les ongles ne lui échappa pas non plus.

Pas de doute, l'individu devant lui n'avait rien d'un prêtre. Remo avait remarqué le manège discret d'O'Brien et en attendait ses conclusions. Ça l'embarrassait sérieusement, car s'il y avait le moindre problème, il serait obligé de procéder à deux éliminations.

Mais O'Brien ne dit rien, il conduisit Remo dans une petite salle de conférences aux murs boisés et lui demanda poliment de bien vouloir attendre. Il sortit par une autre porte et réapparut cinq minutes plus tard, tirant un homme derrière lui.

— Assieds-toi Devlin, lui dit-il.

Devlin s'assit sur une chaise en bois face au moine. Il était grand et mince et la tenue bleue de détenu lui seyait à ravir. Ses cheveux noirs étaient souples et son teint trahissait de nombreux séjours dans les îles des mers du Sud, peut-être même l'appartenance à un club de santé assez huppé et efficace. Il devait avoir dans les trente ans et les petites rides autour de ses yeux pétillants d'intelligence témoignaient qu'il avait dû bien profiter de ces trente années. Jusqu'à aujourd'hui du moins.

Remo ne rompit pas le silence, attendant qu'O'Brien veuille bien se retirer. Ayant compris, ce dernier dit en sortant :

— Vous n'aurez qu'à frapper lorsque vous aurez terminé, mon père.

Remo entendit le déclic de la clé que l'on tournait.

Il mit un doigt devant ses lèvres et s'approcha de la porte ; s'accroupissant, il regarda par le trou de la serrure et vit O'Brien de dos, assis derrière son bureau.

Il retourna à sa place et s'adressa à Devlin.

— Bon, je vous écoute.

Il essaya de se concentrer sur l'histoire de Devlin mais trouva ça très dur. Il ne pensait qu'au pénitencier et à combien il avait envie d'en sortir. Encore plus qu'il y a dix ans, lorsqu'il fut sauvé par une organisation gouvernementale secrète, CURE, pour remplir une mission présidentielle : combattre le crime sous toutes ses formes. Dans ce but il reçut un entraînement intensif et en devint le bras exécuteur avec pour nom de code : l'implacable.

Par moments, la rêverie de Remo se trouvait interrompue par des bribes de phrases de Devlin.

Le pays d'Afrique, la Scambie. Un projet pour en faire un refuge international pour tous les criminels. Le président que l'on doit assassiner pour que le vice-président puisse prendre sa place...

Remo s'ennuyait. Récolter des renseignements n'était pas son boulot. Il essaya de penser aux questions à poser.

— Qui est derrière tout ça ?

— Je ne sais pas.

— Le vice-président, cet Asiphar ?

— Non, je ne crois pas.

— Comment avez-vous été au courant ?

— Je travaille pour un homme de ce pays qui a des intérêts dans ce projet. C'est comme ça que je sais. J'ai fait quelques recherches pour lui sur les lois d'extradition.

— Je connais votre réputation. Vous êtes le grand avocat de la mafia qui fait sortir ces bandits de prison grâce aux détails techniques de procédure.

— Tout le monde a le droit d'être défendu.

— Et maintenant vous crachez ce que vous savez pour qu'on vous relâche ?

Il dégoûtait Remo.

— Oui, je me mets à table pour sortir d'ici et afin d'obtenir un sauf-conduit pour quelque part. Et je vais vous dire, mon père, continua-t-il en accentuant moqueusement le « mon père », j'en ai ras le bol de raconter mon histoire à toutes les andouilles que le gouvernement m'envoie.

— Eh bien, soyez rassuré, je serai le dernier, répondit Remo.

Il se leva et retourna regarder par le trou de la serrure. O'Brien,

toujours assis à son bureau, lisait maintenant un journal tout en écoutant la radio.

— Bon, reprit Devlin, alors comment est-ce que je sors d'ici ? J'organise une conférence de presse ou quoi ?

— Ce n'est pas la peine. On a déjà tout prévu.

Remo savait ce qui lui restait à faire. Sa main trembla légèrement lorsqu'il retira un crucifix en bois de la poche de sa soutane pour le montrer à Devlin.

— Vous voyez ici, indiqua-t-il de la main gauche, ce comprimé noir sur les pieds. Lorsque le gardien entrera vous devrez embrasser les pieds et arracher le comprimé avec vos dents. Une fois arrivé dans votre cellule vous le croquerez et l'avalerez. Ça vous rendra inconscient. Nos hommes sont déjà dans l'hôpital de la prison. Lorsqu'on vous y amènera, ils décideront que votre cas nécessite un traitement spécial et vous emmèneront en ambulance, dans une clinique privée. Mais vous n'y arriverez jamais.

— Ça paraît trop facile ! Ça ne marchera jamais, répondit Devlin.

— Ça a marché déjà des centaines de fois, pour moi, rétorqua Remo. Vous croyez que c'est la première fois que je fais ça ? Vous verrez, vous allez vivre une éternité.

Il se leva.

— Nous avons bavardé trop longtemps, je vais appeler le gardien.

Arrivé à la porte, il frappa plusieurs fois. L'écho se répercuta à travers la petite pièce. La porte s'ouvrit et O'Brien apparut dans l'encadrement.

— Merci, dit Remo. Il se tourna vers Devlin toujours assis sur sa chaise, lui présenta le crucifix tout en le cachant à la vue d'O'Brien. Que Dieu vous bénisse mon fils.

Devlin ne broncha pas. « Mords-le, nom d'un chien ! s'énervait Remo, sinon je vais devoir te tuer ici même et O'Brien avec. »

Il approcha le crucifix plus près du visage de Devlin.

— Le Seigneur te protégera, reprit-il tout en pensant : « si tu ne prends pas le comprimé tu auras certainement besoin du Seigneur. » Il agita la croix devant le nez de Devlin qui le regardait plein de doutes, puis finalement, celui-ci haussa les épaules, saisit le crucifix à deux mains, le porta à ses lèvres et embrassa pieusement les pieds du Christ.

— Que la paix soit avec toi, annonça Remo, tout en adressant un clin d'œil à Devlin qui ne se doutait pas que dans dix minutes il reposerait dans la paix éternelle.

— Pourrez-vous retrouver le chemin pour sortir, mon père ? demanda O'Brien.

— Oui, répondit Remo.

— Dans ce cas, je vais ramener le prisonnier. Bonne journée, mon

père.

— Au revoir. Bon courage monsieur Devlin.

Remo se tourna et jeta un regard discret sur le crucifix. Le comprimé n'y était plus, il en soupira d'aise et sortit.

Delvin serait bientôt un homme mort. Bien.

Il ne put résister à la tentation. Du haut de l'escalier, il attendit que le surveillant d'en bas ait lancé son regard routinier vers le miroir pour vérifier que tout était en ordre. Il remonta alors sa robe de bure et se lança dans l'escalier, zigzaguant entre les parois, ses pieds frôlant sans bruit les marches. Distraitement le gardien leva les yeux. Remo interrompit son rythme et se fondit en une vague ombre contre le mur. Le gardien reporta son attention sur ses papiers puis, surpris d'entendre un toussotement près de lui, leva la tête :

— Oh ! c'est vous, mon père. Je ne vous ai pas vu descendre.

— En effet, répondit Remo assez content de lui.

Il lui fallut encore trois longues minutes pour franchir les diverses portes et contrôles de sécurité infaillibles de la prison.

Il était trempé de sueur lorsqu'il retrouva l'air pur, le ciel bleu et le beau soleil de cette radieuse journée. Il était tellement pressé de mettre une bonne distance entre lui et cette prison qu'il ne remarqua même pas les deux hommes qui, de l'autre côté de la rue, l'observaient et lui emboîtèrent le pas.

CHAPITRE III

Remo poussa les portes à tambour de l'hôtel et traversa le hall en marbre en direction des ascenseurs. Un groom qui l'avait regardé s'avancer, s'approcha de lui :

— Désolé, mon père, la quête est interdite dans notre hôtel.

Remo lui sourit gentiment et répondit :

— Mon fils, je suis venu apporter les derniers sacrements.

— Oh ! s'exclama le groom au visage rond, déçu que sa tentative d'autoritarisme soit ratée. Qui va mourir ?

— Toi, bientôt, si tu ne retires pas ta vilaine bouille de ma vue.

Le groom le regarda, scandalisé, et constata que le moine ne souriait plus, son visage anguleux était dur, son expression aurait refroidi une statue. Le groom disparut rapidement.

Remo monta au onzième, bénissant au passage une vieille femme qui entra au septième étage et du coup ressortit au huitième.

Arrivé à son étage, il tourna à gauche et s'engagea dans un couloir desservant les suites luxueuses de l'hôtel.

Il s'arrêta un instant devant une porte, écouta le bruit étouffé de plusieurs voix provenant de l'intérieur, poussa un profond soupir, puis entra.

Après une petite entrée se trouvait un salon. De la porte Remo put voir le dos d'un vieil Oriental assis en lotus. Les yeux fixés sur un téléviseur dont l'image était pâlie par le soleil de midi qui inondait la pièce. Le vieillard ne broncha pas. Remo s'approcha, s'arrêtant à un mètre de la frêle silhouette, se pencha en avant et lui hurla dans les oreilles :

— Bonjour Chiun !

Pas la moindre réaction. Pas un muscle ni un nerf ne frémit. Puis lentement, l'Oriental releva la tête et par le truchement d'un miroir placé sur le mur au-dessus de la télévision, ses yeux rencontrèrent ceux de Remo puis descendirent sur la robe de bure.

— Vous trouverez la mission de l'Armée du Salut dans la rue à gauche en descendant.

Ayant dit cela, il se retourna vers le téléviseur qui retransmettait

son lot journalier de drames et de tragédies humaines.

Remo haussa les épaules et passa dans sa chambre se changer. Il était soucieux. Chiun l'inquiétait. Il le connaissait maintenant depuis une dizaine d'années, depuis que le petit Coréen était devenu son professeur et maître, avec mission de faire de lui une arme humaine infailible au service de l'organisation secrète CURE.

Tout au long de ces années, il avait vu Chiun faire des choses incroyables : se frayer un chemin à travers un mur à l'aide de ses seules mains, monter le long de parois nues, détruire des engins de mort, anéantir des bataillons entiers d'hommes armés, et tout ça grâce à la concentration des puissances étranges qui habitaient ce corps frêle de quatre-vingts ans.

Or, Remo trouvait depuis quelque temps que le moral de Chiun avait faibli et il craignait que le corps subisse le même sort. Chiun ne semblait plus avoir goût à quoi que ce soit. Les séances d'entraînement avec son élève l'intéressaient de moins en moins. Il était peu soucieux des habitudes alimentaires de Remo, moins désireux de lui préparer un repas équilibré, ne craignait que rarement que Remo ne s'empoisonne en mangeant de la viande de chien servie dans ce que des menteurs nommaient restaurants. Il avait cessé ses remontrances incessantes et ne lui faisait même plus la morale. Il ne semblait au fond ne désirer qu'une seule chose : rester assis devant son téléviseur et regarder ses feuilletons à la guimauve.

« Il se laisse aller, il s'étiole », pensait Remo, tout en retirant sa robe de bure puis son slip en nylon couleur lavande assorti à sa chemise de corps. « Et après tout, pourquoi pas ? Il a bien quatre-vingts ans, pourquoi ne se laisserait-il pas aller ? »

Pourtant, durant la majeure partie de ses quatre-vingts années, Chiun avait fort bien enseigné son art, probablement mieux qu'aucun homme ne pourra jamais le faire. S'il existait un panthéon pour les assassins, Chiun devrait en occuper la place d'honneur avec tous les autres, son élève Remo inclus, relégués très loin dans les allées extérieures.

Remo roula la robe de bure en boule et la glissa dans un sac en papier qu'il referma à l'aide de la cordelière. Il laissa le tout tomber dans la corbeille. Il ouvrit le placard qui tapissait le mur du fond de la chambre et en retira un pantalon moutarde qu'il enfila, puis une chemise de sport bleu ciel. Sans se baisser, il ôta ses sandales de moine et glissa ses pieds dans des chaussures en toile antidérapantes.

Il s'aspergea de lotion après rasage, puis retourna dans le salon. Le téléphone sonnait mais Chiun l'ignorait totalement.

Ça ne pouvait être que Smith. Le seul et unique, Dieu merci, l'incorruptible docteur Harold W. Smith chef de CURE. Remo décrocha.

— Le *Hilton du Monastère*, annonça-t-il.

— Ne faites pas l'imbécile, grinça une voix acide, et pourquoi êtes-vous descendus au *Hilton* ?

— Il n'y avait pas de chambres à l'*Holiday Inn*, répondit Remo. Et puis c'est vous qui payez, alors ça me fait tout particulièrement plaisir.

— Oh ! Je vois, c'est la grande forme aujourd'hui, vous êtes très drôle, s'énerva Smith.

Remo l'imaginait en train de tripoter son coupe-papier-loupe combiné à deux francs cinquante, assis derrière son bureau du sanatorium de Folcroft, quartier général de CURE.

— Je ne me sens pas drôle du tout, grogna Remo, car je suis censé être en vacances et non en train de faire des courses pour...

Smith l'interrompit :

— Avant que vous ne deveniez carrément hargneux, branchez le brouilleur s'il vous plaît.

— D'accord, acquiesça Remo.

Il reposa le combiné, ouvrit un tiroir de la commode sur laquelle reposait le téléphone, en retira deux cylindres en plastique recouverts de mousse qui ressemblaient à des écouteurs d'astronautes. Il en prit un, le retourna pour l'identifier et l'enclencha sur le récepteur, il adapta ensuite l'autre sur l'émetteur.

— Ça y est, est-ce que je peux hurler maintenant ?

— Pas encore, dit Smith, d'abord tournez le cadran derrière les deux brouilleurs sur le numéro quatorze, puis enclenchez le système. C'est important.

— Allez vous faire foutre, marmonna Remo tout en exécutant les recommandations de Smith. Il s'agissait de la dernière née des inventions de CURE, un système de brouillage téléphonique portatif qui empêchait toute interception ou enregistrement et décourageait même les standardistes les plus curieuses. Remo, ayant appuyé sur la touche « marche » reporta le combiné à son oreille.

— Ça y est, je suis prêt.

Il n'entendit pour toute réponse que des bruits confus, comme si son correspondant se gargarisait.

— Je l'ai branché, hurla Remo. Qu'est-ce qui déconne maintenant ?

— *Gggle. Grrble. Drrble.*

Remo trouva que son patron émettait des choses beaucoup plus intéressantes que d'habitude.

— *Grrle. Frppp.*

— Oui, dit Remo, dans votre chapeau.

— *Grrle. Drbble.*

— C'est ça, et enfoncez-vous bien dedans, jusqu'aux genoux.

— *Brrgle. Gringle.*

— Et votre sœur aussi, susurra aimablement Remo.

Soudain la voix de Smith arriva claire et nette quoique lointaine.

— Remo, êtes-vous là ?

— Bien sûr que je suis là ! Où voulez-vous que je sois ?

— Excusez-moi, j'ai eu quelques ennuis avec le système.

— Vous n'avez qu'à virer l'inventeur. Ou vous feriez mieux de l'éliminer. Après tout, c'est la solution que vous préconisez dès que quelque chose ne va pas comme vous voulez. Bon, avant cet intermède, je vous parlais de mes vacances.

— Oubliez vos vacances. Parlez-moi de Devlin, que vous a-t-il raconté ?

— Justement, cela a un rapport direct avec mes vacances. Vous m'avez envoyé le voir alors que son histoire ne vous concerne pas, mais regarde la CIA, vous n'avez qu'à la leur refiler. Qu'est-ce que vous êtes encore en train de faire hein ? On veut jouer au magnat ? On veut tout pour soi ?

— Non, répliqua Smith sèchement, se demandant pourquoi il éprouvait le besoin de fournir une quelconque explication à Remo qui n'était au fond qu'un exécutant. La CIA a déjà interrogé Devlin à plusieurs reprises. Trois fois pour être exact, et par trois agents différents qui furent chaque fois descendus. J'avais d'ailleurs l'intention de vous mettre en garde et de vous recommander de faire attention.

— Vous êtes une mère pour moi.

— J'étais sûr que ça ne servirait pas à grand-chose. Alors Devlin, que vous a-t-il raconté ?

Remo répéta l'histoire de Devlin : le projet d'assassinat du président de la Scambie pour y faire accéder au pouvoir le vice-président, un certain Ali Baba ou quelque chose comme ça, afin de transformer ce petit pays en un paradis pour criminels.

— Vous voulez parler d'Asiphar, corrigea Smith.

— Oui, Asiphar. En tout cas, il est dans le coup mais n'en est pas la tête. Devlin ne savait pas qui tirait vraiment les ficelles.

— C'est prévu pour quand ?

— Dans une semaine, répondit Remo. Il ressentit au même moment cette contraction de l'estomac qui l'avertissait infailliblement de l'arrivée proche de catastrophes telles que la nécessité de reculer ses vacances.

— Mmm, grogna Smith, pensif. Mmm.

— Ne vous donnez pas la peine de m'expliquer ce que *Mmm* signifie, je sais, éclata Remo.

— Il s'agit d'une affaire très sérieuse, Remo.

— Ah oui ! Et pourquoi donc ?

— Avez-vous déjà entendu parler du baron Isaac Nemeroff ?

— Bien sûr, toutes mes chemises viennent de chez lui.

Smith fit celui qui n'avait pas entendu.

— Nemeroff est probablement le plus dangereux criminel de notre époque. Or, il a un invité dans sa maison d'Alger aujourd'hui.

— Puis-je essayer de deviner ?

— Pas la peine. Il s'agit du vice-président de la Scambie : Asiphar.

— Et alors ? rétorqua Remo.

— Alors, cela signifie que Nemeroff est dans le coup. Il en est même probablement l'instigateur. Et cela est très ennuyeux.

— D'accord. Mais si tout ce que vous racontez est exact, c'est une affaire qui concerne la CIA.

— Je vous remercie pour votre leçon de politique, renifla Smith. Mais laissez-moi vous dire quelque chose à mon tour. Vous semblez avoir oublié que notre but est la lutte contre le crime et il me semble évident que notre mission sera encore plus difficile si Nemeroff et Asiphar réussissent à transformer la Scambie en un asile de criminels.

— Si j'ai bien compris, je viens de gagner le gros lot !

— C'est tout comme.

— Et mes vacances, qu'en faites-vous ?

— Vos vacances, répéta Smith haussant le ton, puisque vous insistez, parlons-en. À combien de semaines par an pensez-vous avoir droit ?

— Vu mon espérance de vie à au moins six.

— D'accord. Où étiez-vous pendant trois semaines le mois dernier ?

— À San Juan Puerto Rico mais j'étais en période d'entraînement. Il faut bien que je maintienne ma forme, non !

— En effet, et les quatre semaines passées à Buenos-Aires pour un tournoi d'échecs, c'était de l'entraînement ça aussi ?

— Évidemment, rétorqua Remo indigné, ma matière grise elle aussi a besoin d'être affûtée de temps en temps.

— Vous trouvez que c'était faire preuve d'un cerveau aiguisé que de vous inscrire sous le nom de Paul Morphy ? demanda Smith glacial.

— C'était la seule façon d'avoir une chance de jouer contre Fischer.

— Justement, cette fameuse partie, parlons-en. Vous aviez l'avantage au début si je ne m'abuse ?

— Exactement et j'aurais pu le battre si je ne l'avais pas laissé prendre ma reine au sixième coup par étourderie, répliqua Remo, furieux de devoir reparler de cette histoire dont il n'était guère fier.

— Écoutez, reprit-il vivement, vous me paraissez trop énervé pour discuter aujourd'hui de choses mineures telles que mes vacances. Nous en parlerons plus tard, qu'en pensez-vous ?

Smith en pensait beaucoup de bien.

— Je vous fais parvenir un dossier sur tout ce que nous savons. Peut-être en sortira-t-il quelque chose. Mais au sujet de vos vacances...

Remo tourna le cadran des brouilleurs de quatorze à douze, et la voix de Smith se transforma en un gargouillis inintelligible.

— *Grbble. Bbble.*

— Désolé Smith, mais nous semblons avoir à nouveau quelques difficultés avec cet engin, expliqua Remo changeant à nouveau de réglage.

Il s'imaginait très bien Smith fou de rage en train de s'énervé sur son appareil, le tripotant dans tous les sens pour rétablir la liaison. Remo se lança dans un monologue :

— Am stram gram. Tire la chevillette et la bobinette cherra. Pic et pic et colégram. Qu'est-il arrivé à la pauvre chèvre de M. Seguin ? Bourre et bourre et ratatam.

Il raccrocha. Voilà un bon sujet de réflexion pour Smith et qui devrait l'occuper un moment. Il essaya de se calmer tout en libérant le téléphone de la dernière invention de CURE. Il n'avait aucun besoin du dossier de Smith ni des comptes rendus des ordinateurs.

Il ne voulait qu'une description de ses nouvelles cibles : Nemeroff et Asiphar et une topographie des lieux. Ça suffisait pour qu'ils soient quasiment liquidés. Vraiment facile, cette mission, des scouts pourraient l'exécuter. Foutre ses vacances en l'air pour une telle connerie, il y avait de quoi s'énervé !

Remo rangea les brouilleurs dans le tiroir de la commode, envoya promener ses chaussures en toile et contempla le crâne de Chiun. Il aurait voulu lui expliquer ce qu'il avait ressenti aujourd'hui dans la prison. Lui raconter qu'il avait été nerveux et effrayé au point d'en perdre presque son self-control. Il aurait voulu en parler avec Chiun. C'était important pour lui. Il espérait qu'il y aurait bientôt un flash publicitaire.

Il resta là à attendre que son vœu s'exauce tout en se demandant comment Chiun réagirait à sa confession. Lui ferait-il la morale ? Lui donnerait-il des exercices à faire ? Ou lui répéterait-il pour la énième fois que les hommes blancs ne peuvent pas contrôler leurs sentiments ?

Il y a un an c'est sans aucun doute ce qu'il aurait fait. Mais aujourd'hui ? Cela le laisserait probablement indifférent. Il se contenterait de grogner tout en continuant à regarder la télévision. Remo ne voulait pas voir ça, il préférerait ne rien lui dire.

CHAPITRE IV

— Chiun, aimeriez-vous aller au zoo ?

Le vieil homme venait d'éteindre son téléviseur et s'apprêtait à brancher son magnétoscope pour suivre les feuilletons des autres chaînes qu'il avait dû enregistrer à cause de la concurrence idiote qui les faisait tous diffuser aux mêmes heures.

Lorsqu'il pivota pour répondre à Remo, même son kimono blanc sembla traduire son indignation :

— Nous vivons en permanence dans un zoo. Ça me suffit, merci. Mais toi, si tu y tiens, tu peux y aller. Peut-être pourras-tu apprendre à un lion à rugir.

Remo haussa les épaules et dissimula un soupir. Il n'y avait plus aucun doute, Chiun n'était plus le même. Le Maître de Sinanju vieillissait. Il lui semblait profondément injuste et inacceptable qu'une arme si bien affûtée, que la seule personne que Remo ait aimée sur cette terre, doive subir l'acharnement du temps comme n'importe quel mortel.

Remo s'apprêta à sortir, puis marqua un temps d'arrêt devant la porte.

— Chiun, voulez-vous que je vous ramène quelque chose ? Un journal ?

— Si tu vois une promotion sur les artères, achète-m'en un mètre cinquante. Sinon rien.

Il reprit sa position du lotus, fixant à nouveau l'écran de télévision. Remo partit déprimé comme jamais il ne l'avait été.

Les deux hommes en bas dans le hall avaient la discrétion d'enseignes lumineuses. Assis sur le bord de leurs chaises, bavardant, la tête penchée en avant, ils relevaient les yeux chaque fois qu'un ascenseur déversait son flot d'usagers. Lorsque Remo en sortit, ils ne le quittèrent plus du regard et sur un signe imperceptible se levèrent ensemble Remo les avait repérés dès que les portes de l'ascenseur s'étaient ouvertes. Son premier réflexe instinctif fut d'en faire des flics. Mais pourquoi la police le surveillerait-il ainsi ? Il ne devait donc s'agir que de simples gangsters. C'était souvent difficile de différencier

les deux confréries, leurs recrues émanant généralement de la même classe sociale.

Sans en avoir l'air, il les surveilla du coin de l'œil et les vit se lever comme un seul homme pour se diriger vers la porte à tambour. Remo n'avait nullement l'intention de se faire accoster dehors. S'ils voulaient lui parler, ils n'avaient qu'à le faire ici même, dans le hall.

Il se dirigea donc vers le bureau de tabac, y acheta une petite boîte de cigares. Peut-être en prendrait-il un plus tard. Ça faisait au moins un an qu'il n'avait pas fumé. Un peu plus loin, il prit la dernière édition du *Washington Post* qui ressemble étrangement au *National Enquirer* de Tel Aviv, tendit un dollar à la vieille femme qui tenait le kiosque lui disant de garder la monnaie.

Il s'adossa à un des piliers, déplia son journal et commença à parcourir un article au hasard. Il finirait bien par les avoir. Les autres, voyant qu'il ne sortait pas dans la rue, seraient bien obligés de venir lui parler ici.

Il n'attendit pas longtemps avant de voir les deux hommes s'avancer vers lui. À leur façon de glisser, il conclut définitivement qu'il ne pouvait s'agir de policiers. Grands tous les deux, l'un du type italien, grand et mince, l'autre plus costaud au teint tirant sur le jaune et souffrant d'épicanthis[2]. « Il doit être hawaïen, pensa Remo, ou polynésien. » Tous deux avaient le même regard dur et fixe, sans la moindre petite trace d'humour, trahissant leur obsession du crime.

Remo connaissait bien ce regard, le même que lui renvoyait chaque matin sa glace lorsqu'il se rasait.

Il sentit quelque chose de dur s'enfoncer dans ses côtes, légèrement au-dessus de sa hanche droite.

— Je sais, annonça-t-il, je ne bouge pas, j'ai un revolver dans les côtes.

L'Hawaïen, ou peu importe ce qu'il était vraiment, sourit :

— T'es un p'tit gars futé. C'est bien, ça. On aura pas besoin de se répéter.

L'autre s'était posté devant Remo, le masquant aux diverses personnes dans le hall.

— Et que voulez-vous ? demanda Remo.

— On veut savoir pour qui tu travailles, répondit celui au style italien, sa voix était aussi coupante que son visage.

— Je travaille chez *Zingo Skateboard and Surfboard*, répondit Remo.

Enfonçant son revolver un peu plus, dans les côtes de Remo, le costaud reprit :

— Allons, je croyais que tu étais futé et au lieu de ça, tu te conduis comme un idiot.

— Vous devez vous tromper d'individu, je vous l'ai dit, moi, je

suis chez *Zingo Skateboard and Surfboard*.

— Et ton boulot consiste à te déguiser en moine pour visiter les prisons ? répliqua le Jaune. Il s'apprêtait à continuer lorsqu'un regard de son compagnon le fit taire.

Bon, ils savaient. S'ils étaient flics, ils l'auraient déjà emmené au commissariat et comme ils ne l'étaient pas, il y avait peu de chances que quelqu'un s'intéresse vraiment à ce qui pourrait leur arriver.

— C'est bon. Vous gagnez, reprit Remo, je suis un détective privé.

— Comment t'appelles-tu ? demanda l'homme au revolver.

— Roger Willis.

— C'est un drôle de nom pour un détective.

— C'est un drôle de nom pour n'importe qui, remarqua l'autre qui ressemblait à un Italien.

— Non mais ! Êtes-vous venus ici pour vous moquer de mon nom ? s'exclama Remo essayant de paraître furieux :

— Non, reprit l'Italo. Pour qui travailles-tu ?

— Pour un Européen. Un Russe.

— Son nom ?

— Nemeroff, le baron Isaac Nemeroff, répondit Remo en surveillant attentivement leurs yeux pour une indication quelconque. Rien. Ce n'était donc que des gangsters du plus bas échelon qui ne savaient rien et ne pourraient donc rien lui apprendre.

Tout à coup cette révélation le mit de très mauvaise humeur car ils lui faisaient perdre son temps alors qu'il aurait déjà pu être au zoo.

— Il t'a embauché comment, ton Russe ?

— Je ne sais pas. Il a probablement consulté l'annuaire par professions. Il a vu mon annonce, et m'a expédié une lettre avec un chèque. Vous voyez, au fond c'est très rentable de faire un peu de publicité de temps en temps.

— T'as toujours la lettre ?

— Oui bien sûr, elle est là-haut dans ma chambre. Écoutez les amis, je ne veux pas d'emmerdes ; j'ai cru qu'il ne s'agissait que d'une petite conversation. Maintenant, si c'est une affaire plus importante, dites-le-moi et je me tire. Je n'ai pas envie d'avoir des ennuis.

— Si t'es un gentil garçon, Roger, t'auras pas d'emmerdes, susurra l'Hawaïen. Allons viens, on va monter, reprit-il en rangeant son arme dans sa poche. On va gentiment aller chercher cette lettre. N'est-ce pas ?

Remo l'observa attentivement et vit deux choses. La première : il avait sans aucun doute l'intention de le tuer, et la seconde : le costaud avait des yeux noisette. Détail intéressant.

Remo était ravi qu'ils acceptent de monter dans sa chambre, il désirait leur faire quitter le hall où les choses, après avoir dégénéré, risqueraient de faire du bruit et d'ameuter le directeur de l'hôtel qui se

plaindrat. Cela pourrait remonter jusqu'aux oreilles de Smith.

Il les précéda jusqu'aux ascenseurs, appuya sur le bouton d'appel. Les portes coulissèrent et il pénétra dans la cabine, les deux malfrats de chaque côté, le costaud légèrement en retrait, avec, Remo le savait, son pistolet pointé à travers la poche sur son rein gauche. Il repensa aux yeux noisette, cela l'intéressait beaucoup.

Autant qu'il sache, un seul type d'Orientaux possédait des yeux noisette : les Coréens.

Arrivé au onzième étage, il les mena droit à la porte de sa suite, sortit la clé de sa poche, puis leur dit :

— Écoutez, je ne veux pas d'ennuis. Je ne veux pas que vous pensiez que je suis en train d'essayer de vous rouler. Mon associé est dans la chambre.

— Est-il armé ? demanda l'Italo.

— Armé ? s'exclama Remo, éclatant de rire. Tout en surveillant les yeux du costaud, il expliqua : C'est un vieillard coréen de quatre-vingts ans. C'était un ami de mon grand-père.

À l'annonce du mot « coréen », les yeux noisette s'étaient légèrement rétrécis. Il était donc bien coréen. Chic alors. Hé Chiun ! Devine qui vient dîner ?

Le costaud s'empara de la clé, ouvrit silencieusement la porte et poussa fortement le battant qui rebondit contre le mur de l'entrée. Chiun était toujours assis par terre, regardant la télévision. Il ne broncha pas, comme s'il n'avait rien entendu.

— C'est lui ? demanda l'Italo.

— Oui, répondit Remo, il est inoffensif.

— Je hais les Coréens ! lança le costaud aux yeux noisette, sa bouche se tordant en un rictus involontaire.

Il précéda Remo dans la suite. Remo fut surpris de constater combien ces deux gangsters faisaient mal leur boulot. Ils ne se donnèrent même pas la peine de vérifier la salle de bains, les chambres et les placards. S'il l'avait voulu, il aurait pu embusquer tout un bataillon de l'armée dans sa suite, les deux abrutis ne s'en seraient même pas rendu compte.

Le costaud s'était arrêté au milieu de la pièce, Remo derrière lui et l'Italo derrière Remo.

— Hé, vieillard ! interpella-t-il.

Chiun ne bougea pas, mais Remo vit son regard examiner la scène indirectement grâce au miroir placé sur le mur en face de lui. Pauvre Chiun, ce n'était qu'un vieil homme fatigué.

— Hé ! Je te parle, rugit l'autre.

Chiun continua à l'ignorer. Le costaud, fou de rage, contourna le vieillard assis et s'arrêta devant lui, arrachant la cassette du magnétoscope.

Le vieux Coréen se leva d'un mouvement coulant qui avait toujours impressionné Remo. Chaque fois qu'il essayait de l'imiter, il se retrouvait debout tourné du mauvais côté.

« Chiun exécute son mouvement automatiquement, il y a des choses qui ne se détériorent jamais, même avec l'âge », pensa Remo.

Chiun contempla le costaud, Remo vit qu'il avait remarqué les yeux noisette et reconnu un concitoyen.

— Rendez-moi mon programme de télévision s'il vous plaît, dit Chiun en tendant la main.

Le costaud ricana. Son visage marqué par la haine, il se mit à s'adresser à Chiun en un coréen que Remo ne comprit pas.

Chiun le laissa parler, le laissa s'énervier, puis une fois qu'il en eut fini, répondit tranquillement dans un anglais parfait :

— Et toi, espèce de paquet de viande de chien, tu n'es pas digne du sang qui coule dans tes veines. Maintenant rends-moi ma bande. Moi, le Maître de Sinanju, je te l'ordonne !

Le costaud blêmit.

— Il n'y a pas de Maître de Sinanju.

— Imbécile ! rugit Chiun, espèce de singe coupé, ne me tente pas, n'envenime pas ma colère !

Il tendit à nouveau la main pour récupérer son bien.

Le Coréen regarda la main de Chiun puis la cassette et d'un coup sec la brisa en deux avec un grognement comme s'il ne s'était agi que d'un cornet de glace. Il laissa tomber les deux morceaux, mais ce fut lui qui toucha terre avant eux.

Hurlant de colère. Chiun s'était élancé dans les airs, enfonçant son pied dans la gorge du détracteur qui s'effondra. Avant d'atterrir Chiun s'était rassemblé, il exécuta un demi-tour pour retomber face à Remo et à l'Italo. Ses poings arrondis à hauteur des hanches, son poids également distribué sur l'extérieur de ses pieds en faisaient une illustration précise de l'arme parfaite.

Remo entendit l'Italo haleter puis un bruit de vêtements froissés lorsqu'il essaya de dégainer.

— Ne vous fatiguez pas, petit père, celui-ci est pour moi.

Le revolver apparut rapidement mais le coude de Remo avait jailli encore plus vite, lancé en arrière, percutant le sternum du malfrat. L'os éclata sous le choc et l'Italo qui aurait dû lâcher un *ouf* après le choc n'y parvint pas, car il était en train de mourir, il tituba comme s'il était saoul, agitant son pistolet dans toutes les directions, les yeux grands ouverts, une expression d'horreur sur le visage. Ses pieds ne bougèrent plus, le revolver tomba et il s'écroula lourdement, sa tête se fendit contre une porte de placard ouverte. Il ne sentit rien ; c'était trop tard.

Remo s'inclina devant Chiun qui lui rendit son salut. Désignant

de la tête le Coréen étendu par terre, il dit :

— Il n'a pas paru impressionné par vos références, petit père.

— C'était un imbécile, répliqua Chiun. Par sa haine il voulait punir sa mère d'avoir fauté avec un Blanc. Alors que sa seule faute fut d'avoir eu très mauvais goût. Ah, la bêtise de l'âme humaine !

Puis il regarda Remo et ses yeux se baissèrent tristement, parodiant le désarroi le plus complet :

— Je ne me sens pas très bien aujourd'hui. Je suis vieux et si faible...

— Vous êtes très retors et très flemmard comme il convient à un vrai Oriental, répliqua Remo. Nous nous occupons chacun du nôtre.

— Mais regarde-le, il est énorme ! rétorqua Chiun, montrant le Coréen du doigt. Comment pourrais-je ?

— C'est dans la difficulté que naît l'invention. Vous n'avez qu'à appeler l'association des déménageurs, ils s'en chargeront.

— Insolent ! Quand je pense qu'après tant d'années d'enseignement, au lieu de devenir un être humain gentil et attentionné, tu n'es resté qu'un homme blanc égoïste.

C'était là l'injure suprême de Chiun.

Remo sourit et Chiun lui rendit son sourire. Ils restèrent là face à face comme deux figurines de porcelaine. Puis Remo se souvint de quelque chose.

— Attendez-moi un instant.

— Tu as rendez-vous chez le coiffeur ? interrogea Chiun.

— S'il vous plaît, j'en ai juste pour une minute.

— Je ne partirai que si notre Père le Temps vient réclamer ma frêle coquille.

Sorti dans le couloir, Remo aperçut ce qu'il cherchait. Un grand panier à linge en osier monté sur roulettes. Il jeta un coup d'œil aux alentours pour être sûr que personne n'arrivait et poussa le chariot dans la chambre. Il referma rapidement la porte. Chiun sourit en voyant la trouvaille de Remo.

— Très bien, tu pourras maintenant t'occuper des deux.

— Chiun, vous abusez de ma nature généreuse. J'en ai assez de toujours nettoyer derrière vous.

— C'était un moins que rien plein de haine ! s'exclama tristement Chiun, ramassant les deux moitiés de sa cassette et crachant dédaigneusement sur le Coréen.

— Nous sommes tous un peu semblables.

— Moi pareil à cet individu ! s'écria Chiun profondément vexé. Et qui est-ce que je déteste ?

— Tout le monde mis à part les Coréens, répondit Remo, puis se rappelant le mort : Sauf une exception ou deux.

— C'est faux ! Je tolère la plupart des gens mais les haïr, ah ça

non !

— Et moi petit père, me tolérez-vous aussi ?

— Pas toi mon fils, toi je t'aime, car dans ton cœur tu es un vrai Coréen. Le genre de Coréen fort, courageux, noble et attentionné, qui par exemple, nettoierait le désordre causé par ces deux babouins.

Remo s'exécuta. Il mit les deux corps dans le chariot, puis ôta les draps du canapé convertible du salon et en recouvrit les corps. Il fit rouler le chariot vers la lingerie de l'étage au bout du couloir. Là, il l'inclina vers le vide-linge et y fit glisser le chargement. Il entendit le bruit mou des corps arrivant à destination. Si la blanchisserie de l'hôtel était aussi rapide que le service dans les chambres, il se passerait une bonne semaine avant qu'on ne découvre les deux macchabées. Il rangea le chariot dans un placard à balais, et regagna sa suite en sifflotant. Il se sentait heureux. Les derniers événements semblaient avoir sorti Chiun de sa morosité, cela en valait la peine.

Chiun l'attendait, il lui fit signe de s'asseoir sur le canapé, puis lui-même s'installa par terre devant lui.

— Tu t'es fait du souci à mon égard ? demanda-t-il.

— Oui, en effet, petit père. Cela n'aurait servi à rien de mentir. Chiun s'en rendrait compte immédiatement. Vous sembliez avoir perdu goût à la vie.

— Tu t'inquiétais ?

— Oui, j'étais très préoccupé.

Je te demande pardon d'avoir été une source de préoccupation. Remo, cela va faire cinquante ans que je suis le Maître de Sinanju.

— Il n'y aurait pas pu en avoir de meilleur.

— Ces dernières semaines, j'ai pensé qu'il était peut-être temps pour le vieux maître de rendre son épée, de laisser la place à un homme plus jeune qui serait un meilleur maître.

Remo voulut parler mais Chiun l'en empêcha d'un doigt levé.

— J'ai cherché qui pourrait bien me remplacer. Qui travaillerait pour subvenir aux besoins de mon village, pour que les pauvres de Sinanju puissent être vêtus et nourris. Je n'ai trouvé aucun Coréen capable de le faire, je n'ai trouvé que toi.

— C'est un grand honneur que vous me faites, petit père.

— Silence, ordonna Chiun. Après tout, tu es presque coréen. Si tu réussissais à contrôler ta bouche et ton appétit, tu ferais un excellent maître.

— C'est trop d'honneur.

— Cela fait donc plusieurs semaines que je réfléchis à tout cela. Et je me suis dit : « Chiun tu deviens trop vieux. Tu as traversé trop d'années et trop de luttes. Remo est déjà ton égal. » Silence ! Je viens de dire Remo est déjà ton égal. Toutes ces pensées m'ont abattu, j'ai senti ma force diminuer. Je me suis dit que plus personne n'a besoin

de Chiun, plus personne n'a besoin de lui comme Maître de Sinanju, c'est un vieillard usé et ses quelques talents se sont éteints. Ce qu'il peut faire, Remo peut le faire mieux que lui.

Sa voix était profonde et sonore comme s'il prononçait un sermon qu'il avait préparé pendant de longues années. « Où veut-il en venir ? », se demanda Remo.

— Oui, continua Chiun, j'ai remâché toutes ces idées dans ma tête.

Remo vit ses yeux briller, il s'amusait, le vieil hypocrite.

— Et maintenant j'ai pris ma décision.

— Je suis sûr qu'elle est sage et juste, dit Remo, n'osant pas en dire davantage, ne faisant aucune confiance au vieux renard.

— Cette décision m'a été imposée lorsque je t'ai vu éliminer ce babouin avec ton coude.

— Oui ?

— Te rends-tu compte que ton poing était bien à vingt centimètres de ta poitrine quand le coup est parti ?

— Je n'avais pas remarqué, petit père.

— Non, évidemment, tu ne t'en es pas rendu compte, mais à cet instant précis la sagesse m'a éclairé.

— Ah bon ?

— Elle m'a fait voir que je ne pouvais mettre la sauvegarde de Sinanju entre les mains d'un homme qui ne sait même pas garder son poing contre sa poitrine lorsqu'il exécute un lancer en arrière du coude. Honnêtement Remo, qu'en penses-tu ?

— En mon âme et conscience, vous ne pouvez en effet confier Sinanju à un individu pareil.

— C'est vrai, acquiesça Chiun. Regardant ta mauvaise performance, j'ai compris que, tout compte fait, Chiun n'était pas si vieux que ça, ni vraiment incapable. J'ai compris qu'il te faudrait encore de nombreuses années avant que tu sois vraiment prêt à le remplacer.

— Vous avez entièrement raison.

— Nous devons donc reprendre ton entraînement afin de te préparer pour ce jour-là ; dans cinq ou six ans.

Chiun se leva dans un tourbillon des plis de son kimono.

— Nous allons reprendre le lancer en arrière du coude. Tu l'exécutes comme un enfant. Tu es une disgrâce à mon enseignement et à mon nom. Ton manque de talent, une insulte à mes ancêtres et ta maladresse une honte pour moi.

Chiun était en train de se monter tout seul. Remo qui, il y avait à peine une heure, se lamentait sur le triste état de Chiun, réalisa maintenant combien il allait à nouveau être difficile à supporter. Il y a une heure, il se serait réjoui de voir Chiun l'accompagner pendant sa

prochaine mission, maintenant, il était sûr de ne pas l'inviter.

Remo se leva à son tour et dit :

— Vous avez raison, Chiun. J'ai besoin de cet entraînement. Mais cela devra attendre, j'ai d'abord une mission à terminer.

— Tu auras besoin de mon aide. Quand on ne peut pas garder son poing près de sa poitrine, on ne peut mener une mission à bien.

— Non Chiun, il s'agit d'une affaire très facile et très simple. J'en aurai terminé et serai revenu avant que vous n'ayez eu le temps de boucler vos valises. Puis, nous partirons en vacances.

— Pour s'exercer sur le lancer du coude en arrière, précisa Chiun.

— D'accord, dit Remo.

Chiun n'ajouta rien. Il semblait satisfait.

CHAPITRE V

Le baron Isaac Nemeroff avait loué tout le dernier étage de l'hôtel *Stonewall* à Alger. Il en avait averti la direction d'une façon plutôt étrange pour un homme possédant le holding de la société propriétaire de l'hôtel.

Il avait envoyé un télex pour retenir l'étage pour une période de six mois. Ensuite, il avait expédié une série de télégrammes à des décorateurs et à divers corps de métiers leur expliquant les modifications de structure qu'il souhaitait.

Il s'était mis d'accord, toujours par télégramme, avec les P et T locaux pour qu'ils prévoient, avec l'un de ses hommes, sur place, l'installation de plusieurs lignes téléphoniques ainsi que d'un équipement audio-visuel complexe pour une salle de conférences, le tout pourvu de plusieurs systèmes de brouillage.

Il engagea ensuite des spécialistes de l'écoute basés à Rome pour vérifier que la partie centrale de son étage, maintenant transformée en auditorium, n'ait pas été truffée de micros indiscrets.

Cela lui prit trois semaines. Une fois les travaux terminés un entrefilet parut dans le journal de langue anglaise d'Alger :

Que se passe-t-il donc dans l'environnement du richissime baron Isaac Nemeroff ? Il vient de réserver le dernier étage de l'hôtel Stonewall où il effectue depuis trois semaines des travaux considérables avec l'installation d'un système de sécurité comparable à ceux des services secrets américains. Le baron prépare sans aucun doute quelque chose d'important...

Le baron Nemeroff prit connaissance de l'article pendant son petit déjeuner qui, comme tous les jours, se composait de jus d'orange et de pamplemousse, de quatre œufs, d'un éclair au chocolat et de café au lait avec quatre sucres par tasse. Installé dans l'un des patios qui ornaient sa gigantesque résidence sur les hauteurs d'Alger, surplombant toute la ville, il hocha la tête avec satisfaction, approuvant totalement ce qu'il lisait. Il replia soigneusement son journal, le posa à côté des tasses vides sur la table, s'essuya la bouche,

ramassa avec ses doigts les dernières miettes de l'éclair dans son assiette, puis éclata de rire.

Son rire n'avait rien de particulièrement agréable, on aurait dit un braiment, ce qui n'avait rien d'étonnant vu que le baron ressemblait à une mule. Sa tête longue et rectangulaire finissait par une mâchoire qui partait en avant et, en haut, par un front incliné vers l'arrière orné d'une masse de cheveux roux plantée presque sur le sommet du crâne et bien plaquée. Ses yeux, plutôt grands, avaient la forme d'œufs disposés verticalement. Son nez long et large était sommairement planté sur son visage pâle à la peau constellée de taches de son.

Nemeroff était, somme toute, imposant. Sa haute stature de deux mètres dix et ses quatre-vingt-dix kilos nécessitaient six repas quotidiens pour garder la forme. Il souffrait d'un déséquilibre métabolique qui lui faisait brûler les calories aussi vite qu'il les absorbait. De plus, sa grande nervosité obligeait son corps à un mouvement perpétuel : jambes croisées, son pied se balançait, tantôt ses doigts tambourinaient la table, tantôt il chassait des insectes imaginaires de ses mains. Même son sommeil était très agité, et il lui arrivait de maigrir de deux kilos et demi en une seule nuit. Sauter un repas ou deux risquait par conséquent de lui faire perdre cinq kilos et à ce régime-là il pouvait mourir en soixante-douze heures. C'est pourquoi il se gavait comme une oie.

Il riait toujours. C'était un rire méchant, nerveux, qui secouait sa carcasse de hoquets qui, de toute évidence, consommait une partie de l'énergie qu'il était en train d'emmagasiner.

Il promena son regard sur le centre de la ville d'Alger étendue à ses pieds et plus particulièrement vers le plus haut building, – l'hôtel *Stonewall*. La vue de ce dernier provoqua en lui une nouvelle crise d'hilarité.

Tout s'était déroulé comme il l'avait prévu. Les spécialistes des services secrets du monde entier allaient se précipiter pour essayer d'infiltrer ce fameux 35^e étage, y déposer des micros, en retirer ceux des autres, et ainsi de suite. Cela devrait les occuper pendant un bon bout de temps.

Il émit un nouveau braiment. Ils n'avaient qu'à lui demander, il leur dirait qu'il ne se passait absolument rien à l'hôtel.

Le tout n'avait été qu'une énorme ruse, une couverture pour attirer les curieux loin de sa propriété d'où il allait diriger ses vraies affaires pendant les quelques jours à venir.

Le baron était toujours très prudent et ne laissait rien au hasard. Son hilarité calmée, il reporta son attention sur son hôte qui venait de partager son petit déjeuner, sur l'énorme masse de gélatine suintante qui serait bientôt le nouveau président de la Scambie.

Le vice-président Asiphar observait depuis quelques instants le baron, se demandant quelle pouvait bien être la cause de cette soudaine explosion de joie, préféra ne pas poser trop de questions, de peur de paraître indiscret.

— Tout se passe pour le mieux, mon cher vice-président, expliqua Nemeroff. Sa voix était flûtée et haut perchée. Pardonnez-moi mon fou rire, mais je pensais à combien les hommes qui pourraient encore arrêter nos projets sont stupides et comment nous avons brillamment réussi à les tromper, vous et moi.

— Et vos invités ? demanda Asiphar, repoussant une assiette où il restait une moitié de biscotte, ce qui, avec une tasse de café noir, avait été son seul petit déjeuner.

— Ils vont commencer à arriver dès demain. Venez, je vais vous montrer vos appartements.

Il se leva précipitamment et ne remarqua pas la déception d'Asiphar. Le vice-président s'avança jusqu'au bord de la terrasse et suivit des yeux la main étendue du baron.

— Vous voyez qu'il n'existe qu'une seule route menant à cette maison, expliqua-t-il et qu'elle est surveillée par des gardes armés. Je suis le seul à pouvoir donner l'ordre de laisser passer un visiteur. Il n'y a aucun autre moyen pour une voiture d'approcher.

Il baissa rapidement son bras, l'autre s'étant déjà levé balayant le paysage des collines environnantes.

— Ces collines sont pleines de sentinelles armées qui s'occuperont des indésirables si nécessaire. Ils ont avec eux des chiens qui raffolent tout particulièrement d'intrus.

Il se retourna et lança ses deux mains en l'air :

— Sans oublier notre flotte d'hélicoptères qui patrouille continuellement le ciel.

Asiphar leva les yeux et vit en effet une tache rouge, presque noire qui tournoyait au-dessus d'eux dans le bleu délavé du ciel.

Nemeroff entoura les énormes épaules d'Asiphar :

— Vous voyez, aucune fuite n'est possible, tout est absolument verrouillé. Personne ne viendra nous déranger.

Sur ce, il conduisit aimablement son hôte vers la porte vitrée.

— Venez, je vais vous montrer ma salle de conférences. Vous me raconterez comment s'est passé votre voyage en Suisse. Comment avez-vous trouvé les hôtesse ?

Asiphar lui fournit une description détaillée des femmes qu'il avait trouvées dans l'avion et Nemeroff repartit de son rire de mule.

Tout de blanc vêtu, le baron semblait encore plus resplendissant par contraste avec le complet en soie noire de son compagnon. Ayant voyagé à Alger incognito, le vice-président avait bien dû se séparer de son uniforme.

Selon sa bonne habitude, la transpiration avait déjà largement imbibé ses dessous de bras et de larges auréoles blanches, dues aux traces des sels composant la sueur humaine, tachaient sa veste.

Les deux hommes s'étaient arrêtés devant une immense toile représentant un cosaque en tenue de combat sur un cheval au galop. Nemeroff expliqua à son invité :

— Nous avons soixante-dix chambres dans ce château.

La toile glissa silencieusement sur le côté, révélant un petit ascenseur en acier. Ils pénétrèrent dans la cabine et Nemeroff appuya sur la touche numéro cinq.

Sans bruit et sans donner la sensation d'avoir décollé, l'appareil arriva à l'étage indiqué et les portes s'ouvrirent. Ils se retrouvèrent dans une gigantesque salle, trente mètres de long sur quinze mètres de large, aux murs en pierres apparentes. La pièce était tellement vaste que la table de conférence en acajou, installée en son centre, parut ridicule à Asiphar jusqu'à ce qu'il réalise qu'elle était entourée d'une quarantaine de chaises en cuir rouge et que devant chaque siège se trouvaient déjà un buvard, un bloc-notes, plusieurs crayons disposés sur un plumier en argent, une carafe et un gobelet en cristal.

— Nos réunions auront lieu ici, reprit Nemeroff. C'est dans cette salle, qu'au cours des trois jours à venir, les décisions qui feront de vous le président de la Scambie seront prises.

Asiphar sourit et ses dents blanches ressemblèrent à un phare dans la nuit de son visage.

— Et de votre pays, un des plus grands de la terre, continua Nemeroff, agitant nerveusement les bras.

— Imaginez, susurra-t-il à Asiphar tout en le promenant autour de la table, une nation sous le drapeau du crime. Une retraite pour ceux qui sont pourchassés à travers le monde. Un endroit où aucune puissance ne pourra les atteindre. Et ce sera vous qui contrôlerez ce pays. Vous Asiphar. Vous serez un homme parmi les hommes. Vous serez le plus puissant des hommes.

Cela dit, sa bouche se fendit d'un mince sourire, bien plus révélateur que ses paroles. Mais Asiphar, les yeux fixés au plafond, hypnotisé par un large dôme ne remarqua rien. Ce dôme, qui n'était qu'un vitrail représentant une allégorie de l'époque byzantine, laissait le soleil inonder toute la salle.

Nemeroff suivit le regard de son invité.

— Il est entièrement pare-balles et assez beau n'est-ce pas ? Au-dessus se trouve l'aire d'atterrissage de nos hélicoptères.

— Nos invités arrivent demain ? demanda Asiphar incapable de maîtriser l'anxiété dans sa voix.

Nemeroff avait compris.

— Oui, nos associés d'affaires arrivent demain mais d'autres

invités sont déjà là. Dont une femme que je tiens tout particulièrement à vous faire connaître. Venez, je vais vous présenter. Vous devez être fatigué après votre voyage et ce sera un excellent moyen de vous détendre.

Asiphar ricana.

Ils reprirent l'ascenseur. Nemeroff appuya sur la touche numéro quatre. Les portes se refermèrent et se rouvrirent sans qu'Asiphar n'ait ressenti quoi que ce soit.

Ils empruntèrent un large couloir aux murs tapissés de miroirs, au sol recouvert de fourrures d'animaux, jalonné ici et là de très belles statues de nus en marbre. Les blocs de marbre qui avaient servi aux artistes étaient d'un blanc pur, d'un calcaire recristallisé sans taches roses trahissant la présence d'oxyde de manganèse. Ces blocs provenaient d'une mine que le baron possédait dans le nord de l'Italie.

Il guida Asiphar jusqu'à une porte semblable aux autres dans ce couloir imposant.

Il frappa doucement une fois, ouvrit la porte, entra, et s'écarta pour laisser Asiphar découvrir le spectacle.

C'était une chambre à coucher entièrement tapissée de moquette en laine rouge avec un plafond tout couvert de glace, striée ici et là de fils or et noir qui scintillaient chaque fois que l'on bougeait.

Au milieu de la pièce trônait un superbe lit à baldaquin dont il ne restait que les quatre piliers garnis de courroies rouges tressées. La tenture avait été enlevée pour permettre de voir le jeu des reflets au plafond.

Au milieu du lit se reposait une superbe créature à la peau tellement laiteuse qu'elle n'avait jamais dû connaître le soleil. Elle ne portait qu'un déshabillé blanc transparent qui ne cachait son corps qu'aux endroits où se formaient des plis. Ses cheveux longs, presque blancs, étaient ramenés sur une épaule, cachant un sein. L'autre exhibait un mamelon rose délicat. Elle était blonde partout.

Elle se leva et s'avança vers eux, nullement gênée par son déshabillé entièrement ouvert qui flottait derrière elle. Ses yeux brillaient d'excitation et ses lèvres entrouvertes laissaient entrevoir une rangée de dents parfaites. Elle tendit les bras vers Asiphar.

— Comme vous voyez, elle vous attendait, remarqua Nemeroff.

Asiphar en avait le souffle coupé, il réussit quand même à prononcer d'une voix rauque :

— Merci.

— Elle est superbe, n'est-ce pas ? reprit Nemeroff. Avez-vous vu ses jambes ? Vous êtes d'accord pour dire qu'elle peut faire oublier à un homme ses soucis d'affaires.

Toujours avec autant de difficultés, Asiphar lâcha un « oui » tremblant.

Elle est à vous. Elle est là pour vous servir, pour être à votre entière disposition. Elle fera tout ce que vous désirez.

— Tout ?

— Tout, affirma Nemeroff, glacial, et si elle ne vous satisfait pas il y en a d'autres qui le feront.

Il regarda la femme rencontrant son regard pour la première fois. Des yeux plus perceptifs que ceux d'Asiphar auraient remarqué la lueur de crainte qui traversa un instant le visage de la jeune femme et la grimace de fureur et de haine qui transforma momentanément celui de Nemeroff.

Mais Asiphar ne voyait rien d'autre que ces seins, ces jambes, ces hanches et ces bras qui l'invitaient. Il se mit à respirer lourdement.

— Je vais vous laisser faire connaissance ; nous nous retrouverons pour déjeuner à une heure sur la terrasse, reprit Nemeroff, tout en poussant doucement Asiphar dans la chambre et refermant la porte derrière lui.

Rapidement, il descendit le couloir, reprit l'ascenseur et appuya sur la touche numéro trois.

Le baron s'engagea presque immédiatement dans un autre couloir similaire à celui qu'il venait de quitter mais avec une seule porte. Il l'ouvrit et pénétra dans une série de pièces qui constituaient ses appartements privés. Il traversa d'un pas rapide un salon et une chambre à coucher et se retrouva dans une pièce nue qui lui servait de bureau. Il referma la porte à clé, se dirigea vers une commode scellée au mur qu'il ouvrit.

Le meuble cachait un téléviseur de soixante centimètres équipé d'un tableau de contrôle impressionnant. Nemeroff manipula longuement plusieurs cadrans et appuya finalement sur un bouton.

Il s'assit dans un fauteuil en mousse qui épousa ses formes. L'écran s'éclaira peu à peu et une image apparut.

Il s'agissait d'Asiphar, allongé tout nu sur le lit à côté de la femme, sa peau d'un bleu-noir encre accentuait la blancheur laiteuse de sa compagne. Il avait glissé un bras autour de ses épaules.

Elle le caressait de sa main gauche, alors que de sa droite, elle ramassa quelque chose par terre qu'elle ramena vers elle montrant ainsi à la caméra un vibreur à pile. Nemeroff en ressentit un frisson d'excitation, se pencha en avant, appuya sur la touche d'enregistrement, puis se rassit confortablement dans son fauteuil pour regarder son émission de télévision préférée.

CHAPITRE VI

Remo s'enfonça dans le siège rembourré du Boëing tout en regardant par le hublot s'estomper peu à peu l'aéroport Kennedy. Il se déchaussa d'un coup de pied, étendit ses jambes, prit un magazine sur le chariot que poussait une hôtesse et observa cette dernière remonter l'allée.

Il n'avait jamais compris pourquoi les hommes raffolaient des hôtesse de l'air. Pour lui elles symbolisaient la victoire de la matière plastique sur un monde de chair et de sang. Il ne restait qu'une étape à franchir pour dépasser leur niveau de déshumanisation : le robot. Il était d'ailleurs persuadé qu'une fois mis sur le marché des robots suffisamment ressemblants à la race humaine, les compagnies aériennes en seraient, sans aucun doute, les premiers acheteurs. Ils les demanderaient avec quatre-vingt-dix centimètres de tour de poitrine, trente-deux dents bien blanches, bouche souriante et les feraient déambuler dans l'allée de leurs avions tout en proclamant :

« Me voici, je suis XB 27, envolons-nous ensemble, je suis XB 27, envolons-nous... »

Remo remarqua une hôtesse blonde en train de s'expliquer avec un passager assis quelques rangées devant lui, à côté de l'allée centrale. Ce dernier continuait à fumer alors que le signal d'interdiction était toujours allumé. Remo tendit l'oreille pour saisir le dialogue.

— Je suis désolée, monsieur, mais vous devez éteindre votre cigarette.

— Mais enfin, je ne vais pas mettre le feu, répliqua l'individu, tout en agitant sa cigarette devant le nez de la fille.

Il la tenait entre le pouce d'un côté et l'index et le médium de l'autre, se servant du bout allumé pour appuyer ce qu'il disait. Le geste parut familier à Remo.

— Désolée, monsieur, mais vous devez vous plier au règlement, sinon je serais obligée d'appeler le pilote, répliqua-t-elle toujours souriante.

— Je vais vous dire, ma petite, vous pouvez appeler le pilote,

vous pouvez appeler toute l'aviation si ça vous chante, mais moi, je finirai ma cigarette.

Remo avait l'impression d'avoir déjà entendu cette voix quelque part. Il essaya de se souvenir où et quand.

Il se pencha en avant pour avoir une meilleure vision du profil de l'homme. De taille moyenne, plutôt mince, avec un visage de poupon et des lunettes, Remo dut constater qu'il n'avait jamais vu ce visage. Soudain l'homme bougea légèrement, lui offrant un peu plus qu'un quart de son visage. Remo remarqua alors quelque chose d'intéressant. De légères boursouflures de la peau sous les yeux et le long du nez. Il sut exactement à quoi elles étaient dues pour les avoir trop souvent observées sur son propre visage. Il s'agissait des dernières traces de cicatrices après une opération de chirurgie esthétique. L'inconnu à la cigarette, avait donc changé de visage.

Il continuait à se chamailler avec l'hôtesse. Remo réalisa que ce qui l'avait frappé dans la voix était le son guttural, cet accent du New Jersey, ville où il avait passé toute sa vie jusqu'à ce que CURE le prenne en main et lui apprenne à parler sans accent distinctif.

De nouveau l'homme pointa sa cigarette vers l'hôtesse. Mais où donc Remo avait-il déjà vu ce geste ?

La scène perdit toutes ses chances de mal se terminer lorsque le signal lumineux d'interdiction de fumer s'éteignit.

— Voilà ! s'exclama l'homme à la voix gutturale qui détonnait étrangement avec sa face de poupon. Vous voyez, tout va bien maintenant !

L'hôtesse se retourna, jeta un œil sur le signal lumineux, sourit puis s'en alla. L'homme suivit son déhanchement des yeux, jusqu'à ce qu'elle ait disparu dans la cabine de pilotage. Alors l'individu se décontracta puis se retourna pour regarder derrière lui. Remo tourna les yeux vers le hublot pour pouvoir y surprendre le reflet du personnage.

Ce dernier écrasa sa cigarette dans le cendrier de l'accoudoir, la laissant à moitié éteinte, se leva et se dirigea vers le bar à l'arrière de l'appareil. Remo se demanda si la politique des loisirs sur les avions était une bonne chose. Les gens devraient se demander si les responsables ne passent pas plus de temps à se préoccuper du superflu plutôt que des moteurs. En tout cas, si les autres ne s'en souciaient pas, lui, Remo, se posait la question.

Il reporta son attention sur son magazine, mais n'arriva pas à se concentrer, le geste avec la cigarette et la voix continuaient à l'intriguer. Où ? Quand ? Quelques minutes plus tard la même hôtesse blonde réapparut et descendit l'allée vers l'arrière de l'appareil. Remo lui fit signe :

— Oui monsieur, répondit-elle souriante en se penchant vers lui.

— Ce gueulard à la cigarette de tout à l'heure, comment s'appelle-t-il ? demanda Remo, souriant à son tour.

— Oh, c'est M. Johnson.

— Johnson a-t-il un prénom ?

Elle consulta une liste qu'elle tenait à la main.

— Non, il n'en a pas, répondit-elle, juste deux initiales P.K.

— Tant pis, je pensais qu'il s'agissait de quelqu'un que je connaissais. Merci.

— À votre service, monsieur. Elle se pencha un peu plus en avant sur l'homme au merveilleux sourire et reprit :

— Êtes-vous tout à fait bien ? Désirez-vous quelque chose ?

— Oui. Priez avec moi pour que les ailes de l'avion ne se détachent pas.

Elle se redressa brutalement ne sachant pas s'il plaisantait ou non, mais il sourit à nouveau, enjôleur et charmant, et elle s'éloigna toute contente. Remo se cala confortablement dans son siège.

« P.K. Johnson, cela ne veut rien dire. Maintenant, voyons ce que CURE m'a appris sur les gens qui prennent de fausses identités. En général, ils gardent leurs vraies initiales. P.K.J. John P. quelque chose. P.K... » Remo détestait les exercices intellectuels.

« J.K., P.J., P.J. Kenny !

Bien sûr ! Il avait eu cette façon de tenir sa cigarette lorsque Remo l'avait arrêté au cours d'une partie de cartes clandestine.

Remo était alors un policier en tournée de nuit dans un quartier populaire de Newark. Il passait devant un club athlétique dont il ne se souvenait plus le nom – mais en tout cas, du genre qui proliférait à chaque élection municipale – et avait jeté un coup d'œil à l'intérieur. Dans une pièce fortement éclairée, il avait vu des hommes assis autour d'une table jouant aux cartes avec des piles de billets devant eux. Le jeu était interdit par la loi dans l'État du New Jersey, ce qui ne gênait d'ailleurs pas les amateurs.

Remo avait fait ce qui lui paraissait normal. Il avait pénétré dans la salle et attendu qu'on le remarque puis, s'adressant au groupe :

— Désolé, les gars, avait-il dit en souriant. Vous allez devoir arrêter la partie ou alors aller vous installer dans une pièce derrière d'où on ne pourra pas vous voir de la rue.

Ils étaient six autour de la table et l'un d'entre eux n'avait plus rien devant lui. Il était long et mince avec un gros nez épaté et plein de cicatrices sur le front. Il ne lui restait que quelques billets d'un dollar. Les autres l'avaient regardé après l'interruption du flic. Il avait étudié longuement ses cartes puis levé les yeux sur Remo lentement et dédaigneusement.

— Fous le camp, gamin, avait-il dit. Sa voix était calme, épaisse et gutturale avec un fort accent du New Jersey.

Remo avait décidé de ne pas écouter le conseil.

— Il faut arrêter votre partie, les gars, avait-il répété.

— Je t'ai dit de déguerpir.

— Vous parlez beaucoup, monsieur, avait repris Remo.

— Je peux faire plus que ça, si tu y tiens vraiment, avait rétorqué l'individu. Il s'était levé, avait pris sa cigarette qui reposait dans un cendrier et s'était avancé sur Remo.

Arrivé devant lui, il avait répété :

— Fous le camp.

— Je vous arrête.

— Ah oui ! Et pour quel motif ?

— Jeu et refus d'obéissance à un agent de police.

— Fiston, sais-tu qui je suis ?

— Non, avait répliqué Remo et je m'en fous.

— Je m'appelle Kenny et d'ici quarante-huit heures je veillerai à ce que tu fasses tes tournées dans le secteur noir de la ville.

— Vous ferez ce que vous voudrez mais vous le ferez de derrière les barreaux. Je vous arrête.

Visant le policier avec sa cigarette qu'il tenait entre le pouce, l'index et le majeur pour accentuer ses mots, Kenny l'avait menacé :

— Tu le regretteras.

Remo avait ramené Kenny avec lui au poste et l'avait fait écrouer. Quarante-huit heures plus tard il était muté de commissariat, transféré en plein quartier noir, au cœur du ghetto. Kenny, quant à lui, fut relâché peu après pour insuffisance de preuves.

Remo n'oublia jamais l'incident. C'était la première désillusion d'une longue série qu'il allait connaître chaque fois qu'il essaierait de faire respecter la loi. Ce fut dans le ghetto qu'on l'inculpa pour le meurtre d'un pourvoyeur de drogue, ce qui l'amena à travailler pour CURE après avoir été soi-disant électrocuté publiquement.

P.J. Kenny, lui aussi, passa à des choses plus importantes. Il se fit une sérieuse renommée de tueur à gages, se faisant embaucher par tous les partis. Il était le meilleur et avait la réputation de ne *jamais* manquer sa cible. Un grand magasin pourrait lui envier sa réussite : très recherché, il fournissait le meilleur rapport qualité/prix.

Kenny était tellement efficace que toutes les parties en présence le craignaient, ce qui lui évita de devenir une cible à son tour. Tout le monde reconnaissait qu'il ne mettait aucune animosité personnelle dans l'exécution de son travail mais se contentait d'être un excellent professionnel. Et lorsque les dirigeants d'un clan savaient qu'ils avaient perdu un homme à cause de Kenny, ils ne lui en tenaient pas rigueur, car si à leur tour ils alignaient la somme demandée, ils pouvaient l'embaucher pour égaler le score.

Sagement Kenny rejetait les offres d'entrer dans les diverses

familles de la mafia. Il savait qu'il devait sa vie à sa réputation de non-engagé. Il n'était pas impliqué, donc pas un homme à abattre.

Un tueur essaya une fois de lui faire la peau après qu'il eut descendu le fils d'un notable. L'imbécile voulait par ce moyen impressionner son boss, on le retrouva mort avec ses deux frères, sa femme et sa fille. Tous découpés au couteau comme des dindes de Noël.

Ce fut la dernière fois que quiconque prit personnellement ombrage des contrats qu'exécutait Kenny. Il était maintenant considéré comme ce qu'il y avait de mieux et de plus cher sur le marché. Il avait plus de travail qu'il ne pouvait en abattre.

Jusqu'au jour où, il y a de ça quelques mois, eut lieu une enquête sénatoriale sur divers rackets. Un mandat d'amener fut lancé contre Kenny pour qu'il vienne témoigner. Il disparut. Remo avait suivi l'affaire dans les journaux, espérant que CURE s'en chargerait et qu'il aurait ainsi une chance de retrouver Kenny. Mais CURE ne s'en occupa jamais, l'enquête sénatoriale fut étouffée. P.J. Kenny ne reparut pas.

Et voilà qu'il était dans l'avion, avec un nouveau visage, en route pour Alger. Remo avait lu dans les rapports de Smith que plusieurs leaders de la mafia se rendaient à Alger, pour rencontrer le baron Nemeroff. Il ne pouvait donc y avoir de doute, Kenny était certainement en mission lui aussi. Personne n'allait passer ses vacances à Alger, même pas les Algériens.

Remo se mit à lire des revues pour passer le temps pendant que l'avion survolait l'Atlantique. Il fut interrompu par des pas derrière lui. Levant les yeux, il vit Kenny passer à côté de lui, titubant pour regagner son siège après plusieurs heures passées au bar. Il se laissa tomber lourdement à sa place et scruta d'un air mauvais les gens autour de lui. Son regard hargneux accrocha celui de Remo et il tenta un instant de lui faire baisser les yeux. Il abandonna, se retourna et s'enfonça dans son fauteuil.

L'hôtesse blonde de tout à l'heure sortit de la cabine de pilotage et, marchant lentement, vérifia à gauche et à droite que ses passagers n'avaient besoin de rien. Elle arriva ainsi à hauteur de Kenny. Remo entendit la voix gutturale l'interpeller :

— Viens ici ma belle.

La jeune femme s'approcha de Kenny.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? lui demanda-t-elle souriante, prête à laisser l'emmerdeur l'emmerder comme on le lui avait inculqué à l'école des hôtessees de l'air.

— Oui, grogna Kenny.

Il lui fit signe de s'incliner et lui murmura quelque chose à l'oreille. Remo la vit rougir, certainement de honte et soudain une expression de douleur violente envahit son visage. P.J. Kenny avait

glissé sa main sous sa jupe et la pinçait visiblement très fort. Cela devait lui faire si atrocement mal qu'elle ne parvenait ni à crier ni à se défendre.

P.J. Kenny éclata de rire, lui saisit le poignet de sa main libre et la tira à lui. Les traits de l'hôtesse de l'air étaient si tendus par la douleur qu'elle en était défigurée. Kenny continuait à la tripoter sous sa jupe tout en lui chuchotant des obscénités à l'oreille. Remo vit surgir les larmes dans les grands yeux bleus de la jeune femme.

Il se leva et s'approcha du bourreau et de sa victime.

— Johnson, dit-il.

Kenny regarda par-dessus son épaule.

— Ouais, qu'est-ce que vous voulez ?

— Lâchez la fille, j'ai à vous parler.

— Je n'ai pas envie de parler. Je ne lâcherai pas.

Sa voix était pâteuse. Remo se pencha par-dessus le dossier contre le visage de Kenny.

— Ou vous la lâchez, ou je vous arrache les bourrelets de vos cicatrices et vous les fais avaler.

Kenny le regarda à nouveau, cette fois-ci énervé et surpris. Il hésita un instant puis relâcha la fille.

Remo prit la main de l'hôtesse dans les siennes. La pauvre était en larmes.

— Je suis désolé, mademoiselle, M. Johnson a trop bu. Cela ne se reproduira plus.

— Hé là ! qu'est-ce que vous voulez insinuer avec votre « trop bu » ?

— Bouclez-la, répliqua Remo.

Il serra tendrement la main de l'hôtesse puis la laissa partir, la regardant s'éloigner vers l'avant de l'appareil.

Remo se glissa devant Kenny et s'assit sur le siège d'à côté.

— Pas mal, votre visage. C'est assez réussi, reprit-il.

— Ah ouais ! Eh bien, le vôtre je le trouve raté, répliqua Kenny souçonneux.

— Il faudra que vous m'indiquiez l'adresse de votre chirurgien, peut-être pourra-t-il me donner un air distingué comme vous.

— Écoutez monsieur, je ne sais pas qui vous êtes, ni ce que vous voulez, mais foutez le camp !

— Je viens de la part de Nemeroff.

— Ouais ? Qui est-ce ?

— Ce n'est pas la peine de jouer au plus fin avec moi. Vous savez très bien de qui il s'agit. C'est le type à qui vous allez rendre visite.

— Mon vieux, je ne vous connais pas et vous ne m'êtes pas du tout sympathique. Des raisons plus que suffisantes pour que je vous fasse des choses tout à fait désagréables. Alors, videz les lieux !

— J'aimerais beaucoup. Malheureusement c'est moi votre contact. Je suis chargé de vous amener à Nemeroff vivant. C'est-à-dire de vous éviter d'être tabassé par une hôtesse de l'air ou arrêté par la police de l'aéroport, pour faux passeport.

— Quel est votre nom ?

— Roger Willis.

— Jamais entendu parler de vous.

— Moi, en revanche, je vous connais, monsieur Kenny. Le baron aussi. C'est pourquoi je suis ici, pour vous éviter des ennuis.

— Vous avez une preuve de votre identité ? demanda Kenny.

— Dans mon attaché-case.

— Allez la chercher.

Remo inspecta les environs, ses yeux s'arrêtèrent sur le renflement au-dessus des sièges qui dissimule les masques à oxygène. Ça pourrait être amusant de faire une démonstration sur Kenny et subitement, lui couper l'arrivée d'air. Mais bien trop risqué, trop de monde déambulait dans l'allée entre les sièges.

— Ça ne va pas, mon vieux, vous croyez vraiment que je vais ouvrir mon attaché-case ici, à la vue du premier imbécile qui risque de passer par là et de mettre son nez dans nos affaires ? Je vous retrouve dans cinq minutes aux toilettes, celles de gauche, vous n'aurez qu'à laisser ouvert.

Sur ce, il se leva sans attendre la réponse, enjamba les pieds de Kenny et regagna sa place.

Il consulta sa montre. L'avion devait atterrir d'ici une demi-heure, il aurait donc le temps de se raser. Tout allait bien.

Cinq minutes passèrent et Kenny se leva. Remo lui fit un léger signe lorsqu'il passa à sa hauteur, attendit une minute et quitta son siège.

Kenny se rinçait le visage lorsque Remo pénétra dans le cabinet de toilette minuscule. Leurs yeux se rencontrèrent dans la glace. Remo perçut un éclair de métal au poignet de Kenny et se souvint qu'il portait toujours un couteau dans sa manche.

Kenny se tapota doucement le visage avec une serviette puis remit ses lunettes.

— Alors cette identification ? demanda-t-il.

— La voici, répondit Remo lançant sa main gauche dont les ongles arrachèrent la peau au-dessus de l'œil gauche de Kenny, agrandissant la cicatrice, démolissant le travail du chirurgien, faisant jaillir du sang à gros bouillon.

— Ceci m'identifie comme un type qui n'aime pas voir molester une bonne femme.

— Salaud, grogna Kenny méchamment.

Il fit un mouvement sec de son bras vers le sol, faisant glisser le

manche du couteau dans sa paume. Il menaçait maintenant Remo à hauteur du ventre.

— Quand j'en aurai terminé avec toi, ils t'identifieront grâce aux initiales que je vais graver dans tes entrailles.

— Tu oublies que je suis l'homme du baron, reprit Remo.

— Nemeroff m'a engagé au cas où il aurait besoin de moi, et non pour me laisser bousculer par un connard.

Remo recula le plus qu'il put, réussissant à mettre quelques centimètres entre lui et le couteau.

— Ce n'est pas des façons d'accueillir un vieil ami, observa Remo.

— Un vieil ami ? répéta Kenny lui jetant un œil inquiet.

— Mais oui, voyons ! Nous nous sommes rencontrés à Newark, il y a bien une dizaine d'années. Vous ne vous souvenez pas ?

— Non, répondit Kenny hésitant.

— Je vous ai arrêté pour jeu prohibé. Vous m'avez fait muter de commissariat.

Les yeux de Kenny se rétrécirent derrière ses lunettes, il essayait de se souvenir. Soudain tout lui revint.

— Alors vous êtes un flic, un sale flic ! C'est pas étonnant, siffla-t-il.

— Regardez-moi bien, espèce de sale ordure, c'est le dernier visage que vous verrez, répondit Remo.

Kenny plongea, le couteau en avant. Remo pivota, se plaqua contre le mur sur sa droite. La lame heurta la porte en métal et glissa entre le battant et l'encadrement. Remo ouvrit brutalement la porte, brisant la lame, puis envoya le tranchant de sa main dans la figure de Kenny, ce qui le propulsa sur le siège des toilettes. Surpris, Kenny lâcha le manche de son couteau. Remo se lança, passant le bras droit sous l'aisselle gauche de son adversaire, lui appuya violemment le gras de sa main contre sa nuque de manière à lui couper la respiration. Il obligea Kenny à se tenir au-dessus du minuscule lavabo, fit couler de l'eau à ras bord, et pour finir, y plongea le visage du truand.

Il était presque impossible de se dégager dans ce petit réduit. Ou de prendre appui sur quoi que ce soit et Remo serrait le dos de sa victime comme un étau. Kenny fit quelques bulles, puis hoqueta et finalement son corps s'affaissa sans un bruit.

« Mon voyage commence bien, songea Remo. La liquidation de Kenny est une bonne chose et cela me fournit un passeport pour Nemeroff. » Remo plongea une main dans la veste de Kenny et en ressortit les papiers du trépassé ainsi que son portefeuille. Maintenant toujours sa victime sous l'eau, il ouvrit le passeport d'une main et vit le nom de Johnson et la photo du nouveau visage de Kenny, avec ses lunettes de bon médecin de campagne.

Remo procéda à l'échange des passeports. Le mort devenait Roger

Willis.

Une affaire de réglée...

Il essuya la figure et les cheveux de Kenny avec une serviette et le rassit sur les toilettes. Le corps s'affaissa contre le mur derrière, ses lunettes n'étant plus accrochées qu'à une oreille pendaient lamentablement. Remo les enleva. Il en aurait besoin si l'on contrôlait son passeport. Elles seraient suffisantes pour tromper tout le monde et surtout la police chargée de la vérification des passeports pour qui, de toute façon, tout le monde se ressemble.

Il s'apprêtait à partir lorsqu'il se souvint du visage de Kenny. Même avec le passeport de Roger Willis dans la poche, quelqu'un pourrait le reconnaître comme étant M. Johnson, surtout la blonde hôtesse de l'air. Il se chargea de régler ce dernier détail à l'aide de ses ongles, causant des dégâts irréparables.

L'ayant rendu à jamais méconnaissable, il se lava les mains, glissa les lunettes dans la poche de sa chemise et sortit.

Il donna deux coups avec le tranchant de sa main sur les gonds de la porte pour l'empêcher de s'ouvrir accidentellement au moindre choc.

Il aurait disparu depuis longtemps avant que le corps ne puisse être identifié comme appartenant à P.J. Kenny. Il en aurait même terminé avec le baron Nemeroff et le vice-président Asiphar.

Tout se présentait sous les meilleurs auspices et la suite aurait, sans doute, le même déroulement heureux.

Remo remonta l'allée jusqu'au siège de Kenny et s'empara de son attaché-case. Pas d'hôtesse à l'horizon. Il retourna à sa place et s'installa lorsque le signal lumineux intimant d'attacher les ceintures s'alluma. Au même moment, l'hôtesse apparut pour sa tournée de vérification. Ils se sourirent mutuellement lorsqu'elle arriva à sa hauteur. Il se demanda quelle serait sa réaction lorsqu'elle découvrirait le corps assis sur les toilettes. Elle se contenterait probablement de sourire. C'est en tout cas ce qu'aurait fait Remo à sa place.

CHAPITRE VII

Le baron Nemeroff avait envoyé ses invitations aux quatre coins du monde et de partout des hommes s'apprêtaient à y répondre. En commençant par les plus grandes familles de la mafia américaine, jusqu'au plus important producteur et distributeur de pornographie dans le monde – un Japonais qui possédait des bordels et des laboratoires de développement de films dans une quinzaine de pays – tous se préparaient à venir. Il y aurait ceux qui possédaient des centaines d'hectares de terres consacrés à la culture du pavot, d'autres, des joueurs professionnels, propriétaires de casinos, ces lieux qui avaient été conçus pour régler le jeu, mais où battait le cœur du crime. Viendrait aussi de Suisse un vieil homme de soixante-douze ans, probablement inconnu de tous sauf de Nemeroff, qui était le plus grand faussaire au monde, ayant au cours de sa carrière fabriqué des milliards de dollars en diverses monnaies qu'il infiltrait sur le marché monétaire au départ de Genève. Il y aurait des passeurs, des tueurs, des voleurs, de tout mais seulement la fine fleur, l'élite de chaque spécialité.

Ils accouraient tous à l'appel de Nemeroff, quoique la plupart ne savaient pas très bien pourquoi. C'était normal. D'ailleurs, peu d'entre eux connaissaient Nemeroff de vue. Il avait toujours évité de se montrer, car il ne désirait pas devenir une célébrité publique.

Les journaux ne parlaient de lui que lorsqu'il le souhaitait. Il ne supportait pas non plus que l'on remette en cause son titre de baron russe ni que l'on en sourie. Contrairement à certaines personnes, qui se disent aristocrates trois jours après avoir appris à se servir d'une fourchette, le blason des Nemeroff était authentique.

Nemeroff avait quarante-six ans, il était fils unique d'une très belle Française et d'un père russe dont les ancêtres descendaient des Romanov et dont la tendance aux colères indescriptibles dévoilait qu'il avait également des ascendants cosaques.

Le petit Isaac vit le jour à Paris et peu après sa jeune mère décéda dans des circonstances dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles étaient suspectes.

Ceux qui connaissaient le vieux baron savaient ce qu'il en était. Sa femme était une pute, de la haute noblesse, mais pute quand même, et, en apprenant qu'elle l'avait trompé, son mari l'empoisonna.

Il ne restait plus grand-chose de l'ancienne fortune de Nemeroff, nationalisée par la révolution russe. En revanche, à sa mort, sa mère leur laissa à tous deux une confortable somme d'argent que son père trouva néanmoins insuffisante.

Le vieil homme et l'enfant commencèrent alors une vie errante passant de capitale du plaisir en capitale du plaisir selon les saisons. Et partout le baron Nemeroff trouvait de jolies femmes toutes prêtes à lui fournir les moyens d'assurer le style de vie qu'il avait connu en Russie.

Peu à peu le jeune Isaac apprit à les haïr. Leur visage fragile, leur teint d'albâtre et leurs rires étudiés qui se ressemblaient tous, l'exaspéraient. Il voyait en elles des voleuses de l'affection paternelle. Mais ce qui le révoltait le plus, était de les voir glisser plus ou moins discrètement des enveloppes dans la poche de son père, et l'expression de ce dernier, lorsque, assis dans leur voiture, il les ouvrait et en comptait le contenu, lui était insupportable.

À huit ans, Isaac commit son premier larcin. Il avait bien appris quelles étaient les valeurs sûres dans ce bas monde : d'abord les diamants, puis l'or, puis d'autres pierres et métaux précieux et ensuite le dollar américain.

Isaac décida de se spécialiser dans les diamants.

Il prit l'habitude, quand on le reléguait au bord de la piscine de quelque somptueuse demeure appartenant à la dernière conquête de son père, d'écouter les bruits venant de l'intérieur où le baron s'appliquait à combler la maîtresse des lieux. Dès que lui parvenaient les soupirs et les rires étouffés si caractéristiques, il s'introduisait dans la maison, déambulant silencieusement d'une pièce à l'autre. Et chapardait une bague par-ci, une broche par-là, évitant soigneusement de prendre des colliers, car leur absence serait trop vite remarquée. Il se constitua ainsi une jolie collection sans idée précise quant à ce qu'il en ferait. Il la transportait dans une trousse de toilette cachée dans sa valise que son père n'ouvrait jamais, persuadé qu'elle ne contenait que des secrets d'adolescent.

Quand il fut plus âgé, il loua un coffre numéroté dans une banque suisse et y plaça son butin qui grossissait régulièrement. Lorsqu'ils étaient de passage en Suisse au cours de leurs pérégrinations il démontait les pierres et allait les vendre.

À douze ans, Isaac mesurait déjà plus d'un mètre quatre-vingts et grandissait si vite que ses vêtements étaient toujours trop petits. Ses manches de chemise, ses pantalons trop courts le gênaient constamment, mais accoutré de cette façon, il rendit néanmoins visite, un jour, au premier marchand de diamants figurant sur la liste qu'il

avait copiée dans l'annuaire du téléphone.

Le vieil homme, l'air somme toute sympathique avec sa moustache à la gauloise, avait examiné Isaac, son long visage triste, ses vêtements mal coupés, puis lui riant au nez l'avait mis à la porte.

Longtemps après, Isaac acheta la société, puis engagea des experts pour trouver des erreurs dans les comptes, dans le seul but de pousser le pauvre homme au suicide. Il y réussit.

Ce fut le second sur sa liste qui lui acheta sa marchandise. Isaac toucha dix mille dollars, soit un dixième de la valeur de ses blancs-bleus superbes. Mais il était content et plaça son argent sur son compte numéroté.

À l'âge de quatorze ans, il avait dérobé pour plus d'un million de dollars en bijoux et avait plus de cent mille dollars en banque.

Son père, quant à lui, ne s'enrichissait pas, monnayant inlassablement ses talents d'étalon pour vivre et s'excusant auprès de son fils de ne pouvoir lui offrir tout ce qu'un jeune homme de son âge devrait avoir. Isaac se contentait de sourire.

Puis vint la Seconde Guerre mondiale et soudainement la situation de son père s'améliora nettement.

Car bien qu'il n'eût pas personnellement de fortune il avait passé toute sa vie à côtoyer ceux qui en avaient. Or en période de guerre, l'argent, et par conséquent ceux qui en ont, sont très recherchés. Cette situation fit de Nemeroff un monsieur très demandé.

Le baron devint messenger, négociateur, intermédiaire, promoteur et cela, pour les deux parties en présence.

Il fit parvenir des fusils en Espagne et perfectionna la technique commerciale qui consiste à vendre d'abord la même marchandise aux deux camps. Ensuite, il suffit d'abandonner le chargement en plein milieu du champ de bataille, à égale distance des deux lignes, laissant les adversaires se débrouiller pour récupérer leur dû. Il vendit des renseignements aux Anglais, s'arrangea pour faire entrer de l'opium chinois en Europe, négocia avec la mafia américaine des infiltrations dans le gouvernement italien.

En 1943, il mourut d'une hémorragie cérébrale. Des deux côtés, les gouvernements le pleurèrent sincèrement. Ils étaient bien embêtés. Le baron leur avait rendu de grands services dans des domaines où une intervention officielle des autorités eût été impensable. Qui pourrait bien le remplacer ?

Personne n'avait pensé au jeune Isaac. Il avait pourtant été un élève appliqué, notant précieusement les noms et fonctions des gens à qui son père avait eu affaire. Lors de l'enterrement, alors que l'on mettait le vieux baron en terre, il fit savoir à ceux que ça pouvait intéresser que la famille Nemeroff continuerait à exercer ses fonctions à travers le quatorzième porteur du titre.

Ils hésitèrent tous au début, vu son jeune âge. Mais lorsque les difficultés s'accumulèrent et que les choses se compliquèrent, n'ayant trouvé aucune autre solution, ils se tournèrent vers le jeune baron, qui releva le flambeau paternel avec brio.

Mais tandis que son père s'était contenté de paiements en liquide, Isaac lui, voulait autre chose. Il avait déjà de l'argent et recherchait maintenant le pouvoir d'agir, de construire.

De la France, en échange d'un service rendu, il exigea une participation de contrôle dans une usine chimique dont la production était vitale à la fin de la guerre et pour laquelle il s'était déjà assuré de la fourniture des matières premières.

Aux Allemands, il prit cinquante pour cent d'une fabrique de munitions, et sa réputation était telle qu'une fois l'Allemagne battue, les alliés le reconnurent comme seul propriétaire de l'usine, uniquement sur sa parole.

Son empire s'agrandit peu à peu. À dix-neuf ans, il n'était pas seulement plusieurs fois millionnaire, mais à la tête d'un impressionnant conglomerat qui contrôlait des entreprises dans les domaines les plus variés et avec, par conséquent, une influence dans presque tous les secteurs.

Il avait attentivement choisi ses branches d'investissements. L'usine chimique française pourrait un jour raffiner l'héroïne. Celle de l'Allemagne, elle, fabriquerait des armes pour les guérillas à travers le monde, ainsi que des armes non répertoriées pour ceux qui pourraient en payer le prix.

Une hantise de la pauvreté et une soif incontrôlable de puissance le poussait. Il voulait une puissance qu'aucune période de malchance, aussi longue et terrible soit-elle, ne puisse compromettre. Jamais il ne se retrouverait dans la position de son père, obligé de faire le singe devant ces femmes peintes qui cachaient leur platitude et leur bêtise derrière leur argent. Le quatorzième baron Nemeroff n'accepterait jamais une enveloppe. Il n'eut jamais à le faire.

Une fois la paix revenue, lorsque les différents gouvernements n'eurent plus besoin de ses services, il chercha un autre secteur d'activité. Il choisit le crime en tout genre.

Il ne volerait plus jamais, il était désormais au-dessus de ça. Mais il deviendrait l'*ombudsman*, le monsieur Bons Offices du crime international. Si un problème surgissait, il s'en chargerait.

Si l'on avait besoin d'armement, il en fabriquerait, s'il était question d'influence politique, il en avait. Si certains juges devaient être ramenés à la raison, il saurait leur présenter des arguments convaincants. Lorsque, après des opérations coup de poing, certains passeurs de drogue devaient rapidement déguerpir, Nemeroff les cachaient.

Il ne commettait pas de crimes mais en vivait, tout en refusant l'étiquette de criminel. Il se disait qu'il n'était qu'un analyste en organisation vendant ses services au plus offrant, qu'il aurait rempli les mêmes fonctions si un gouvernement l'avait engagé.

Il était très rare qu'il accepte de traiter directement avec un mafioso. Mais, étrangement, tous les problèmes touchant au crime aboutissaient néanmoins sur le bureau d'une obscure compagnie dans telle ou telle ville, où un jeune homme intelligent se chargeait d'étudier la question. Quelques heures plus tard, il rappelait son client pour l'informer que « le baron Nemeroff avait donné son accord » ou que « le baron Nemeroff avait demandé que l'on s'en occupe pour rendre service ». L'héroïne circulait, les armes se fabriquaient à la chaîne, les juges étaient achetés et le train-train du crime roulait sans heurts.

Il arrivait que les plus curieux demandassent au jeune homme intelligent qui était le baron Nemeroff. Le jeune homme répondait invariablement : « L'homme qui peut tout arranger pour vous. »

On lui demanda un beau jour de trouver une planque pour un criminel américain très recherché. Il s'en était occupé avec succès, et reçut la même demande peu de temps après.

Les pays de l'Ouest se lançaient dans une grande offensive contre le crime. Nemeroff comprit que la conjoncture pourrait lui être extrêmement favorable.

Un soir, dans une salle de jeux à Londres, il rencontra le vice-président Asiphar et toutes les pièces du puzzle se mirent aussitôt en place.

Le casino s'arrangea pour qu'Asiphar perde beaucoup plus qu'il ne pouvait se permettre et Nemeroff proposa sur-le-champ de lui avancer l'argent nécessaire.

Dorénavant il avait Asiphar dans ses filets. Il l'y maintint en lui fournissant des fonds et des femmes, toujours les plus blanches possible. Mais Nemeroff doutait du pouvoir des femmes à garder perpétuellement Asiphar dans son orbite, c'est pourquoi il filmait ses ébats amoureux au cas où ce dernier décide de reconsidérer la situation.

Il avait fallu six mois à Nemeroff pour mettre son projet au point et trois mois pour gagner totalement Asiphar à sa cause.

Le schéma était simple : Assassiner le président Dashiti, installer Asiphar à la présidence et transformer la Scambie en un refuge de criminels.

Tout étant fin prêt, Nemeroff avait expédié quarante télégrammes, tous sur le même modèle :

Devons nous rencontrer pour affaire de grande urgence. Le 17 juillet à

Les télégrammes furent lus au cours de réunions de grands criminels à travers le monde. Les dirigeants annulèrent leurs engagements et se préparèrent à se rendre à la convocation.

Nemeroff expédia un quarante et unième télégramme à un homme qu'on lui avait vivement recommandé. Il le fit venir autant pour ses talents que pour l'impact qu'il aurait auprès des dirigeants américains réputés pour leur méfiance envers toute idée nouvelle.

Ce dernier message était adressé à P.J. Kenny, Jersey City N.J.

CHAPITRE VIII

Remo pénétra dans le hall de l'hôtel *Stonewall*. Une nuée de grooms au teint mat se précipitèrent sur lui et ses bagages comme des mouches sur de la confiture. Il les repoussa et porta lui-même son sac où il avait caché la pochette de Kenny. C'était une impressionnante entrée d'une hauteur de trois étages, éclairée par un superbe lustre en cristal.

Comme prévu, il n'avait eu aucune difficulté à la douane. L'employé avait jeté un œil distrait sur le passeport de Kenny, puis sur Remo arborant les lunettes rondes, et avait appliqué son tampon sans hésitation.

Il n'y avait aucun client dans le hall, ce qui voulait dire que Remo était en avance. Si les criminels convoqués étaient déjà sur place, l'hôtel grouillerait d'hommes aux visages balafrés, en complet de soie noire, essayant de se faire mutuellement baisser les yeux pour affirmer leur supériorité. Mais il n'y avait aucun homme de cette espèce en vue. Le hall était vide. Ou plutôt, presque vide.

Assise sur une chaise, face à la réception, et tournant le dos à la porte, Remo aperçut une jeune femme. Sa jupe en tricot orange était trop courte et remontait avantageusement sur ses cuisses, si bien qu'en feignant d'examiner le hall Remo put voir le haut de son collant.

La jeune femme avait des cheveux auburn et la mine de quelqu'un ayant pris de nombreux bains de soleil. Derrière d'énormes lunettes, comme des yeux de chouette, elle cachait les siens d'un vert superbe, accentué par son bronzage.

Elle ne portait pas de rouge à lèvres, mais un brillant un peu blanc, qui donnait à sa bouche un air terriblement sexy. Son regard rencontra brièvement celui de Remo, puis se replongea dans la lecture de son journal, un léger sourire laissant paraître des dents régulières.

Remo eut du mal à détacher ses yeux de ce charmant spectacle et s'approcha de la réception.

Le réceptionniste moustachu et coiffé d'un fez rouge s'avança à sa rencontre. Remo s'attendait à ce qu'il ait la voix de Groucho Marx.

Il l'avait :

— Oui Monsieur, à votre service.

Remo parla fort pour que la fille puisse l'entendre.

— Je suis M. Kenny. Avez-vous une réservation pour moi ?

Dans la glace devant lui, il vit le regard de la fille se fixer sur sa nuque.

L'employé vérifia la liste des noms derrière le comptoir.

— Oui Monsieur, en effet, nous avons votre réservation. Monsieur restera-t-il longtemps ?

— Monsieur ne restera peut-être pas du tout. À quoi ressemble la chambre ?

— Oh, elle est très belle, Monsieur.

— Ouais, ouais, je connais la chanson. Les chambres d'hôtel sont toujours extraordinaires... Il pensait que P.J. Kenny se serait exprimé de cette façon.

— Y a-t-il l'air conditionné ?

— Bien sûr, Monsieur.

— Des tapis ?

— Oui Monsieur, répondit le réceptionniste essayant sans succès de dissimuler son énervement devant ce grossier Américain qui parlait si fort.

— Je suis désolé de vous embêter, reprit Remo, mais je suis habitué à ce qu'il y a de mieux, chez moi à Jersey City, comme partout.

— Notre hôtel est ce qu'il y a de mieux, Monsieur, répondit l'employé et se penchant en avant, il ajouta : votre réservation a été faite par le baron Nemeroff et les amis du baron...

Il ne termina pas sa phrase et agita violemment la clochette posée à côté de lui.

— Pas la peine, dit Remo, ponctuant son refus d'un geste de la main. Donnez-moi juste la clé.

Relevant les yeux, il vit la femme qui continuait à l'observer. Il se demanda si c'était le P.J. Kenny qu'il était censé être ou lui, personnellement, qui l'intéressait tant. Il se promit de tirer ça au clair.

Il repoussa deux grooms :

— Ça va, les enfants, je pourrai le porter tout seul.

— Chambre 2510, lui indiqua le réceptionniste, lui tendant une clé en laiton au bout de laquelle pendait un petit objet décoratif en verre bleu.

— D'accord, et si ça ne me va pas vous allez m'entendre, prévint Remo saisissant la clé.

Au lieu de se diriger directement vers les ascenseurs, il traversa le hall en direction de la jeune femme. Il s'arrêta devant elle, ses pieds à quelques millimètres des siens. Elle leva sur lui un regard surpris, mais amusé, à travers ses énormes lunettes.

— Oui ?

— Désolé mademoiselle, mais il me semble vous avoir déjà rencontré quelque part.

— Je ne pense pas, répondit-elle en riant et elle replongea dans son journal.

— Dites donc, lisez-vous toujours les journaux à l'envers ?

Son visage rougit mais elle reprit très vite contrôle d'elle-même et répondit, glaciale :

— Il n'est pas à l'envers.

Mais le mal était fait. Ne fût-ce qu'un instant, elle avait paniqué à l'idée que le journal puisse réellement être à l'envers, ce qui prouvait bien qu'elle n'était pas du tout en train de lire. Elle le savait et Remo aussi.

Il lui sourit, essayant de la désarmer.

— Je le savais, mais je dis toujours ça.

— Ça doit être vos méthodes diplomatiques de Jersey City monsieur Kenny.

Elle avait enfin prononcé toute une phrase ! Son accent était légèrement anglais – pas écorché ni abrupt mais doux et venant de la gorge – or, Remo trouvait justement que les Anglaises parlent d'une manière très séduisante.

— Une chose que m'a apprise la diplomatie de Jersey City, c'est de ne rien donner pour rien. Vous connaissez mon nom et la ville d'où je viens et moi je ne sais rien de vous si ce n'est...

— Si ce n'est ?

— Si ce n'est que vous êtes ravissante.

Elle rit doucement.

— Nous devons absolument rétablir l'équilibre. Je m'appelle Margaret Waters et je viens de Londres, si votre compliment était vraiment sincère, vous pouvez m'appeler Maggie.

— Vous êtes en vacances ? demanda Remo.

— Non, je suis archéologue. Qui donc viendrait prendre ses vacances ici ?

Les gens du New Jersey.

Elle rit à nouveau.

— Vous baissez dans mon estime.

— Si vous m'autorisez à vous inviter à dîner j'essayerai de remonter ce handicap. À moins que vous n'ayez une sortie de prévue avec Ramsès II.

— Savez-vous que vous êtes au fond beaucoup plus civilisé que vous n'en donniez l'impression lorsque vous vous adressiez au réceptionniste tout à l'heure.

— Je vois trop de films de gangsters. Alors, nous dînons ensemble ?

— Je n'ai malheureusement pas encore pu entrer en contact avec Ramsès II. Alors pourquoi pas ? Disons neuf heures.

— Parfait. Ici ?

— Devant l'hôtel.

Remo lui sourit et remarqua pour la première fois que sa poitrine n'avait rien à envier à ses jambes.

— Alors à ce soir, Maggie, dit-il, en se dirigeant vers les ascenseurs.

Son voyage à Alger allait décidément de succès en succès. La fille était ravissante. Il était vraiment heureux de ne pas avoir emmené Chiun avec lui car il aurait déjà été en train de le harceler de remontrances pour son attachement au sexe opposé.

Il ouvrit la porte de sa chambre et foula un superbe tapis en laine d'au moins dix centimètres d'épaisseur. Un mur entier de baie vitrée lui permettait d'admirer toute la ville, jusqu'aux collines qui l'encerclent de chaque côté.

Le lit était encastré dans le sol et quand Remo s'y laissa voluptueusement tomber, il constata que le matelas était excellent.

Sur sa droite, un peu plus loin, il découvrit une table et une kitchenette. L'air conditionné sentait bon. L'ensemble en faisait une chambre bien plus agréable que celle de l'hôtel *Palazzo* de New York. P.J. Kenny, que son âme repose en paix, aurait été satisfait. De même qu'il aurait d'ailleurs apprécié Maggie Waters et le rendez-vous pour dîner à neuf heures.

Par moments, Remo regrettait vraiment d'avoir été aussi bien entraîné, car si ses réactions premières étaient bien masculines et normales, les réflexions qui suivaient étaient trop conditionnées par la discipline, sauf dans des cas très rares.

Faites confiance à Chiun, ce vieux bourreau, il avait même réussi à retirer à l'amour ses joies et au sexe son plaisir, mais sans ôter les douces tortures de l'anticipation. Ce serait une des choses pour lesquelles Chiun devrait faire amende honorable avant de s'en aller rejoindre ses ancêtres, les Maîtres de Sinanju.

Remo consulta sa montre, elle indiquait toujours l'heure de New York, treize heure trente. Le moment de téléphoner à Smith.

Il demanda à la standardiste de lui appeler une certaine Martha Cavendish à Secaucus, New Jersey, qui, si elle avait existé, n'aurait jamais su qu'elle était censée être la tante de Remo Williams.

En cours de route la ligne serait comme par enchantement détournée et transférée au bureau de Smith au sanatorium de Folcroft qui surplombait le détroit du Long Island.

La standardiste le rappela une demi-heure plus tard. Elle avait un tel accent en s'exprimant en anglais que Remo pensa qu'elle devait avoir un brouilleur coincé dans la bouche.

— Vous avez votre correspondant en ligne.

Il entendit un déclic et dit :

— Allô ?

— Allô, répliqua la voix acide bien connue.

— Oncle Harry ? C'est votre neveu. Je suis bien arrivé, je voulais simplement vous dire que je suis dans la chambre 2510 à l'hôtel *Stonewall* d'Alger. Dois-je rappeler tante Martha demain ?

— Oui, rappelez-la à midi.

— D'accord, vous lui direz que tout va bien.

— Elle préférera certainement vous entendre le lui dire vous-même. Appelez-la demain à midi pour la rassurer.

— Êtes-vous d'accord pour que je téléphone en PCV ?

— Vous ferez mettre la communication sur la note de l'hôtel, gémit la voix éraillée. Votre voyage s'est-il bien passé ?

— Très bien. Il y avait un emmerdeur dans l'avion, il paraît qu'il s'appelait Roger Willis. Il a eu un accident.

— Oui, je suis au courant. Je me suis fait du souci.

— Ce n'est pas la peine. Tout c'est merveilleusement bien passé pour votre neveu Kenny. Oncle Harry, je vais raccrocher, car ça coûte très cher. Je rappellerai demain à midi. Dites bonjour de ma part à oncle Ch... à oncle Charlie.

— C'est d'accord.

— N'oubliez pas, il se fait du mourron.

— Et vous, n'oubliez pas de rappeler demain.

Ils raccrochèrent tous les deux simultanément.

Smith comprendrait qu'il ne pouvait pas déceimment se servir des brouilleurs car si la ligne était branchée sur une table d'écoute, cela aurait été la meilleure façon d'éveiller l'intérêt et bien plus compromettant que n'importe quelle conversation en clair.

De toute façon, Smith connaissait maintenant le numéro de la chambre et la nouvelle identité de Remo. Ça devrait le calmer pour un temps. Il comptait sur Smith pour transmettre son message à Chiun. Le vieux Coréen s'inquiétait si facilement...

CHAPITRE IX

Debout devant l'entrée de l'hôtel, Remo surveillait la rue Michelet, l'artère principale de la ville.

La chaleur oppressante qui régnait semblait recouvrir toute la ville d'une couche de transpiration. Remo s'amusa avec l'idée que si l'on pouvait racler l'humidité dans le monde entier on réussirait certainement à faire disparaître les déserts en les transformant en champs de blé. Puis il regarda un instant les gouttelettes brillantes comme des diamants célestes sur les globes des réverbères modernes.

Remo s'adossa au lampadaire face à l'hôtel et attendit que Maggie veuille bien apparaître. Il avait revêtu un complet blanc impeccable et avait mis, comme d'habitude, ses mains dans ses poches, ce qui allait certainement le déformer. Il ne s'en souciait guère estimant que son confort passait avant l'esthétique.

Il suivit des yeux un taxi qui, tournant au coin de la rue, le dépassa en serrant le trottoir, pour s'arrêter quelques mètres plus loin sous un autre réverbère. Au passage de la voiture, il avait remarqué une masse de cheveux auburn à l'arrière. La portière s'ouvrit et une longue jambe apparut. Il s'agissait bien de Maggie, il reconnaissait le galbe du mollet. Il regarda pour plus de certitude à travers la vitre arrière. C'était bien elle. Elle s'était arrêtée à mi-chemin, moitié à l'intérieur du taxi, moitié sur le trottoir et parlait à un homme, dont Remo put voir, même à cette distance, le visage dur et marqué, les cheveux d'un noir si intense qu'ils en étaient bleus comme ceux d'un superman de bandes dessinées.

L'homme faisait de grands gestes comme s'il donnait des ordres à la jeune femme. Remo se demanda en vain de qui il pouvait bien s'agir. Maggie fit un signe réticent de sa main pour donner son accord, se retourna et s'extirpa entièrement de la voiture.

Sans dissimuler son admiration, Remo contempla les longues jambes, la poitrine, le visage, les cheveux, la peau douce et bronzée que sa robe blanche, courte et sans manches, faisait ressortir, la rendant encore plus appétissante et attrayante.

Elle passa sa main sur ses fesses pour repasser sa robe légèrement

froissée, puis remarqua Remo qui l'observait. Rapidement elle referma la porte du taxi qui s'éloigna. Souriante, elle s'avança vers lui.

— Salut, dit-elle de sa voix profonde.

— Bonsoir, je m'attendais plutôt à vous voir sortir de l'hôtel. Était-ce un petit ami ?

— Non, le représentant local de Ramsès II, répondit-elle en riant malicieusement. J'ai dû lui expliquer que j'avais d'autres engagements ce soir.

— Vous auriez dû garder le taxi.

— Nous allons marcher, c'est une belle soirée.

— N'oubliez pas que nous sommes à Alger, ma petite, et que nous risquons de finir tous les deux victimes de la traite des Blancs.

— Monsieur Kenny..., commença-t-elle.

— P.J., corrigea-t-il, tout en se demandant pour la première fois ce que pouvaient bien représenter les deux initiales.

— P.J., reprit-elle, je n'ai pas la moindre crainte en votre compagnie. Allons-y !

Elle passa son bras sous le sien et ils commencèrent à marcher dans la direction d'où était venu le taxi.

— Nous sommes dans le quartier des touristes, expliqua-t-elle gaiement, il y a plein de restaurants pas très loin.

— Je vous suis mais si vous m'emmenez dans une boîte de danseuses du ventre, vous perdrez tout le respect que j'ai pour vous.

— Dieu m'en garde !

Il l'aimait bien. La sentir accrochée à son bras lui procurait une sensation de bien-être. Dans des moments pareils, il lui arrivait même de croire qu'il était un homme comme les autres, et non pas un individu dont le nom et les empreintes avaient été effacés de cette terre lorsqu'il avait rencontré la mort sur une chaise électrique. Une vraie personne à part entière avec un passé, un présent, un futur et une jolie fille suspendue à son bras, avec qui tout partager.

Il l'aimait décidément bien et était curieux de découvrir ce qui l'intéressait en lui, qui était l'homme à l'arrière du taxi, ce qu'elle savait sur Nemeroff et la grande réunion qu'il prévoyait. S'il devait pour le savoir la traîner dans son lit, et lui faire subir un interrogatoire serré, il était prêt à se sacrifier pour ce cher Smith et pour CURE.

Smith ? CURE ? Tout ne va pas toujours mal pour les tueurs professionnels ici-bas !

Ils continuèrent à déambuler le long des rues, bras dessus, bras dessous, sans dire un mot, savourant la compagnie l'un de l'autre comme de vieux amis.

Remo perçut le bruit d'un moteur que l'on mettait en route et remarqua une limousine noire garée à un coin de rue trois cents mètres plus loin.

La limousine déboîta et avança lentement à leur rencontre au milieu de la rue. Remo n'y prêta qu'une attention distraite. Intrigué quand même, qu'elle roulât sans lumières.

Maggie et lui se trouvèrent à la hauteur d'une bouche d'incendie et aucune voiture ne stationnait au bord du trottoir. La limousine noire accéléra subitement.

La vitre arrière de leur côté était baissée. Remo aperçut le canon luisant d'une arme à feu, reflétant la lueur des réverbères. Comme si tout se passait au ralenti, il vit le canon les mettre en joue.

Remo pivota, reculant brutalement et poussa Maggie derrière lui, afin de se placer entre elle et la limousine. Ils arrivèrent ainsi à hauteur d'une voiture garée. Remo tira Maggie par la main et ils s'accroupirent. D'un bond il était à nouveau debout, pour servir de cible et éloigner les balles de la jeune femme. Les projectiles jaillirent par douzaines de l'arrière de la limousine.

Ignorant totalement Remo, l'assaillant visait uniquement la voiture qui abritait Maggie. Remo entendait le bruit sourd des balles s'enfonçant dans la carrosserie et celui, plus aigu, des projectiles heurtant le pavé. D'autres ricochèrent sur le mur en pierre derrière eux. Il maudit le tireur d'élite qui s'acharnait à lui gâcher sa soirée.

Apercevant un énorme bras noir qui tenait la mitrailleuse, il perdit son sang-froid, s'avança vers l'avant de la voiture qui les protégeait, prêt à bondir sur le capot et de là, sur la limousine quand elle serait à leur hauteur.

Il entendit le sifflement d'une balle qui alla rebondir contre le mur derrière lui et le toucha à la tête, juste au moment où il voulut mettre sa décision à exécution. Remo fut terrassé. Il vit un éclair bleu mais ne ressentit aucune douleur. Une seule pensée l'occupait : Chiun dirait sûrement combien il était incapable puisqu'il n'avait pas su anticiper la possibilité d'un simple ricochet. Il porta sa main à la tempe et sentit le sang chaud et poisseux. La douleur l'envahit comme si Chiun l'avait frappé, comme si sa tête lui était enlevée. Il tomba en arrière, glissa du capot et s'affala sur le trottoir à côté de Maggie.

*
* *

Il se réveilla allongé dans un lit très confortable, une jeune femme superbe penchée sur lui.

Elle venait d'essorer une petite serviette dans une bassine placée sur la table de nuit et l'appliquait ensuite sur son front douloureux.

Il ouvrit les yeux et elle parla avec un accent anglais :

— P.J., vous allez bien ?

« P.J. ? » pensa-t-il et il répondit :

— Oui, je crois. J'ai mal à la tête.

— Ce n'est pas étonnant.

Elle portait une robe blanche qui faisait ressortir un beau bronzage, mettait en valeur ses yeux d'un vert émeraude. Il espéra qu'elle n'était pas seulement infirmière mais qu'il s'agissait de quelqu'un qu'il connaissait bien, peut-être même de sa femme ou de sa petite amie.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Vous ne vous souvenez pas ?

— Non, je ne me souviens de rien.

— Nous étions en train de marcher dans la rue et quelqu'un s'est mis à vous tirer dessus. Une balle vous a touché à la tempe.

— Quelqu'un m'a tiré dessus ?

— Oui.

— Et pourquoi a-t-on voulu me faire ça ?

— Je ne sais pas, j'ai pensé que peut-être vous le sauriez...

— Je ne sais rien du tout, soupira-t-il.

Il se hissa dans la position assise, malgré la douleur violente qui vrillait sa tempe, et inspecta les alentours. Il s'agissait d'une chambre d'hôtel luxueusement meublée. Sans savoir pourquoi, il se demanda qui allait régler l'addition.

— Où suis-je ?

— Vous plaisantez ?

— Non, pas du tout.

Le ton de sa voix était sincère. Elle lui répondit doucement :

— Nous sommes dans votre chambre à l'hôtel *Stonewall* d'Alger.

— Alger ! s'exclama-t-il tout surpris. Et qu'est-ce que je fais à Alger ?

Il se tut un instant, faisant de toute évidence, un grand effort de concentration avant de reprendre :

— Mais qui suis-je ?

Elle le fixa pendant une bonne dizaine de secondes, les yeux écarquillés, retira le linge mouillé et regarda à nouveau la blessure.

— Ça ne semble pas trop grave, un petit pansement suffira.

— Vous ne m'avez pas répondu. Qui suis-je ?

— Vous vous appelez P.J. Kenny.

Cela ne lui rappela rien du tout.

— Et nous sommes à Alger ?

— Oui, affirma la jeune femme.

— Et qu'est-ce que je fais ici ?

— Ça, je ne sais pas.

Il détailla la chambre du regard. Connaître son nom ne sert pas à grand-chose si cela n'éveille pas de souvenirs. C'était malheureusement son cas.

— Qui est P.J. Kenny ?

— Vous.

— Non. Je veux dire qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais ?

— Vous ne savez vraiment pas ?

— Non.

Elle se leva et s'éloigna du lit. Il se laissa tomber sur ses oreillers. Certains mouvements lui faisaient très mal, mais il ne pouvait s'empêcher de tourner la tête pour la suivre des yeux. Elle était franchement délicieuse. Mais qui donc était-elle ?

Elle se retourna et, comme si elle avait lu dans ses pensées, lui dit :

— Je ne sais pas non plus qui vous êtes. Nous venions de nous rencontrer. Restez gentiment couché, je vais essayer de trouver quelque chose dans la chambre qui pourra peut-être vous aider. Vous êtes en pleine crise d'amnésie.

— Amnésique, moi ! Je croyais qu'il s'agissait d'une plaisanterie d'hypnotiseur.

— Non, répliqua-t-elle j'ai été infirmière et croyez-moi ça existe, j'en ai vu plusieurs cas. Heureusement, les crises ne durent, en général que quelques heures.

Il sourit.

— Je serai plein de patience si vous promettez d'attendre avec moi.

— Je ferais mieux de chercher quelque chose qui puisse vous aider.

Elle commença par les tiroirs de la commode. Elle les fouilla avec l'adresse de quelqu'un qui sait s'y prendre, passant ses doigts entre les vêtements empilés, palpant les différentes affaires, vérifiant que rien n'était glissé dans les chaussettes. Dans le tiroir du bas elle découvrit une mallette. Elle la déposa sur le dessus de la commode et l'ouvrit.

Remo l'observait avec intérêt, admirant sa technique. Elle chantonnait tout en farfouillant. Il voyait ses mains s'affairer. Que pouvait-elle bien faire ? Il avait très mal mais se leva quand même et la rejoignit.

La petite valise contenait des piles de billets de cent dollars qui devaient bien totaliser dans les environs de vingt-cinq mille dollars.

— Ça commence à me plaire d'être P.J. Kenny, ironisa-t-il.

— Il y a aussi un télégramme, indiqua-t-elle, retirant une feuille jaune.

— Lisez-le.

— Il est adressé à P.J. Kenny, *Divine Hôtel* Jersey, N.J. « Votre réservation a été faite à l'hôtel *Stonewall*. Espère que notre collaboration sera une réussite. Nemeroff. »

— Qui est ce Nemeroff ?

Elle hésita, une fraction de seconde en trop.

— Je ne sais pas, mais c'est probablement à cause de lui que vous êtes ici.

Elle s'éloigna vers le placard qu'elle ouvrit pour poursuivre ses recherches. Il allait la rejoindre lorsqu'il capta du coin de l'œil, son reflet dans une glace. Il se retourna et s'examina. Le miroir lui renvoya l'image d'un étranger. Un visage plutôt diabolique, non seulement à cause de l'horrible plaie à la tempe, des cheveux courts et ondulés mais surtout à cause des yeux durs sur le qui-vive et des lèvres longues et minces. On aurait dit qu'il n'avait que la peau et les os. P.J. Kenny n'était pas un doux. Ça se voyait.

Il se pencha en avant pour mieux se détailler. Il y avait autre chose. Il passa ses doigts sur ses pommettes, la peau y était trop fine, comme si elle avait été tirée, il retrouva la même sensation aux coins des yeux. Ça ne pouvait être que la chirurgie esthétique. Il le savait, il en était sûr.

Elle avait terminé son inspection des placards et l'observait se contempler dans la glace.

— Alors ? dit-elle moqueuse.

— C'est bizarre de se regarder dans une glace et de voir un étranger. Avez-vous trouvé quelque chose ? demanda-t-il, retournant à son lit.

Elle le suivit, une main dissimulée derrière le dos. Il s'assit sur le lit, elle se tint debout devant lui.

— Ça seulement.

Elle tendit la main, dévoilant un stylet. Il remarqua tout de suite que la lame était aussi coupante qu'un rasoir.

Il le prit, le faisait glisser dans le creux de sa main. L'arme faisait dix-huit centimètres de long. Remo la tourna et la retourna dans sa main, la soupesant, examinant sa lame à double tranchant, son manche. Il sentait qu'il s'agissait d'une arme de professionnel mais elle ne lui était pas familière. Sans réfléchir il leva le bras au-dessus de sa tête et la lança contre la porte en bois de la chambre.

Le stylet décrivit un élégant arc de cercle filant à travers la pièce et percuta la porte à hauteur de poitrine ; la pointe effilée transperça le mince revêtement de bois et la lame s'enfonça de quatre centimètres dans le panneau. Le manche maintenu à l'horizontale frémissait.

La fille tourna son regard vers Remo qui fixait toujours le couteau jusqu'à ce qu'il se stabilise, puis il lui sourit.

— Je sais enfin qui je suis.

— Ah ?

— Oui. Je suis lanceur de couteaux dans un cirque. Je ne sais même pas comment j'ai fait pour envoyer le stylet avec autant d'adresse.

La jeune femme s'assit sur le lit à côté de lui et sa jupe remonta, révélant des cuisses parfaites, fuselées et bien bronzées. Elle lui prit une main dans les siennes.

— Il me semble évident que seul ce Nemeroff, que nous ne connaissons pas, sera en mesure de vous éclairer sur votre identité. Je vais faire un tour pour voir si je peux glaner quelques informations sur ce bonhomme. Savoir qui il est, où il est. Après, nous verrons bien ce que nous pourrons faire. Elle lui serra gentiment la main. Je peux m'absenter quelques minutes ? Ça ira ?

— Sans vous ? Je ne sais pas.

Elle se pencha en avant et lui déposa un baiser sur le bout du nez.

— Si vous êtes sage, vous aurez votre récompense, quand je reviendrai.

— Alors dépêchez-vous.

— C'est promis.

Elle se leva et sortit rapidement, refermant bien la porte derrière elle. Le couteau trembla à nouveau. Remo s'allongea, fixant l'arme, se demandant quel homme il était, capable de lancer un stylet avec tant de précision.

CHAPITRE X

Maggie Waters s'énerva sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Attendant qu'il veuille bien monter, elle martyrisa l'épaisse moquette beige du couloir avec les talons de ses chaussures blanches.

Après avoir attendu ce qui lui parut être un siècle, la cabine arriva au vingt-cinquième étage. Les portes s'ouvrirent, Maggie pénétra rapidement dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du douzième étage. Arrivée devant la chambre 1227, elle sortit une clé de son sac et ouvrit.

Elle jeta un coup d'œil autour de la pièce qu'elle trouva de mauvais goût. À côté de celle de Remo, la sienne ressemblait à une chambre de motel classe C dans l'Alabama, avec son lino, ses minces rideaux et ses meubles en contre-plaqué bon marché.

Elle referma la porte derrière elle appuyant fortement car l'humidité des premiers étages de l'hôtel avait déformé le bois.

Elle se précipita sur le téléphone et composa un numéro de quatre chiffres.

— Oui, répondit une voix mâle à l'accent très britannique, traduisant un ennui profond de la vie.

Cela eut le don de l'exaspérer. Elle se dit, qu'en effet, le soleil se couchait sur l'empire, et qu'un peuple intelligent se serait préparé pour le crépuscule. Mais les Britanniques étaient bien trop encombrés de traditions pour réaliser tout ça. Ils s'accrochaient à leurs habitudes, inconscients, se prenant toujours pour le roi Arthur.

— Maggie à l'appareil.

— Ah oui, reprit l'homme, quoi de neuf ? Comment va le petit ami ?

— Le petit ami a reçu une balle dans la tête, répondit-elle méchamment, contente d'exagérer la situation pour voir quelle réaction elle provoquerait chez son interlocuteur flegmatique.

— Oh, dit-il sans changer de ton.

Elle s'en mordit les lèvres de rage.

— Il va bien. Ce n'est qu'une blessure superficielle. Mais pour tout arranger il souffre maintenant d'amnésie. Il ne sait plus qui il est.

— Mais dites donc, ça devient intéressant. Et Nemeroff ?

— Il n'a jamais entendu parler de lui. J'ai essayé pour voir. Sans succès.

— Une situation pour le moins piquante, ne trouvez-vous pas ? Le baron engage un tueur professionnel et voilà que le tueur ne sait plus non seulement qui est le baron mais même qu'il est un tueur.

Elle se dit que s'il se mettait à rire elle en mourrait.

Il se mit à rire.

— Oui, reprit-elle, l'histoire est pleine de piquant.

— En effet.

— En effet, répéta-t-elle à son tour pour le singer.

Mais que va-t-il se passer lorsque Nemeroff viendra le chercher ?

— Eh bien, ma chère, ce sera peut-être le moyen de faire votre entrée dans le cercle des intimes du baron. Il rit à nouveau. Vous n'aurez qu'à vous faire passer pour l'infirmière privée de P.J. Kenny. Aimeriez-vous jouer à la nurse avec lui ? demanda-t-il d'un ton doux.

— Il me semble, répondit-elle glaciale, qu'il serait plus prudent de jouer à la nurse avec lui qu'avec vous. Lui n'est probablement pas sous antibiotiques.

— C'était pour la bonne cause, Maggie, bredouilla son interlocuteur.

— C'est surprenant comment chaque fois, pour le bien d'une mission, vous tombez sur des prostituées de bas étage. Vous, le meilleur agent secret de Sa Majesté ! ironisa-t-elle.

— Ce sont les risques du métier, répliqua-t-il. Vous ne devez pas oublier que ma déconfiture vous a fourni l'occasion de traiter cette affaire et de vous faire votre propre réputation.

— Qui dois-je remercier, vous ou votre prostituée ?

— Les remerciements sont inutiles. Par tous les moyens, essayez de rencontrer Nemeroff à travers P.J. Kenny. Le projet pour la Scambie doit être empêché à tout prix. Arrêtez Nemeroff et si cela paraît impossible...

— Oui ?

— Si cela paraît impossible, reprit-il, tuez P.J. Kenny.

Elle ne dit rien et il continua :

— Lorsqu'il retrouvera la mémoire, il vous éliminera immédiatement. Ce n'est qu'un maniaque vicieux du couteau. Vous devez le tuer avant qu'il ne vous tue. N'hésitez pas. Puis il ajouta : Qu'est-ce que j'aurais aimé être sur cette affaire à votre place.

— Moi aussi.

— Malheureusement... mon état... Il ne termina pas sa phrase.

— Vous vous rendez compte ! Le service secret de Sa Majesté anéanti par la syphilis !

— Au diable le service secret, rigola-t-il, moi j'ai été anéanti en beauté.

— Et vous l'êtes toujours, répliqua-t-elle. Bye bye et n'oubliez pas votre pénicilline.

— Soyez prudente. Souvenez-vous, c'est une affaire grave. Les enchères sont mortelles. Un empire du crime international est dans la balance. Rien ne peut être plus important que d'arrêter le baron Nemeroff et son plan diabolique. Rien. Ni votre vie ni la mienne. Ni...

— Gardez la suite pour votre prochain livre, dit-elle et elle raccrocha.

Perdue dans ses pensées, elle fixa le téléphone un instant, puis elle haussa les épaules et se dirigea vers la porte. La barbe ! Elle était un agent secret et elle ferait ce que lui ordonnait son boss. Il n'y avait pas de place pour les sentiments dans ce métier.

Arrivée à la porte, elle se ravisa et sourit. Elle savourait d'avance le plaisir de dorloter P.J. Kenny et se réjouissait de jouer à l'infirmière.

Et que le meilleur agent de Sa Majesté aille crever en enfer ! Que sa dernière dose lui soit fatale !

CHAPITRE XI

Le docteur Harold Smith faisait pivoter sa chaise, regardant par moment les eaux noires du détroit de Long Island. Il s'apitoyait sur son sort.

Aucun signe de vie de Remo. Il aurait dû téléphoner à midi. Il consulta sa montre pour la énième fois. Deux heures. Il lui sembla attendre depuis une éternité. Pour CURE, deux heures étaient une éternité.

Il aurait dû se douter que ce petit malin n'appellerait pas. Mais pourquoi fallait-il que Remo Williams joue au petit malin ? Pourquoi fallait-il que ce soit justement lui qui travaille pour Harold Smith ? Et pourquoi fallait-il que ce soit lui, Smith, qui soit à la tête de CURE ? Et pourquoi CURE existait-elle ?

« Mon Dieu ! Ma vie n'est pas une vie », dit-il tout bas, se posant des questions qu'il ne s'était jamais posées depuis qu'il était à la tête de la plus secrète des organisations secrètes.

Smith était le bureaucrate dans sa perfection, la quintessence même de cette fonction. Recevant un ordre des plus grotesques il le mènerait à bien sans s'étonner une seconde de son absurdité. Il était bien sûr, le bureaucrate dans toute sa splendeur, mais avec quand même quelques nuances. D'abord, il était intelligent, ensuite, il était honnête et finalement, c'était un grand patriote.

Le patriotisme est souvent le dernier refuge des canailles. Elles dissimulent leurs méfaits sous les plis du drapeau. Mais ce n'était pas le cas de Smith, qui lui aussi se drapait dans les couleurs nationales mais pour les protéger. En somme, lorsqu'un président des États-Unis jugea que la création d'un organisme tel que CURE pour combattre le crime était un mal nécessaire, il n'y avait eu qu'un seul homme dans tout le gouvernement possédant les connaissances, l'expérience, l'honnêteté, le patriotisme et les talents indispensables, pour diriger cette entreprise : le docteur Harold W. Smith.

Tout cela remontait à plusieurs années et, maintenant, il était presque à l'âge de la retraite. Mais la retraite ne serait jamais un plaisir pour lui. Il n'avait pas vu grandir ses enfants et n'avait même

pas pu leur expliquer ses absences trop fréquentes et prolongées.

Avec un grand effort de volonté il chassa ces pensées amères et reporta son attention sur le problème du moment : Remo. Où était-il passé ?

Il n'avait pas appelé d'Alger comme convenu. Or, malgré ses sautes d'humeur, Remo ne laissait jamais passer un contrôle. Car il avait quand même réussi à comprendre et à admettre, malgré son côté buté, qu'oublier un rendez-vous, risquait d'enclencher une cascade d'événements qui une fois mis en route, ne pourraient plus être arrêtés. Il appelait donc toujours. Aujourd'hui il avait déjà deux heures de retard. Qu'avait-il bien pu se passer ?

De toute façon, cela signifiait au moins une chose : des ennuis. Smith n'avait aucune confiance dans les services secrets des autres pays pour empêcher Nemeroff de mettre son projet à exécution. Il avait donc estimé qu'il s'agissait d'un problème spécifiquement américain que seule CURE pouvait régler. Il avait engagé sa meilleure arme dans l'affaire : Remo Williams, lui donnant carte blanche et espérant qu'il s'en servirait pour liquider Nemeroff.

Smith avait vu à plusieurs reprises le nom de Nemeroff apparaître sur les comptes rendus des ordinateurs et pouvait, mieux que quiconque, évaluer la gigantesque influence du baron dans les affaires criminelles.

Le monde se porterait beaucoup mieux sans lui, pas de doute là-dessus. Et la Scambie aussi, sans le vice-président Asiphar, avec son goût immodéré pour le meurtre et le sang.

Smith avait espéré que Remo Williams verrait la chose comme lui, et que la même solution s'imposerait à son esprit. Mais maintenant que son attente s'éternisait, que Remo ne téléphonait pas, il commençait à se faire du souci.

Il contempla un instant les eaux du détroit, puis demanda à sa secrétaire de lui appeler un numéro qu'il lui indiqua.

Quelques minutes plus tard son téléphone sonna, il décrocha, prêt à défendre les intérêts de son pays, à exécuter une tâche désagréable.

— Allô Chiun, c'est le docteur Smith à l'appareil.

— Oui, répondit Chiun.

Combien de fois Smith avait-il appelé Chiun au téléphone pour chaque fois s'entendre uniquement répondre « oui » ? C'était comme parler à un mur.

— Je n'ai pas eu de nouvelles de votre élève.

— Moi non plus.

— Il a laissé passer le contrôle d'aujourd'hui.

— C'est évident, si vous n'avez pas eu de ses nouvelles...

— Quelle était son humeur lorsqu'il est parti ?

— Si vous voulez savoir s'il a déserté, la réponse est négative.

— En êtes-vous sûr ?

— Persuadé, répliqua Chiun. Je l'ai informé d'un grand honneur qui bientôt lui incombera. Il n'aurait pas fui.

— Peut-être est-il saoul quelque part ? suggéra Smith.

— Je ne crois pas.

Puis, n'ayant tous les deux plus rien à se dire, ils raccrochèrent sans songer une minute à se dire au revoir.

Smith tripota un instant les fils du téléphone, puis rappela sa secrétaire. Il lui fallut une minute pour mettre en branle une procédure qui lui permettrait rapidement de localiser un certain P.J. Kenny descendu à l'hôtel *Stonewall* d'Alger.

Le soleil commençait à se baigner dans les eaux du détroit lorsque parvint la réponse :

— Monsieur P.J. Kenny est toujours à l'hôtel *Stonewall* d'Alger. La nuit dernière il fut blessé au cours d'une fusillade. Nous ne connaissons pas l'état exact de ses blessures puisqu'il n'a fait appeler aucun médecin et qu'il n'a pas encore quitté sa chambre.

— Merci, dit Smith.

Puis il composa lui-même, sans l'aide de sa secrétaire, le numéro de l'hôtel *Palazzo* à New York. Il devait consulter Chiun.

La standardiste de l'hôtel décrocha :

— La chambre 1111, demanda Smith pressé.

La téléphoniste hésita un instant puis Smith entendit une sonnerie.

— La réception, annonça une voix.

— J'ai demandé la chambre 1111, reprit Smith d'une voix irritée.

— À qui désirez-vous parler ?

— À M. Park. Le vieux gentleman oriental.

— Je suis désolé, monsieur, mais monsieur Park nous a fait savoir qu'il serait absent quelques jours.

— Ah ! Vous a-t-il dit où il allait ?

— Oui, il nous a précisé qu'il partait pour Alger.

— Merci, répondit Smith et il raccrocha.

Bon, voilà, Remo avait appelé Chiun à l'aide, et Chiun était parti. Il n'avait plus rien à faire sinon attendre.

Au même moment, à la réception de l'hôtel *Palazzo*, un jeune employé blond plongeait ses yeux dans les yeux noisette d'un vieil Oriental qui lui sourit :

— Vous m'avez rendu un service inestimable !

— C'était un plaisir, Monsieur.

— C'est un plaisir au moins égal que de rencontrer un serviteur qui comprend que sa fonction est de servir, répliqua Chiun. Avez-vous fait m'a réservation d'avion ?

— Oui.

— Et mes malles seront à l'aéroport à temps ?

— Oui.

— Et vous avez un taxi qui m'attend ?

— Oui.

— Vous avez été vraiment très efficace, dit Chiun, je dois vous prouver mon appréciation.

— Oh non, Monsieur, répondit l'employé, prenant l'air confus de circonstance devant l'apparition soudaine du porte-monnaie de Chiun. Non Monsieur, je n'ai fait que mon devoir, continua-t-il en maudissant la politique de l'hôtel qui voulait qu'il refuse toute générosité que ce vieux riche, à moitié timbré, était sur le point de lui imposer.

Chiun hésita.

— Non, Monsieur, répéta l'autre, cette fois-ci fermement.

Chiun referma son porte-monnaie.

— Comme vous voulez, dit-il, se sentant au fond assez content ; 25 cents d'économisés ; c'était toujours ça de gagné.

Deux heures plus tard, muni d'un passeport au nom de C.H. Park. Chiun était confortablement installé dans un jet à destination d'Alger. Assis près du hublot, il regardait tranquillement les nuages défiler. Toute sa vie, il n'avait fait que servir les autres. Et ça continuait, le voilà qui traversait la moitié du globe pour gronder Remo de ne pas avoir téléphoné comme convenu.

L'idée que son élève puisse avoir certaines difficultés n'effleura Chiun que très vaguement. Il rejeta cette possibilité aussi rapidement qu'elle s'était présentée. Remo n'était-il pas la réincarnation de Shiva, l'implacable ? N'était-il pas de surcroît l'élève de Chiun ? N'était-il pas destiné à devenir un jour le prochain Maître de Sinanju ?

Alors, que pouvait-il arriver à un tel être ?

CHAPITRE XII

L'homme qui pensait être P.J. Kenny n'avait pas réussi à se rappeler le moindre détail de son passé. Il était sûr, cependant, que s'il y parvenait, ses souvenirs ne pourraient être aussi plaisants que le présent.

Il avait examiné son portefeuille la nuit précédente, lorsque la jeune Anglaise avait quitté un instant sa chambre. Il renfermait quatre mille dollars. À part un passeport qui était évidemment un faux au nom de P.K. Johnson, il n'avait pas trouvé d'autres papiers, ni la moindre indication sur qui au juste était P.J. Kenny, ni pourquoi on l'avait pris pour cible. Il n'y avait que le télégramme succinct du baron Nemeroff dont le nom ne lui disait rien.

Lorsque la jeune femme revint, Nemeroff ne l'intéressa plus du tout. Elle s'appelait Maggie Waters, elle était anglaise et archéologue. Il l'avait draguée dans le hall de l'hôtel et elle semblait se croire obligée de lui faire l'amour. Comme tous les Anglais, où qu'ils soient, elle assumait ses obligations.

Il fit de même, et à plusieurs reprises tout au long de la nuit, et au cours de la matinée du lendemain. P.J. Kenny, l'inconnu, était, sur ce plan en tout cas, quelqu'un. Il connaissait des trucs qu'elle n'avait jamais connus, dont elle ne soupçonnait même pas l'existence. Il savait faire des choses avec ses doigts, ses lèvres, ses genoux, qui la conduisait à un état d'abandon complet, la rendant incapable de prononcer autre chose que des balbutiements incohérents. Il lui faisait atteindre un plaisir d'une intensité insoutenable, et une fois ce stade atteint, en augmentait encore les sensations.

Il lui fit découvrir une nouvelle position : le *Yoyo de Yokohama* et une nouvelle technique, le *Pélican de Capistrano*. Il nia les avoir appris dans un livre américain intitulé : *Le Perversi sexuel*.

— Tais-toi et répète, dit-il.

Elle s'y remettait avec application. Winston Churchill, pensa Remo, aurait été fier d'elle.

Ils prirent d'abord leur petit déjeuner au lit, puis leur déjeuner, et s'apprêtaient à faire de même pour le dîner.

— Je n'ai jamais connu ça, dit-elle, la voix enrouée.

— Je ne sais pas si ça a toujours été comme ça pour moi, mais j'en doute, répliqua-t-il.

— Je sais maintenant que tu n'es pas un lanceur de couteaux, taquina-t-elle.

— Qui suis-je donc ?

Elle mit sa bouche contre son oreille et le lui murmura.

— Peut-être est-ce mon passe-temps préféré, répondit-il, et lancer des couteaux mon métier.

— Dans ce cas, tu t'es trompé de job.

— Puis-je me servir de toi comme référence ?

— Tu n'en auras jamais besoin.

— Merci, dit-il en lui écrasant les lèvres de sa bouche.

La porte s'ouvrit alors brusquement, comme si elle n'avait pas été fermée à clé. Debout dans l'encadrement apparut un géant noir en pantalon et gilet, sans chemise. Ce n'était qu'une masse de muscles. Il devait mesurer deux mètres vingt et pesait au moins cent vingt-cinq kilos. Son Fez rouge le grandissait encore. Walter Spanghero réfléchirait à deux fois avant de s'en prendre à lui.

Il restait debout dans la porte, son importante personne tenant tout juste dans l'ouverture. Ses yeux brillants dans son visage de charbon regardaient Maggie et Remo sans exprimer le moindre intérêt.

Remo roula sur le dos et l'observa alors que Maggie remontait le drap. Puis il lui dit :

— Vous vous êtes trompé mon vieux. Vous avez débarqué trop tôt, l'Empire State Building est à dix mille kilomètres dans cette direction[3].

Il pointa son pouce dans la direction qui lui sembla être l'ouest.

— Appelez-nous si vous avez besoin qu'on vous aide à repousser l'attaque aérienne.

La montagne noire ne broncha pas, impassible elle observait la scène.

L'homme qui se prenait pour P.J. Kenny se leva et avança, à poil, vers la porte pour la claquer au visage de cet abruti impressionnant qui se décida alors à parler :

— Vous P.J. Kenny ?

Remo éclata de rire. La voix du monstre noir était haut perchée et mélodieuse plus encore que celle d'une femme.

S'esclaffant Remo répondit :

— Oui, c'est moi.

— Le baron Nemeroff vous veut.

— Ah ! enfin, répliqua Remo.

Il allait enfin savoir qui il était et d'où il venait. Il se dirigea vers

le placard. Maggie s'était levée et, sans être gênée le moins du monde par sa nudité, s'avança la tête haute, les épaules en arrière, les seins pointés en avant :

— Dépêchons-nous P.J., pas question de faire attendre le baron.

Sur ce, elle enfila sa robe par la tête, se tortillant pour la faire glisser.

Remo trouva ces contorsions extrêmement séduisantes. Il fut furieux à l'idée qu'elle aurait pu les lui cacher. Il se demanda si cela embêterait vraiment Nemeroff d'attendre un peu...

Il posa la question au Noir qui répondit :

— Le baron vous veut maintenant.

Remo haussa les épaules.

— C'est bien ce que je craignais.

Il retira un pantalon et une chemise du placard et s'habilla rapidement, enfila une paire de chaussettes et glissa ses pieds dans un nouveau modèle européen de tennis en cuir souple, qui ne font pas transpirer. Maggie se penchait sur la coiffeuse pour appliquer son rouge à lèvres. Durant tout ce temps, la masse noire demeura immobile, comme une décoration de jardin dans l'embrasure de la porte. « Il ne lui manque plus qu'une torche », pensa Remo.

— Tu es prêt P.J. ? lança Maggie.

Le Noir fit un pas en avant, levant le bras à la façon universelle des agents de la circulation pour arrêter le flot des voitures.

— Pas vous, chantonna-t-il, le baron ne veut que lui.

— Mais je suis son inséparable compagne, expliqua Maggie, nous allons partout ensemble.

— Pas vous.

Remo n'écoutait ce dialogue que d'une oreille distraite. En levant son bras, le Noir avait fait jaillir un biceps formidable qui resplendit dans la lumière. Remo eut alors la forte impression d'avoir récemment vu un bras aussi impressionnant que celui-ci et aussi noir. Mais il ne parvint pas à se souvenir où.

Maggie et le Noir à la voix de soprano se fixèrent d'un regard glacial. Remo s'interposa dans l'espace congelé.

— Ça ne fait rien Maggie, dit-il. J'irai seul et je viendrai te retrouver très vite, c'est promis.

Remo jeta un coup d'œil à son image dans la glace derrière l'Anglaise. Il se trouva acceptable malgré le petit pansement sur la tempe. Il n'avait pas d'autres séquelles de sa blessure d'hier, pas de douleur, pas de maux de tête. Au fond, tout allait bien, il n'avait pas de problèmes, si ce n'était le plus important de tous ; celui que l'on ne prévoit pas, il ne savait toujours pas qui il était.

Où avait-il appris à lancer un couteau avec une telle précision ? Et à faire l'amour de cette façon ? Peut-être était-il un esclavagiste

international spécialisé dans la traite des Blanches ? Il doit bien exister de pires façons de gagner sa vie, supposa-t-il. Peut-être le baron Nemeroff apporterait-il les éclaircissements dont il avait besoin.

Maggie se précipita dans ses bras, lui passant les siens autour du cou, l'embrassant, puis, coinçant son visage entre sa joue et son épaule, elle lui murmura :

— Fais attention P.J., Nemeroff est dangereux. Je ne peux rien te dire mais surtout ne lui parle pas de ton amnésie.

Il la serra dans ses bras :

— Ne te fais pas de soucis.

Elle en savait donc plus sur lui qu'elle avait bien voulu l'admettre. Il verrait ça en rentrant. Pour le moment il fallait s'occuper du baron Nemeroff.

— Allons-y, King Kong, dit-il en passant devant le Noir.

Celui-ci ne bougea pas et, s'étant déjà engagé dans le couloir, Remo se retourna pour voir ce qui le retenait. Il revint sur ses pas et vit l'énorme masse repoussant Maggie de sa grosse main vers le lit. De biais Remo put voir le sourire qui éclairait sa face, un sourire sadique, avec quelque chose de plus fort encore que le rut animal. Allongée sur le lit, Maggie était terrifiée. Le colosse s'avança. Il mit sa main sur le rebord en bois au pied du lit comme s'il allait prendre appui dessus pour monter sur elle. Un couteau siffla dans l'air et se planta entre l'index et le pouce.

Le Noir se figea, puis se tourna vers la porte. Remo venait juste de baisser son bras.

— La prochaine fois, c'est ta gorge, dit-il glacial.

King Kong fixa Remo de ses yeux démesurément ouverts. Il parut être sur le point de charger mais il laissa lentement tomber ses bras le long de son corps et passa devant Remo pour se diriger vers les ascenseurs.

Fermant la porte de la chambre Remo dit à Maggie :

— Appelle la réception et fais réparer la serrure. Tu inventeras une vague histoire de cambriolage...

Puis il suivit son gorille de guide.

CHAPITRE XIII

— Sais-tu, Ali Baba, que si un jour tu décides d'aller t'installer aux États-Unis, tu pourrais faire fortune comme chauffeur de taxi. Tu te rends compte ! Un chauffeur de taxi qui ne parle pas ! En plus, habillé comme tu l'es, tu aurais tous les dingues qui se rendent aux sex-parties pour se faire libérer ! Mon vieux, tu veux que je te dise, ça marcherait du tonnerre pour toi.

S'étant débarrassé de son opinion personnelle, l'homme qui se croyait être P.J. Kenny se laissa aller contre le dossier du siège arrière de la Mercedes et profita du paysage.

Le Noir n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'ils avaient quitté l'hôtel. Remo avait, seul, entretenu la conversation. Il était persuadé d'avoir une bonne raison de ne pas faire confiance à son chauffeur mais ne savait pas très bien laquelle. La manière désagréable dont il avait traité Maggie était en soi une raison suffisante. Il allait au moins lui rendre ce coup-là. P.J. Kenny était-il un homme rancunier ? L'homme qui se prenait pour lui l'espérait bien.

Alger est une grande métropole, étirée entre les collines qui la bordent des deux côtés. L'artère principale, la rue Michelet, sur laquelle se trouve l'hôtel *Stonewall*, change deux fois de nom sur sa longueur, elle se termine en grimpant sur les collines situées à l'est de la ville. Très propre, elle est bordée de petits arbres verts toute l'année ce qui ne l'empêche pas d'être tout de même un chemin qui ne mène nulle part. Peut-être bien que P.J. Kenny était un poète ?

Arrivés sur les hauteurs, le Noir quitta la route goudronnée pour un chemin de terre qui escaladait une autre colline surplombant toute la ville.

Remo découvrit quelques instants plus tard à l'horizon une construction massive, une espèce de château blanc qui lui sembla venir tout droit de Transylvanie.

Il remarqua au loin un hélicoptère volant en cercles larges au-dessus du château, comme une mouche cherchant une sucrerie sur laquelle se poser.

Il distingua vaguement un autre hélicoptère sur le toit, à peine

visible de là où il était.

Le baron Nemeroff avait donc sa propre flotte aérienne. Pas très impressionnante d'accord, mais en état de guerre elle suffirait probablement à anéantir l'aviation algérienne, pensa Remo. Puis au point où il en était, pourquoi pas celle de l'Union arabe !

Remo regarda par la vitre la végétation touffue qui montait jusqu'au bord de la route. Ici et là, dans le taillis, il vit des hommes armés déguisés en chasseurs. Étranges chasseurs, en vérité, mitrailleuse au bras... De l'autre côté de la route, il y en avait également, tout aussi lourdement armés. Tournant la tête, son regard tomba sur l'énorme biceps noir du conducteur qui manœuvrait pour éviter les nids de poule dans la chaussée. La vue de ce muscle, qui se contractait et fléchissait tour à tour, tracassait Remo. Il avait déjà vu ce bras quelque part. Tant pis, cela lui reviendrait bien tôt ou tard.

Il était impatient de découvrir qui était et ce que faisait P.J. Kenny et satisfait de ne pas devoir attendre que son amnésie s'estompe – l'entrevue avec le baron Nemeroff le renseignerait. Il se souvint quand même que Maggie l'avait mis en garde.

La route, qui était déjà tout juste assez large pour une seule voiture, se rétrécit davantage et après un virage ils arrivèrent devant un poste de garde. Deux hommes, un fusil reposant dans le creux de leur coude, barraient le chemin. Ils s'écartèrent en reconnaissant la voiture et le conducteur.

Sans ralentir, le Noir passa entre eux. La limousine se mit à grimper la pente raide et ils approchèrent du château de Nemeroff.

Au même moment, un jet passa au-dessus d'eux, préparant son atterrissage sur l'aéroport d'Alger. Morose, Remo se demanda qui étaient ces gens qui venaient en Algérie sans y être contraints...

La Mercedes tourna sèchement projetant du gravier dans toutes les directions et s'engagea dans la cour du château. Elle était suffisamment grande pour pouvoir y garer une soixantaine d'automobiles. Devant un escalier en pierre menant à la terrasse du château, le Noir écrasa brutalement le frein et fut visiblement déçu que Remo ne passât par le pare-brise. Il arrêta le moteur, sortit de la voiture et monta les marches en faisant signe à son passager de le suivre.

Remo obéit. Ils arrivèrent sur la terrasse en marbre où l'on avait disposé plusieurs groupes de petites tables en fer forgé noir avec deux chaises chacune. On se serait cru sur une terrasse de café à Paris. Sur le côté, une large baie vitrée ouvrait sur ce qui semblait être un grand bureau et un peu plus loin un escalier extérieur en pierre conduisait au deuxième étage, à une autre terrasse.

— Attends ici, dit le Noir de sa voix flûtée, ce qui amena un sourire sur les lèvres de Remo.

Il se hissa sur le muret bordant la terrasse et contempla les environs. Ses yeux distinguèrent d'autres hommes en tenue de chasseur munis de mitraillettes. De son poste d'observation, il constata qu'ils communiquaient entre eux à l'aide de talkie-walkies. Ils semblaient être répartis en quatre vagues, les deux plus éloignées gardaient l'entrée et les deux plus proches surveillaient les abords du château. Ils couvraient leur zone respective de surveillance en avançant en zigzag et Remo sut instinctivement qu'il s'agissait d'une méthode très efficace qui nécessitait une excellente discipline et un bon entraînement. Il fut interrompu dans ses réflexions par le bruit d'une vitre qui coulissait suivi de pas sur le patio.

Il se retourna.

L'homme qui avançait vers lui devait bien faire deux mètres. Il était tout en longueur, mais sa démarche de lévrier, son visage anguleux et ses manières exhalaient une grande puissance. Sa poignée de main était ferme comme Remo put s'en rendre compte, quand il lui serra longuement la main en balançant son bras de haut en bas.

Il regardait Remo avec attention, une vague expression d'interrogation sur le visage. Il le fixa un bon moment. « Il doit savoir, se dit Remo, que je ne suis pas Kenny. »

Mais le visage chevalin se fendit d'un large sourire.

— Monsieur Kenny, je suis le baron Nemeroff.

Ils ne se connaissaient donc pas de vue.

— Content d'être ici, répondit Remo évasivement.

— Votre opération de chirurgie plastique est une vraie réussite. Vous ne ressemblez en rien à vos photos, dit le baron, prouvant ainsi qu'ils ne s'étaient jamais rencontrés.

— C'était ce qu'il fallait, répondit Remo, espérant, qu'en effet, c'était bien le cas.

— J'espère que vous avez fait bonne route, que Namu s'est conduit correctement.

— Namu ?

— Mon eunuque.

— C'est pour ça ! J'ai cru que c'était un choriste mormon en congé.

Nemeroff sourit faiblement.

— Non, il s'agit d'une ancienne coutume du pays, on émascule le serviteur homme.

— Comment faites-vous pour pouvoir dormir après ce que vous lui avez fait, sachant qu'il est libre d'aller et venir ?

— Cela peut nous sembler étrange à nous autres, mais un eunuque est entièrement dévoué à son maître. Cela devient même de la vénération. Peut-être est-ce la perte de leur propre virilité qui les pousse à rechercher celle des autres, et, dans ce cas, qui à leurs yeux

est plus mâle que l'homme qui les a châtrés ?

— En effet.

Nemeroff donna une claque dans le dos de Remo et continua :

— Assez sur ce sujet, venez vous joindre à moi pour un petit en-cas avant le dîner.

Il se dirigea vers la table la plus proche tout en frappant de ses mains un coup sec qui ressembla à une détonation. Il s'assit et fit signe à Remo d'en faire autant. Mais avant qu'il ait pu s'exécuter un valet de chambre était apparu portant un plateau en argent débordant de nourriture.

Remo s'assit sur la chaise en fer forgé plutôt dure pour son confort, et regarda les différents plats qui passaient du plateau à la table. D'un panier en osier plein, qui venait à peine d'être posé sur la nappe, Nemeroff saisit un petit pain qui disparut tout entier dans sa bouche. Le maître d'hôtel débarrassa son plateau d'une soupe, d'une salade, d'un steak saignant, de lait, de yogourts, de crevettes en salade et de café très sucré avec beaucoup de crème. Et le baron parlait d'en-cas !

Il avait attaqué le petit pain avec la frénésie d'un piranha. Un peu calmé, il demanda à Remo devant le maître d'hôtel qui attendait :

— Et vous que prendrez-vous ?

Lui faisant bien comprendre que ce qui venait d'être déposé sur la table constituait sa ration personnelle.

La vue de la nourriture avait donné à Remo une faim de loup. Il mangerait n'importe quoi.

Il hésita et Nemeroff suggéra :

— Notre garde-manger est très bien fourni, monsieur Kenny, il suffit de demander : steak, cuisses de grenouilles, cailles, homard, caviar. Que voulez-vous ?

Et, sans savoir pourquoi, Remo s'entendit répondre :

— Du riz, puis il ajouta pour ne pas paraître mal élevé, avec un morceau de poisson bouilli.

Le maître d'hôtel parut horrifié.

— Du poisson bouilli, Monsieur ?

— Oui, de la truite si vous en avez, sinon du haddock, mais aussi maigre que possible et le riz nature, sans rien.

Le maître d'hôtel eut un geste le plus proche qu'il pût se permettre d'un haussement d'épaules, tout en disant :

— Très bien, Monsieur.

Et il s'éloigna.

Nemeroff avait déjà bien entamé sa soupe. Il l'ingurgitait avec voracité, laissant tomber des gouttes. Sa cuillère semblait être sur des rails, allant du bol à la bouche, et le va-et-vient se faisait à une telle vitesse qu'elle replongeait dans le bol avant que les gouttes n'aient eu,

elles, le temps d'y retomber.

— Vous avez un régime étrange, siffla Nemeroff avant d'avaler une cuillerée. Riz et poisson ! (une autre cuillerée) enfin... (une cuillerée) vous devez... savoir... ce que vous aimez.

Il leva les yeux comme s'il attendait d'être approuvé.

Remo inclina la tête et sourit.

Dix minutes plus tard arrivèrent le riz et le poisson. Nemeroff, adossé contre sa chaise et les jambes étendues devant lui, paraissait rassasié et se contentait maintenant de picorer ici et là dans les assiettes posées sur la table.

— Je suis vraiment content que vous ayez pu venir. L'arrangement financier vous convenait ?

— Oui ! tout à fait, répondit Remo en repensant aux vingt-cinq mille dollars dans la mallette.

— Permettez-moi donc, pendant que vous mangez, de vous expliquer pourquoi vous êtes ici.

Il ingurgita d'abord bruyamment une tasse de café.

Remo, lui, mangeait silencieusement son riz blanc, il aurait préféré du riz sauvage, enfin c'est ce qu'il pensait car il ne se souvenait même pas s'il aimait le riz ou non.

— Vous êtes là, reprit Nemeroff, pour plusieurs raisons. La première, honnêtement, c'est la réputation dont vous jouissez dans votre pays. Je crois qu'elle sera en quelque sorte une garantie pour vos concitoyens qui exercent une profession semblable à la vôtre...

Remo se demanda à quelle profession il pouvait bien faire allusion.

— La seconde raison de votre présence ici est beaucoup plus immédiate. Il y a actuellement des personnes à Alger qui feraient n'importe quoi pour arrêter notre projet, ce sera votre tâche de les en empêcher : si bien sûr vous acceptez de vous joindre à moi.

Remo leva les yeux et approuva de la tête, espérant que son geste n'avait rien d'équivoque. Tout semblait indiquer que Kenny n'était qu'un assassin professionnel. Zut alors ! ça n'avait rien de très grisant, il aurait préféré plutôt se retrouver tenancier d'un club Playboy quelque part.

Après tout, peut-être n'avait-il rien compris, peut-être s'agissait-il d'un numéro de cirque avec Namu en monsieur Muscle, Nemeroff en funambule et P.J. Kenny en lanceur de couteaux !

Pour la première fois Nemeroff remarqua le pansement sur le front de Remo.

— Que s'est-il passé, j'espère que ça n'est rien de grave ?

— Non, répondit Remo, un petit incident sans importance, quelqu'un m'a tiré dessus hier soir devant l'hôtel.

— Mon Dieu, c'est mauvais signe ! Cela veut dire que quelqu'un

sait que vous êtes déjà là et craint votre présence.

— Les risques du métier, rétorqua Remo, espérant que c'était la bonne réponse.

— En effet, acquiesça Nemeroff, s'essuyant la bouche avec une serviette. Vous vous demandez sans doute, monsieur Kenny, pourquoi je n'ai pas encore parlé d'argent. Franchement, je tenais d'abord à vous rencontrer personnellement avant de me compromettre financièrement. Maintenant je suis sûr. Il se pencha en avant, appuyant ses coudes sur la table, sa tête de cheval tendue vers Remo. Je veux que vous soyez plus qu'un simple employé, je veux que vous deveniez actionnaire dans cette affaire.

— Pourquoi moi ? demanda Remo prudemment, tout en mâchant un morceau de truite à la vapeur.

— Avez-vous entendu parler de Nimzovich ? demanda Nemeroff.

— Le joueur d'échecs ? répondit Remo se demandant comment il savait ça.

— En effet, acquiesça Nemeroff, c'est sa façon de jouer qui m'y a fait penser. Le seul problème qui reste à résoudre pour faire de la Scambie un asile pour criminels de tout bord est l'appétit expansionniste de la mafia américaine. Je suis presque sûr qu'au bout de quelques mois je devrai combattre les intérêts des différentes familles qui essayeront de s'approprier la Scambie. Quoique cette lutte ne me pose pas de vraies difficultés elle risquerait quand même de me prendre du temps et de me causer des soucis. Or, je n'ai ni le temps ni le goût des soucis que l'on peut éviter.

— Bien sûr.

— J'ai donc commencé à chercher quelqu'un qui pourrait étouffer dans l'œuf ces impondérables. Partout on m'a indiqué votre nom.

Sur ce il leva la main pour arrêter toute protestation de modestie qui pourrait surgir.

Il n'y en eut aucune.

— On vous fait confiance dans votre pays et, chose encore plus importante, on vous craint. Votre présence en Scambie garantira donc à tous que l'affaire est régulière. Vous là-bas, personne ne tentera un coup d'État. Sans compter que le vice-président Asiphar sera obligé de respecter nos accords sachant qu'un homme sur place n'hésiterait pas à lui appliquer la solution extrême, s'il changeait d'avis. Et finalement, il y a bien sûr vos propres intérêts. Vous êtes, d'après ce que j'ai compris, recherché dans votre propre pays, ce serait donc pour vous une occasion de recommencer à zéro, avec des moyens et une puissance non négligeables. Vous seriez comme un roi.

Il regarda Remo qui posait sa fourchette et demanda :

— Vous parlez de combien d'argent ?

— Vous êtes un homme pratique, s'esclaffa Nemeroff. J'aime ça. Vous aurez dix pour cent de tout ce qui entre en Scambie.

— Ça chiffrera dans les combien ?

— Aux environs d'un million de dollars par an.

Il était donc un tueur professionnel et on était en train de lui proposer la grosse affaire. L'homme qui se prenait pour P.J. Kenny n'eut pas la moindre réaction de dégoût ou d'étonnement devant ce qu'il venait de découvrir sur lui-même. Étrange, pensa-t-il. Il acceptait calmement le rôle que la vie lui avait attribué. Il avait donc été créé pour détruire. Mais il aimerait quand même en savoir plus sur les techniques de sa profession.

— Tout à l'heure, vous m'avez dit que ce serait ma responsabilité d'arrêter certaines personnes qui essayeront de nous empêcher de réaliser ce projet. De quelles personnes s'agit-il ? demanda Remo tout en sirotant du thé sans sucre et sans citron.

— J'en déduis donc que vous acceptez ma proposition ?

— J'accepte.

Nemeroff se leva d'un soubresaut et à nouveau secoua vigoureusement la main de Remo.

— Tant mieux, votre association était le seul élément manquant au succès de notre opération. Venez, je vais maintenant vous montrer ma salle de tir. Peut-être y trouverez-vous des armes qui vous seront utiles. Ensuite, nous discuterons du ménage que vous aurez à faire durant les quelques jours à venir.

L'arsenal se trouvait au sous-sol. Remo et Nemeroff y descendirent en ascenseur. Arrivé devant une porte en fer, Nemeroff fouilla dans sa poche, en sortit un trousseau conséquent qu'il tripota à la recherche de la bonne clé. L'ayant trouvée, il ouvrit la porte. Remo sentit une odeur de poudre. Elle lui parut familière.

Ils pénétrèrent dans la pièce et Nemeroff appuya sur un interrupteur. Des tubes fluorescents cachés derrière des corniches en bois diffusèrent une lumière douce et sans réverbération. La pièce était carrée et devait avoir cent cinquante mètres de côté. Remo trouva qu'elle ressemblait à un bowling. Mais à la place des séparations en bois délimitant une piste d'une autre, il y avait six couloirs étroits séparés par des parois en verre, et au bout de chacun, à la place des quilles, un mannequin de taille humaine.

— Voici ma salle de tir. Mes armes sont par ici.

Il ouvrit une porte qui donnait sur une autre pièce et alluma. Remo vit des râteliers pleins de mitraillettes, de fusils automatiques, de bazookas, de pistolets dans leurs écrins, de couteaux, d'épées, de machettes, le tout impeccablement disposé.

— Vous êtes équipé pour toutes les éventualités, remarqua Remo.

— Il ne s'agit là que d'un matériel de distraction. Je possède en

Allemagne une usine d'armement qui peut fabriquer n'importe quelle arme dont j'ai besoin. Mais allez-y, testez la marchandise.

Remo se dirigea vers l'un des râteliers et examina attentivement les pistolets. Ils étaient propres et huilés, sans la moindre trace de poussière.

Il choisit un Magnum 357 et un Luger allemand. Il soupesa le Luger puis le remit à sa place et prit un Smith et Wesson calibre 38. Ce dernier lui sembla familier.

— Ce sont aussi mes favoris, dit Nemeroff. Venez, les munitions sont de l'autre côté. Je tiens à ce que vous me fassiez une démonstration de vos talents.

Il prit Remo par le coude et le mena au premier des six stands de tir. Il appuya sur un bouton installé sur le côté faisant apparaître un tiroir de munitions.

— Prenez ce que vous voulez.

— Vous avez vraiment tout pour le touriste.

— En effet.

Nemeroff s'installa confortablement dans un fauteuil à un mètre derrière Remo et observa ce dernier viser soigneusement le mannequin devant lui. Tenant le Magnum à bout de bras, Remo appuya sur la détente. Le coup lui sembla bon. Le mannequin frémit sous l'impact, puis, au-dessus, contre le mur derrière, apparut en photo la silhouette du mannequin avec une lumière rouge clignotante légèrement sous le cœur, là, où la balle avait frappé.

— Beau coup, approuva Nemeroff, surtout avec l'arme de quelqu'un d'autre.

Remo était bizarrement furieux d'avoir raté le cœur. Il sentit qu'il était maladroit de viser mais il ne sut pas pourquoi. Il recommença, tendit l'arme devant lui mais cette fois-ci la balança de droite à gauche essayant de bien jauger le mannequin. Lorsqu'il sentit qu'il l'avait bien délimité, il appuya trois fois, coup sur coup. La silhouette s'éclaira, et trois lumières clignotantes apparurent à quelques millimètres les unes des autres, toutes dans le front.

— Excellent ! s'exclama le baron, le Magnum doit être votre arme.

Remo trouvant sa voix assourdie, se retourna et découvrit Namu debout à côté du baron. Il tenait dans la main une assiette de brioches que le baron enfournait dans sa bouche.

Namu fixa Remo en minaudant. De nouveau Remo ressentit cette haine pour le Noir.

— Tu n'apprécies pas mon tir Sambo ? lui demanda-t-il.

Namu ne répondit pas.

— Excusez-moi, baron, j'avais oublié qu'il ne parlait pas à moins que vous ayez tiré sur sa chaîne.

Il se retourna vers la cible, prit le Smith et. Wesson, le chargea rapidement avec des gestes expérimentés, disant :

— Ceci est en ton honneur, Namu.

Puis il tira six coups consécutifs qui touchèrent tous le mannequin à l'aîne.

Il posa l'arme et se retourna. Namu resta silencieux mais ses yeux brillaient de mépris.

— Parfait, monsieur Kenny, dit le baron.

— Désolé, baron, mais ce ne sont pas mes armes habituelles.

— Non ? Mais alors quelles sont-elles ? demanda Nemeroff.

Remo aurait bien aimé le savoir. Il savait seulement, malgré les beaux coups qu'il venait de tirer, que les revolvers ne lui avaient pas paru bien dans sa main. Sans savoir pourquoi il était persuadé qu'une arme, pour qu'elle puisse être utilisée avec un maximum d'efficacité, devait être ressentie comme faisant partie de l'individu et non comme un instrument. Or, les pistolets lui semblaient n'être que des outils.

Remo retourna dans la pièce d'à côté, sans répondre à la question du baron. Nemeroff, la bouche pleine de brioche, et Namu l'y suivirent. Ils observèrent Remo examiner les couteaux.

Il les prenait, les tenait par la lame, puis par le manche, les soupesait. Il rangea ceux qui ne lui semblèrent pas parfaits. Il en sélectionna ainsi quatre. Il avait procédé en jugeant chaque arme séparément et fut surpris de constater qu'elles étaient presque toutes identiques et ressemblaient au stylet qu'il avait trouvé dans sa chambre d'hôtel.

Il ressortit, passant devant Nemeroff et sous le nez de Namu et remarqua le regard interrogateur que ce dernier adressa au baron, qui, après un instant de réflexion, approuva de la tête.

Le couloir de tir au bout à droite était plus court que les autres, la cible n'était qu'à six mètres. Remo se plaça au stand, tenant de la main gauche les quatre couteaux par la lame.

Il en prit un de sa main droite, le soupesa une fois dans sa paume, puis, levant sa main au-dessus de sa tête, l'envoya vers le mannequin. Il le toucha à la taille et s'enfonça jusqu'à la garde. Il lança le deuxième à côté du premier et le troisième à côté du second. Tenant le quatrième de sa main gauche par la lame, le bras baissé, il observa les trois premiers plantés dans le mannequin et, d'un mouvement ultra rapide de la main, expédia le dernier au milieu du triangle formé par les trois autres.

— Bravo ! s'écria Nemeroff. On dirait que votre talent avec les revolvers n'est surpassé que par votre maniement du couteau.

Mais l'homme qui croyait être P.J. Kenny savait au fond de lui-même que les couteaux n'étaient pas non plus ses armes naturelles.

Remo se dirigea vers le mannequin.

Derrière lui, Namu avança à la ligne de tir, ses yeux fixés sur Nemeroff qui, confortablement installé dans son fauteuil, la bouche pleine de brioche, lui fit signe de la tête.

Remo avançait la main pour retirer un des couteaux qu'il venait de planter dans le mannequin, lorsqu'il entendit le sifflement. Ses oreilles en évaluèrent la puissance, la direction, la vitesse ; il se figea et le couteau fila entre ses doigts s'empalant sur le mannequin à côté de celui que Remo allait retirer.

Il pivota. Namu était à six mètres de lui, trois couteaux dans la main. Remo regarda Nemeroff d'un air étonné.

— Namu est fier de son habileté au couteau. Il sent sa réputation mise en cause par votre propre dextérité.

— Qu'il la garde, sa réputation, le couteau n'est pas mon arme.

Namu parla :

— Peut-être, maître, le problème ne se trouve-t-il pas dans l'arme mais dans le cœur.

L'énorme masse était bien en équilibre sur ses deux pieds, attendant, Remo le savait, un mot de Nemeroff.

— Explique-toi Namu.

— La lâcheté, répondit Namu, c'est la lâcheté qui rend monsieur Kenny incapable de choisir une arme. Les Black Panthers m'ont dit que tous les Blancs américains sont des lâches qui ne peuvent tuer qu'avec des armées.

Remo éclata de rire. Nemeroff le regarda en souriant et Namu continua :

— Laissez-moi le tester, maître.

Nemeroff chercha sur le visage de Remo des traces d'émotion. Il ne décela rien. Il regarda Namu et ne vit qu'un masque de haine aveugle.

— Tu vas trop loin, Namu. Tu sembles oublier que monsieur Kenny est non seulement notre hôte, mais également notre associé.

— Ce n'est pas grave, baron, s'il a été entraîné par les Black Panthers, je n'ai rien à craindre.

— Comme vous voulez, concéda le baron.

Il fit un geste de la tête en direction de Namu. L'énorme masse noire se tourna vers Remo et leva sa main droite armée d'un couteau.

— Attends Namu, s'interposa Nemeroff. Monsieur Kenny doit choisir ses armes.

— J'ai mes armes, répondit Remo.

— Où ça ?

— Là, répondit Remo, montrant ses mains nues et sachant qu'il avait trouvé la bonne réponse, la vérité.

— Des mains nues contre Namu ? répéta Nemeroff incrédule.

Remo l'ignore et, s'adressant à l'eunuque :

— Allons dépêche-toi, Rastus, j'ai un rendez-vous en ville.

— Avec ta putain d'Anglaise ? demanda Namu, levant son bras armé lentement au-dessus de sa tête, ce n'est que par chance qu'elle est encore vivante.

Il lança son premier couteau droit sur Remo qui écarta doucement son corps, laissant l'arme, inoffensive, passer au-dessus de son épaule. Il sourit et avança de deux pas vers Namu.

— Je suis peut-être trop loin pour toi. Essaie maintenant. Ce sont tes amis, les Black Panthers, qui t'ont appris que la seule façon de faire mal à un Blanc c'était de le toucher au tibia ?

— Ordure ! cria Namu en lançant son second couteau.

Remo continua à avancer sur Namu. Nouvel échec. Le visage du Noir exprima une confusion douloureuse. Il ne lui restait plus qu'un seul couteau.

Il le leva au-dessus de sa tête. Remo se rapprocha encore : trois mètres cinquante, puis trois mètres, puis deux mètres cinquante. Namu lança son dernier espoir qui, après avoir fait un tour sur lui-même rata, comme les autres, sa cible.

La lame frôla Remo à hauteur de la taille, sa main jaillit et le couteau s'arrêta net, happé au passage. Remo le tenait par le manche, le regardait comme s'il s'agissait d'un insecte attrapé au vol. Il fit un autre pas en direction de Namu.

— Si tu étais un homme, un vrai, lui dit-il, je te planterais ce couteau où ça te ferait mal.

Il lâcha l'arme qui tomba par terre avec un bruit sourd.

C'est toi qui m'a tiré dessus, n'est-ce pas ? demanda Remo, comprenant maintenant pourquoi Namu avait le don de l'exaspérer. Il n'était plus qu'à un mètre cinquante de l'eunuque.

— Je visais la fille. J'ai pas eu de chance, je n'ai tué ni toi ni elle.

Puis avec un rugissement terrible, il s'élança sur Remo. Ses bras de géant l'encerclèrent. Avec un éclat de rire Remo se dégagea de l'étau et se retrouva à côté de Namu. Il lui appliqua un coup avec la phalange de son pouce sur la tempe et le colosse s'écroula.

Il se releva immédiatement et avança sur Remo en se balançant d'un pied sur l'autre. Remo nota qu'il approchait maintenant plus lentement. Il attendit qu'il ne soit qu'à un mètre et lui envoya le bout de sa chaussure dans le genou gauche. À travers sa semelle il sentit comme de la bouillie. Namu s'effondra à nouveau avec un hurlement qui se mua en un cri strident :

— Sale impérialiste ! Cochon de fasciste !

Il plongea à nouveau sur Remo qui l'esquiva. Déséquilibré, Namu se heurta au stand de tir et essaya d'attraper le Magnum 357 et le Smith et Wesson que Remo y avait laissés. Il fut trop lent.

Il y arriva en même temps que Remo, ouvrit le tiroir des

munitions, y enfonça ses énormes poignes. Remo referma le tiroir coinçant les deux mains. Il entendit craquer les os des poignets ; Namu faiblit, Remo saisit le Magnum et se mit à vider le chargeur dans le tiroir à travers la mince cloison de bois. Le deuxième coup toucha des balles, déclenchant une série de détonations. Namu hurla de douleur et tomba à terre. Ses mains glissèrent lentement hors du tiroir. Elles n'étaient plus qu'un amalgame sanguinolent sans doigts. Remo le regarda s'écrouler puis lâcha le Magnum vide sur sa poitrine en disant :

— C'est la vie, mon vieux.

Il se dirigea vers le baron.

— Vous ne devriez pas laisser vos hommes aller aux réunions des Black Panthers.

Nemeroff sauta debout sans cacher sa joie. Il n'avait jamais assisté à un tel spectacle. Il était content. P.J. Kenny était tout à fait l'homme qu'il lui fallait. Et quel homme ! Il travaillait avec ses mains, pas étonnant que son nom soit craint dans tous les États-Unis.

Nemeroff lui saisit la main et lui pompa le bras pour le féliciter. Remo remarqua qu'il n'eut même pas un regard pour son adversaire mourant. L'eunuque n'était pour Nemeroff qu'un morceau de viande. Remo s'en souviendrait.

— Vous m'avez parlé tout à l'heure de corvée de nettoyage ? dit Remo.

— En effet.

— De qui s'agit-il ?

— De deux hommes qui viennent d'Amérique. Nos contacts de New York nous ont prévenus, l'un est un Blanc, l'autre un Oriental.

— Et leurs noms ?

— Le Blanc s'appelle Remo Williams, l'Oriental, qui est plus âgé, Chiun.

— Et vous voulez que je...

— C'est ça, que vous les exterminiez. Ce sera un jeu d'enfant pour P.J. Kenny.

CHAPITRE XIV

La nuit était bien avancée lorsque Remo regagna la ville dans la Porsche décapotable que lui avait offerte le baron. Il conduisait lentement, réfléchissant à son identité nouvellement découverte, de tueur professionnel.

Ça fait quand même une drôle d'impression de se coucher pour se réveiller sans plus rien savoir, puis de découvrir par la suite que l'on est un mercenaire du crime. Au fond, les choses qui en valent la peine méritent d'être bien faites. Or, il paraissait jouir d'une excellente réputation dans son milieu professionnel. Ce n'était déjà pas si mal.

Il ralentit en arrivant en vue du poste de garde, mais les deux hommes, différents de ceux de tout à l'heure, lui firent signe de passer. Nemeroff avait dû leur donner des ordres par téléphone.

Il se retrouva sur la route principale en direction de la ville, le ciel étoilé immense au-dessus de sa tête, pensant à son prochain contrat.

« Remo Williams et Chiun. Tout cela est stupide, se dit-il, qu'est-ce que je sais sur les façons d'éliminer les gens ? Peut-être bien que ces deux-là sont des experts en la matière ? » D'un autre côté, il devait reconnaître qu'il ne s'était pas si mal débrouillé avec Namu. Peut-être pourrait-il compter sur son instinct qui, enfoui dans son inconscient, l'aiderait à accomplir ce double meurtre. Il était probable également, que son amnésie s'atténuerait dans les jours, à venir. Or Remo Williams et Chiun n'étaient pas encore à Alger. Lorsqu'ils arriveraient, P.J. Kenny serait alors en pleine possession de ses moyens. Il sourit. Si c'était le cas, l'Amérique aurait deux agents en moins.

Cela lui fit penser à Maggie Waters qui, elle aussi, était un agent secret mais des services britanniques. La balle qui l'avait blessé lui était destinée. Un éclair de mémoire lui traversa l'esprit. Il revit l'énorme bras noir de Namu tenant la mitraillette dans la limousine de l'autre soir. Il n'aurait plus maintenant l'occasion de recommencer. Tant pis pour lui. Il n'avait qu'à être plus intelligent et ne pas se laisser entraîner par les Blacks Panthers.

Il gara sa voiture devant l'hôtel *Stonewall* sans la fermer et

grimpa les quelques marches du perron. Il entendit siffler derrière lui et se retourna.

Un policier en uniforme lui fit signe d'approcher. Remo ne bougea pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— Cette voiture, à qui est-elle ?

— Au baron Nemeroff. Y a quelque chose qui ne va pas ?

— Absolument pas, s'empressa de répondre le flic. Tout va très bien, je voulais juste savoir.

— Alors soyez gentil de me la surveiller, laissa tomber Remo en s'éloignant sans attendre la réponse. Il entendit quand même le policier lui dire « Bien sûr ».

Le nom de Nemeroff avait un certain poids à Alger !

Le hall de l'hôtel semblait pris d'assaut par une convention de l'*Unione Siciliana*. Des hommes en complet bleu marine faisaient la queue devant la réception, attendant de pouvoir se faire enregistrer. Ils parlaient entre eux à grand renfort de gestes et avec une évidente courtoisie. À leurs côtés se tenaient d'autres hommes en costumes plus clairs, une bosse sous le bras indiquant sans équivoque possible leur occupation professionnelle.

Tout autour du hall, assis dans des fauteuils ou debout adossés à des piliers, des hommes se surveillaient les uns les autres, affectant de lire un journal ou de regarder voler les mouches. Ils se lançaient des regards noirs qui n'arrangeaient en rien leurs mines naturellement patibulaires.

L'entrée de Remo les attira comme un aimant, faisant de lui tout à coup le point de mire général. Ils le suivirent des yeux alors qu'il fendait la foule, se dirigeant vers les ascenseurs, lâchant quelques remarques à ceux qu'il croisait :

« Continue comme ça, tu es sur la bonne voie. » « C'est parfait, tu as l'air de plus en plus méchant à chaque seconde. C'est très bien. »

« Si je ne m'attendais pas à te trouver ici, je ne t'aurais jamais remarqué. »

« Tu es bien sûr que Mack Bolan n'est pas dans les environs ? »

Il devait bien y avoir quelqu'un dans cette concentration de collègues qui connaisse P.J. Kenny, pensa-t-il. Mais personne ne répondit à ses avances, et aucun n'eut l'air de le reconnaître. Au moment où les portes de l'ascenseur se refermaient sur lui, il remarqua deux immenses malles devant la réception et, derrière, deux bras en manches de kimono qui s'agitaient beaucoup. Sa curiosité n'eut pas le temps de s'éveiller.

Montant à son étage, il comprit pourquoi personne ne l'avait reconnu, c'était à cause du nouveau visage. Personne n'avait encore vu le nouveau P.J. Kenny.

La serrure de sa chambre avait été changée, si bien que sa clé n'ouvrit pas. Il frappa, espérant que Maggie était encore là.

Il entendit le déclic d'un téléphone que l'on raccrochait, puis des pas et une voix féminine à l'accent anglais demanda :

— Qui est-ce ?

— P.J., répondit-il.

— Ah enfin !

Elle déverrouilla silencieusement la porte et l'ouvrit toute grande. Remo entra dans la chambre, elle claqua la porte et se jeta à son cou. Elle portait un déshabillé jaune qui ne laissait rien à l'imagination. Son corps était comme nu et plus sexy que dans son souvenir. Il la serra très fort contre lui, elle lui murmura à l'oreille d'une voix chaude :

— J'étais inquiète. J'avais peur de ne plus jamais te revoir.

— Des fusils ne m'empêcheraient pas de te rejoindre.

— À un coup ou deux coups ?

— J'ai eu peur que tu ne me le demandes pas, rit-il.

Elle se dégagea, recula un peu et l'examina.

— Tu ne sembles pas avoir souffert de l'usage abusif de ton corps.

— Toi non plus.

— Ne me torture pas davantage, as-tu découvert qui tu es ?

— Oui, je suis P.J. Kenny.

— Et qui est P.J. Kenny ?

— Ça, je ne sais toujours pas, mentit-il, mais je crains que quelle que soit la réponse, ce soit une mauvaise nouvelle.

— Tu ne peux pas être une mauvaise nouvelle.

— Es-tu en train d'essayer de me séduire avec ta gentillesse ?

— La séduction, c'est pour les mauviettes, affirma-t-elle, je croyais que vous les super-mâles américains, vous préfériez le viol ?

— Comme tu veux, répondit-il en lui écrasant les lèvres.

Tout en la traînant vers le lit, il lui arracha son déshabillé transparent. Il l'allongea tendrement puis commença à se dévêtir lentement à son tour.

— C'est la dernière mode de la torture ? demanda-t-elle.

— Oui, je veux que tu fasses une crise de nerfs.

— Seulement s'il n'y a pas d'autre moyen, rétorqua-t-elle en se mettant à genoux sur le lit pour l'aider tout en le caressant et se frottant contre lui.

Ils se retrouvèrent très vite tous les deux nus et allongés sur le couvre-lit en satin rouge, leurs corps entremêlés, s'embrassant et se caressant fougueusement.

Il était insatiable, ne pouvant s'arrêter, inépuisable. Chaque fois que Maggie essayait de lui parler de Nemeroff, il l'arrêtait en lui faisant l'amour. Elle finit par laisser tomber et s'abandonna

totalément. C'était à se demander s'il n'avait pas passé les dernières dix années de sa vie dans un monastère, se préparant à cette rencontre. Il la prit durant des heures et des heures, calculant froidement les effets de ses caresses sur son corps. Elle n'échappa à sa propre faim de plaisir que lorsqu'à trois heures du matin elle s'écroula de sommeil.

Remo s'endormit aussi. Il fut réveillé à huit heures par la sonnerie du téléphone à côté de lui. Il décrocha, se demandant de qui il pouvait bien s'agir et grogna :

— Ouais ?

— Ici, la réception, lui répondit une voix avec un fort accent. On m'a demandé de vous avertir de l'arrivée de quelqu'un.

— De qui ?

— D'un vieux Chinois nommé Chiun. Il est arrivé hier soir. Il est dans la chambre 2527 au même étage que vous.

— Y avait-il quelqu'un avec lui ?

— Non, il était seul.

— Personne du nom de Williams ne s'est présenté à la réception ? Après une pause l'employé répondit :

— Non et nous n'avons aucune réservation à ce nom.

— Chambre 2527 avez-vous dit ?

— Oui.

— Merci.

Remo raccrocha. Alors c'est ça, un tueur professionnel ! Se faire réveiller à n'importe quelle heure le matin ! À côté de lui Maggie dormait encore. Le désir remontait en lui quand il la regardait. Il tendit le bras, lui mit la main sur son sein gauche et la caressa doucement, très doucement du bout des ongles pour ne pas la réveiller.

Elle sourit dans son sommeil, puis ses lèvres s'entrouvrirent et ses dents d'un blanc éclatant mordirent sa lèvre inférieure. Elle inspira brusquement, son corps frémit, puis elle soupira d'aise, ses membres se décontractant, sa bouche se refermant laissant à nouveau apparaître un sourire.

Remo fut satisfait. Il venait de réussir un orgasme post-hypnotique. Il se demanda s'il pourrait le faire breveter. Avec ça, il ferait fortune. Les femmes en raffoleraient. Il les libérerait ainsi de la dégradante nécessité d'un corps d'homme. La voie de la libération, qu'avait entrouverte les vibromasseurs à batterie, serait achevée par la méthode de P.J. Kenny. À partir d'aujourd'hui, mesdames, nous pouvons vous assurer votre libération entière et définitive !

Il n'oublierait pas d'étudier la question plus à fond, mais d'abord, il devait s'occuper de ce Chiun.

Il se glissa hors du lit, prit une douche, enfila un pantalon et une

chemise de sport bleue à manches courtes. Il lança un regard à Maggie toujours endormie et souriante, puis sortit silencieusement. Il s'orienta et se dirigea vers la chambre 2527.

Ce Chiun était probablement un lutteur de Sumo. Cela ne le gênait nullement. Après Namu, plus rien ne pouvait l'inquiéter.

Il s'arrêta devant la porte de la chambre 2527 et écouta. Un faible bourdonnement provenait de l'intérieur. Il tendit l'oreille. Quelqu'un fredonnait. Il saisit la poignée et la tourna lentement. La porte n'était pas fermée à clé, il l'ouvrit doucement.

Il se tint dans l'encadrement, observa la pièce et sourit.

À genoux sur le tapis au milieu de la pièce se tenait un frêle Oriental. Même de dos, l'homme qui croyait être P.J. Kenny, pouvait voir que le Chinois était vieux et fragile. Il ne devait pas peser plus de cinquante kilos. Plus probablement dans les quarante, ce qui devait correspondre à la moitié de son âge, que Remo estima à quatre-vingts ans.

Le vieillard ne broncha pas, la tête levée vers la fenêtre, les yeux dans le vague, les mains repliées sur ses cuisses. Remo pénétra dans la pièce. Le Jaune ne l'avait probablement pas entendu entrer.

Il claqua la porte, mais le Jaune ne réagit pas. Aucune indication qu'il ait entendu, même maintenant. S'il n'avait pas continué à fredonner le même air monotone, Remo aurait pu croire qu'il était mort. Mais il était vivant. Il devait donc être sourd. C'était ça, le vieillard était sourd !

Remo appela :

— Chiun ?

Le vieil homme se leva d'un mouvement coulant et se tourna pour faire face à l'intrus. Le visage parcheminé se fendit d'un sourire.

L'intrus demanda :

— Où est Remo Williams ?

— La chambre doit être truffée de micros, pensa Chiun, c'est pour ça qu'il ne peut pas parler. » Il haussa les épaules.

— Allons, sale Jaune, réponds-moi, où est Williams ?

Jamais Remo n'avait osé s'adresser de telle façon à Chiun, même pour plaisanter.

— Tu parles ainsi au Maître de Sinanju ? demanda Chiun.

— Sinanju ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Un faubourg de Hong Kong ?

Chiun regarda sévèrement l'homme qui avait les traits de Shiva, les vibrations de Shiva mais qui, étrangement, ne ressemblait pas à Shiva. Il songea à lui faire une scène, puis se dit qu'il valait mieux se taire. Il verrait bien par la suite.

L'intrus avança d'un pas. Il se mit en équilibre sur l'extérieur de ses pieds, ses mains légèrement remontées à la hauteur des hanches.

C'était le prélude à l'attaque, or Chiun ne voulait pas qu'il attaque. Il avait fini par aimer l'implacable qu'il avait créé et à respecter, malgré tout, le pays qui lui versait un salaire. Mais il était le Maître de Sinanju. Tout un village dépendait de lui pour sa survie. Si Remo l'attaquait, Remo devait mourir. Et le coin secret de son cœur où il cachait cet amour dont il ne parlait jamais, mourrait également.

Il savait aussi qu'il ne pourrait plus jamais façonner un autre Implacable.

L'homme qui se prenait pour P.J. Kenny jaugea le vieillard. Sa tête lui disait d'avancer, de frapper un coup et que tout serait terminé. Il était tellement plus grand, plus jeune, plus fort !

Mais son instinct lui soufflait autre chose, il entendit remonter du fond de sa mémoire une voix :

« Pense au bambou, il n'est ni épais ni vigoureux, mais quand viennent les vents qui déracinent les arbres le bambou sourit et survit. »

Ce vieillard devant lui était le bambou. Il pouvait percevoir ses vibrations, elles étaient étranges et fortes. Il savait que le vieillard ressentait les siennes et que si on les confrontait, il y aurait une lutte que P.J. Kenny n'oublierait jamais. S'il survivait...

Il se balançait sur la pointe des pieds. Soudain, il entendit un bruit derrière lui. Il pivota et fit face à la porte, tournant son dos sans défense au vieillard. Curieusement il savait qu'il pouvait le faire sans risque. La porte s'ouvrit et Maggie entra. Elle portait une légère robe bleue sans rien dessous et un sac en bandoulière. Remo la saisit à l'épaule.

— Qu'est-ce que c'est que ces façons ? Tu me suis maintenant ?

— J'ai eu peur qu'il te soit arrivé quelque chose.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Retourne dans la chambre.

Il la poussa vers la porte et son petit sac le frappa au passage quand elle se retourna. Il le trouva plus lourd qu'il n'aurait dû être. Il estima son poids comme correspondant à peu près à un automatique calibre 32.

Du coup, il lui saisit le bras et l'entraîna dans le couloir criant par-dessus son épaule :

— Toi, attends-moi-là !

Il accompagna l'Anglaise jusque dans la chambre où il la poussa violemment.

— Cette fois-ci, tu ne bouges plus, c'est compris ? Le ton de sa voix était sans appel.

Il claqua furieusement la porte derrière lui et retourna à la chambre 2527. Il se demanda quand même si le Jaune serait toujours là. Au fond de lui il en était sûr.

Le vieillard n'avait pas bougé. Il était resté au même endroit, un

sourire flottant sur ses lèvres. Remo referma la porte derrière lui et fut soudain pris de pitié pour cet homme âgé.

— Écoute, vieillard, tu vas venir avec moi.

— Et où allons-nous ?

— Ça ne te regarde pas. Mais quand ton ami Williams sera au courant il viendra te chercher et comme ça je vous tiendrai tous les deux.

— Tu as toujours été un maître de logique, répondit le vieil homme.

Il sourit, se souvenant d'un merveilleux passage de la Bible occidentale où Dieu ordonna à Abraham de tuer son fils.

Il était content que les dieux aient entendu ses prières et qu'il ne soit pas obligé de tuer Remo.

CHAPITRE XV

Remo dirigea Chiun à travers le hall au milieu des groupes d'hommes armés et des gardes du corps qui regardèrent passer ce couple étrange.

Depuis la veille ces imbéciles avaient dû apprendre que P.J. Kenny était dans l'hôtel et certains devaient soupçonner qu'il s'agissait de ce type en chaussures de tennis, car ils prirent grand soin de détourner leurs yeux et de regarder ailleurs, lorsque Remo et Chiun passèrent devant eux.

Le vieillard se laissa conduire sans rien dire. Tant mieux pour lui, se dit Remo. Ils montèrent dans la Porsche. Remo prit le volant et suivit la route qui menait au château de Nemeroff.

À côté de lui Chiun riait sous cape.

— Qu'y a-t-il de si drôle, vieillard ?

— C'est une belle journée pour une promenade. Nous pourrions aller au zoo.

— Si tu crois qu'il s'agit d'une ballade tu vas être déçu. Dès que Williams vient te chercher *psst* ! je vous zigouille tous les deux.

— Et qu'avons-nous donc fait pour mériter un tel sort de tes mains ?

— À moi personnellement rien, vieillard. C'est mon boss, le baron Nemeroff qui dit que vous devez être éliminés. C'est tout.

— Et bien sûr, en tant que bon exécutant, tu obéis ? demanda Chiun.

— Évidemment.

— C'est bien. Il me semble que tu as plus de caractère que Remo Williams. Il laisse toujours ses émotions interférer avec son travail.

— Tant pis pour lui, répondit l'homme qui croyait être P.J. Kenny, il n'y a pas de place pour les sentiments dans ce métier.

— C'est vrai. Très vrai. Et quelles armes as-tu choisies pour ta tâche ?

— Je n'ai pas encore décidé. D'habitude je ne travaille qu'avec mes mains.

— Très pur. La pureté est l'essence de l'art. Au fond, je n'ai

jamais vraiment aimé ce Remo Williams. Puis-je te donner un tuyau sur ses faiblesses ?

— Je t'en prie, ne te gêne pas.

— Frappe-le dans sa grande bouche américaine.

— Il ne supporte pas les coups au visage, hein ?

— Sa bouche sera probablement pleine d'un tas de nourritures interdites, sucreries, alcool.

— Ces choses n'ont rien de mauvais, répondit Remo. Que pourrait-il manger d'autre ?

— Du riz par exemple, du poisson.

— Hé ! réagit Remo étonné. C'est ce que j'ai pris pour dîner hier soir. Ce n'était pas très bon. Je ne sais même pas pourquoi je l'ai commandé.

— Ça ne m'étonne pas de toi, mon fils, répliqua Chiun d'un air dégoûté. Raconte-moi la vie d'un tueur. Est-ce plaisant ? Pourquoi l'as-tu choisie ?

— Pour l'argent. C'est un métier comme un autre.

— Je vois. Et l'argent ? Y en a-t-il suffisamment ?

— Plus que nécessaire. Je suis un homme riche.

— J'en suis sûr, répondit Chiun, et non seulement en possessions mais aussi en pureté d'esprit. Ta mère doit être fière de toi.

— Tu marches à côté de tes pompes, vieillard. Alors, sois gentil, boucle-la.

— Je suis désolé, mon fils. Ce doit être mes nerfs tendus à l'extrême. J'ai peur de mourir des mains du seul et unique P.J. Kenny, caqueta Chiun comme un poulet d'excellente humeur.

— Ferme-la, veux-tu. On nous suit.

Il garda ses yeux sur le rétroviseur alors qu'il sortait de la ville puis accéléra et ralentit tour à tour. Pas de doute, une Jaguar noire lui filait le train, parfois directement derrière lui, parfois laissant une voiture ou deux s'intercaler entre eux. Il tourna à gauche et ralentit. Quelques secondes plus tard, la Jaguar fit de même et glissa dans un espace de stationnement pour se cacher, mais elle était passée suffisamment près pour que Remo reconnaisse Maggie.

— Nom d'un chien ! Qu'est-ce qui lui prend de nous suivre !

— Peut-être a-t-elle entendu dire que tu allais donner une démonstration de tes talents de tueur, suggéra mielleusement Chiun. Peut-être bien que tout le monde va se précipiter pour te voir exterminer mon pauvre ami Remo et moi-même.

— Dans ce cas, je leur en donnerai pour leur argent.

— Voilà une noble ambition, mon fils, que j'ai essayé de respecter tout au long de ma vie.

— Bravo et toutes mes félicitations. J'ai toujours pensé que vous autres Chinois étiez des gens intelligents.

— Je suis coréen, rectifia Chiun d'un air hautain.
— C'est la même chose, des cousins germains.
— Avoir un cousin chinois me causerait les pires maux d'estomac et s'il était germain ce serait intolérable.

— Alors c'est là ton complexe. Moi j'ai toujours eu un faible pour leurs femmes.

— Ça ne m'étonne pas de toi, répliqua Chiun.

Remo joua avec la voiture, parcourant le vieux quartier de Bab Mustapha, en zigzaguant dans les ruelles étroites jusqu'à ce qu'il soit sûr d'avoir semé la Jaguar.

Nemeroff lui avait dit que la jeune femme était un agent secret britannique, mais il ne lui avait pas demandé de la tuer.

En attendant qu'il lui en donne l'ordre, l'homme qui se prenait pour P.J. Kenny voulait garder Maggie en vie pour des raisons personnelles.

Il jeta un dernier coup d'œil dans le rétroviseur puis repartit à pleine vitesse le long de la route qui serpente vers le haut des collines. Aujourd'hui, c'était le grand jour. D'ici peu, allait avoir lieu la conférence au sommet entre les leaders du milieu criminel et Nemeroff. C'est aujourd'hui qu'ils apprendraient que ce serait lui, P.J. Kenny ; qui dirigerait les opérations en Scambie. Il tenait absolument à être présent à ce moment-là.

*
* *

Au château, Nemeroff faisait ses adieux à un de ses invités. Debout sur le toit de sa demeure, sous les longues pales de l'hélicoptère qui tournoyaient lentement, il serra longtemps la main du vice-président Asiphar.

— J'espère que votre séjour a été agréable, cher vice-président.

Le visage d'Asiphar s'éclaira d'un large sourire.

— Très agréable, baron.

— Je sais qu'il en a été de même pour vos compagnes.

— Elles ne m'oublieront jamais, se gargarisa Asiphar.

Nemeroff était bien d'accord avec lui. Les deux filles dont Asiphar s'était servi n'étaient en effet pas prêtes de l'oublier. Elles se souviendraient de lui au cours de leurs voyages de droguées qui les mèneraient à l'intoxication la plus totale puis, par la suite, lorsqu'elles serviraient sans relâche dans les bordels les plus minables. Peut-être parfois penseraient-elles avec regret qu'elles avaient été un jour dans un château les maîtresses d'un homme qui devint président de son pays. Mais si jamais elles s'en ouvraient à d'autres tout le monde se moquerait d'elles, si bien qu'un jour elles n'en parleraient même plus.

Mais elles n'oublieraient jamais. Tout comme Nemeroff qui avait, lui, les films de leurs exploits.

Il pensait à tout ça, en souhaitant un bon voyage à Asiphar.

— Retournez au palais et attendez notre arrivée. Vous serez président d'ici quarante-huit heures. Le monde entier connaîtra votre nom et commencera à sentir le poids de votre puissance.

Le visage d'Asiphar s'éclaira à nouveau d'un large sourire. Le futur président monta lourdement les marches de l'hélicoptère. L'appareil tangua sous son poids. Il se laissa tomber sur le siège avant et s'attacha pour les dix minutes de vol jusqu'à l'aéroport d'Alger d'où il s'envolerait pour la Scambie.

*
* *

L'hélicoptère s'estompait dans le ciel lorsque Remo bifurqua sur le chemin de terre qui menait au château. Arrivé au poste de garde, deux hommes lui barrèrent la route. Il freina brutalement. Les gardes le mirent en joue et les chiens attachés à des piquets se mirent à grogner, tirant sur leurs chaînes pour atteindre la voiture.

Remo baissa impatiemment la vitre et s'adressa au plus proche des deux hommes :

— Laissez-moi passer, nom d'un chien ! Vous reconnaissez la voiture !

— En effet, répondit l'homme, mais je ne vous connais pas vous. Quel est votre nom ?

— P.J. Kenny.

— Et le vieil épouvantail ?

— C'est mon prisonnier.

Le garde entra dans une cabine et décrocha un téléphone. Remo en profita pour regarder les chiens. Ils avaient cessé de grogner et leurs museaux étaient tendus vers le ciel. Ils reniflaient nerveusement l'air. Puis, ils se couchèrent tous les deux, tremblants et gémissants.

— Je me demande ce qui est arrivé aux chiens, s'étonna Remo.

— Ils savent que l'heure du chat approche, répondit doucement Chiun.

— L'heure du chat ? Et qui est le chat ?

Chiun se tourna légèrement et, plongeant ses yeux dans ceux de Remo, répondit en souriant :

— Tu le sauras bientôt.

Le garde raccrocha le combiné, revint à la voiture :

— C'est bon, monsieur Kenny vous pouvez passer. Le baron vous attend.

— Merci, c'est trop aimable !

— Hé, s'exclama le garde, qu'avez-vous fait aux chiens ?

C'est bientôt l'heure du chat, vous ne le saviez pas ? lança Remo en démarrant.

— S'il y a le moindre chat par ici, ils le déchiquetteront vous pouvez en être sûr, répondit inutilement le garde.

La Porsche était déjà loin.

Remo rangea la voiture dans l'immense cour qui servait de parking. Il y avait déjà une demi-douzaine de Mercedes noires, identiques à celle qui était venue le chercher à son hôtel la veille. Les invités du baron avaient donc commencé à arriver.

Remo sortit de la Porsche et fit signe à Chiun de le suivre. Le vieillard se glissa hors de la voiture et suivit lentement Remo qui montait déjà des marches vers la terrasse où Nemeroff était assis à une table, seul, en train de manger. Il fit un signe à Remo qui inclina la tête.

— Voulez-vous vous joindre à moi pour le petit déjeuner ?

— Non merci.

— Qui est cet homme ?

— C'est l'un de ceux que vous vouliez. C'est Chiun.

— Je le voulais mort, répliqua Nemeroff avalant un pain aux raisins.

— Il est comme mort. Je l'ai amené ici pour essayer de faire venir son associé Remo Williams. Il doit être caché quelque part.

Nemeroff réfléchit tout en mastiquant. Avant qu'il ait pu répondre il fut interrompu par la sonnerie du téléphone à côté de lui.

— Oui, dit-il... Je vois... D'accord.

Il raccrocha et se retourna tout souriant vers Remo.

— Votre plan a déjà porté ses fruits. Les gardes viennent d'arrêter un agent sur mes terres.

— Bien, dit Remo, peut-être s'agit-il de Williams, et se tournant vers Chiun il ajouta : tu penses toujours que ça va être l'heure du chat vieillard ?

— Le chat n'a pas encore sorti ses griffes, répondit Chiun d'une voix douce.

Nemeroff frappa dans ses mains et un homme en complet blanc au visage de furet apparut sur la terrasse.

— Allez avec M. Kenny qui va conduire le vieux dans une... chambre d'invité.

L'homme sourit et répondit :

— Oui Monsieur.

— Et préparez-vous à recevoir d'autres visiteurs, ajouta Nemeroff.

Le garde pénétra dans le château et Remo, empoignant Chiun par le bras, le suivit à travers le bureau jusqu'à un escalier.

Les marches étaient humides et poisseuses. Les murs en pierre suintaient. L'escalier tournoyait sur quatre étages. Ils arrivèrent finalement à un sous-sol, juste en dessous de la salle d'armes de Nemeroff.

Ils débouchèrent sur un couloir étroit bordé de lourdes portes en bois munies de larges serrures métalliques.

Elles étaient ouvertes laissant voir des cellules vides, sans fenêtre, éclairées par une ampoule nue au plafond. L'air y était humide et stagnant, l'atmosphère déprimante.

— Dois-je rester ici ? demanda Chiun.

— J'en ai bien peur vieillard, lui répondit Remo.

— Je vais mourir de froid.

— Tu seras mort avant d'avoir pu éternuer. Je te le promets.

— Toujours aussi attentionné, mon fils.

Le garde les mena devant une des cellules. S'effaçant pour laisser passer Chiun, il mit sa main sur son dos pour le propulser à l'intérieur. Chiun resta immobile. Le garde appuya encore mais sans résultat. Il recommença. Chiun se retourna vers lui.

— Retire ta main, face de furet. J'accepte les abus venant du Très à Craindre P.J. Kenny, mais toi, tu ne peux prendre de telles libertés.

Il tourna le dos au garde et pénétra dans la cellule. Elle était garnie d'un lit en bois avec un mauvais matelas et, dans un coin, d'un lavabo et d'une cuvette de W.C.

— Tous les comforts de Rome, plaisanta Remo dans l'embrasure de la porte.

— C'est trop ! répondit Chiun, je saurai me souvenir de tes attentions !

— Pourquoi ne me dis-tu pas où est Williams ?

— Il est près, très près.

Remo entendit des pas au loin dans le couloir et se retourna brutalement. Il découvrit Nemeroff poussant Maggie Waters devant lui. Le baron la dominait et ressemblait, dans la faible lumière de la cave, à un puissant monstre sorti d'un cauchemar.

Il l'envoya s'écraser contre Remo.

— Vous paraissez surpris, monsieur Kenny, dit Nemeroff, c'est elle l'agent capturé sur mes terres.

— Je ne pensais pas qu'elle m'avait suivi, répondit-il à l'intention de Nemeroff. Puis pour Maggie : Un agent anglais hein ! Moi qui croyais que tu ne me voulais que pour mon corps !

Elle refusa de le regarder et baissa encore plus la tête, se mettant à pleurer, ce qui était un comportement on ne peut plus inhabituel pour un agent secret.

S'adressant au garde, Nemeroff ordonna :

— Enfermez-la dans une cellule et installez-la confortablement.

Le garde ricana.

Il bouscula Maggie dans la cellule opposée à celle de Chiun. Elle tituba jusqu'au milieu, puis resta là, les bras ballants. Lentement elle se redressa jusqu'à ce qu'elle soit bien droite.

— C'est ça, ma vieille, faut garder sa dignité, lui lança Remo.

Elle se retourna et lui adressa un regard chargé de haine.

Pendant ce temps le garde avait décroché des menottes du mur. Il lui en passa une paire aux poignets et une autre aux chevilles, tout en se parlant à lui-même :

— La petite dame, ça va lui plaire ça. Les Anglaises, elles aiment bien s'exhiber, on va lui en donner l'occasion à la petite dame. L'occasion de tout nous montrer. Elle va aimer ça, n'est-ce pas ma petite dame ?

Il parlait toujours lorsqu'il décrocha du même clou au mur une chaîne plutôt courte munie d'un cadenas à une extrémité.

— Vous allez voir ce que j'ai prévu pour la petite dame. Elle va être fière de pouvoir nous faire apprécier la marchandise.

Il saisit les menottes aux poignets de Maggie et la tira vers le fond de la cellule. Scellé au bas du mur se trouvait un large anneau en fer. Le garde força Maggie à se pencher en avant jusqu'à ce que ses poignets soient à hauteur de l'anneau. Il passa d'abord la chaîne dans les menottes des poignets puis dans l'anneau, puis dans les menottes des chevilles et referma la chaîne à l'aide du cadenas.

— La petite dame est contente, ça lui plaît ?

Maggie se retrouvait face au mur, courbée en avant comme si elle essayait de toucher ses pieds avec ses mains au cours de sa gymnastique matinale. Sa courte jupe remontait haut sur ses fesses, sans culotte. Remo pouvait presque sentir sa honte en voyant le spectacle qu'offrait son postérieur projeté vers les hommes derrière elle.

Le garde continuait de soliloquer :

— La petite dame va être gentille avec ses nouveaux amis, n'est-ce pas ? Il lui passa la main sur les fesses.

Nemeroff se tourna vers Remo.

— Vous avez profité d'elle. Peut-être donnerai-je l'occasion à mes hommes d'en faire autant avant de l'envoyer à la mort. Puis, reportant son regard sur Maggie : Une cible bien attirante n'est-ce pas ?

L'homme qui se prenait pour P.J. Kenny sourit.

— J'y ai tapé dans le mille à plusieurs reprises.

— Maintenant au tour de notre ami chinois, reprit Nemeroff, se tournant vers Chiun qui était resté impassible au centre de sa cellule.

— Attachez-le, dit le baron à Remo.

Remo s'approcha de Chiun et le mena à l'anneau scellé dans le mur du fond. Le vieillard n'opposa pas la moindre résistance et ne

marqua pas le plus petit intérêt lorsque Remo décrocha du mur les menottes et la chaîne. Mais il pouvait l'entendre murmurer tout bas.

« Le vieillard fait sa prière, se dit-il. Il a finalement compris qu'il va mourir et il fait la paix avec ses ancêtres. Un bon point pour le petit Jaune », ajouta Remo mentalement en lui fixant les menottes, passant la chaîne et fermant le cadenas.

Une fois terminé il s'arrêta et écouta les douces paroles que le vieillard adressait au ciel.

— Oh, Maîtres de Sinanju, vous qui avez foulé cette terre avant moi, pardonnez-moi ma patience et mon indulgence envers ces bouchers, ces animaux. Fermez vos yeux sur ma passivité et sachez que je ne supporte leurs insultes que pour pouvoir sauver celui qui sera le prochain Maître de Sinanju. Mais ma patience est presque à bout et l'heure du chat approche. Guidez ma sagesse comme mon expérience guidera ma main.

— Dites-en une pour moi aussi, dit Remo en se relevant.

Il sortit de la cellule rejoindre Nemeroff et le garde qui l'attendaient.

S'adressant au garde, Nemeroff lança :

— Surveillez ces deux-là.

Puis à l'intention de Remo il continua :

— Vous pourrez en disposer à volonté plus tard, mais maintenant vous devez venir avec moi.

— J'ai vu que nos invités commencent à affluer, dit Remo tout en suivant le baron.

— Oui, notre réunion est pour bientôt. Mais nous avons un autre visiteur. Un de nos hommes de New York qui vient d'arriver. Il a vu ce Remo Williams. Peut-être pourra-t-il vous aider à le capturer.

— Peut-être. Qui est ce type ?

— Il s'appelle O'Brien. C'est un des gardes de la prison fédérale de New York. Il nous a rendu d'incalculables services.

— Parfait, j'ai hâte de faire sa connaissance.

CHAPITRE XVI

Remo suivit Nemeroff. Ils remontèrent rapidement au premier étage. Il était content de quitter ce sous-sol humide et lugubre.

Arrivé dans le hall d'entrée, Nemeroff quitta Remo un instant pour accueillir un nouvel invité au teint olivâtre qui venait de franchir la baie vitrée qui donnait sur la terrasse. Ce dernier leva sur Nemeroff le regard type du mafioso ; mi-lâche, mi-indulgent, qui passe pour être une expression de respect, et lui tendit sèchement la main.

— Monsieur Fabio, comment allez-vous ? Je suis tellement content que vous ayez pu venir ! s'exclama le baron.

— Qui est-ce ? demanda Fabio en désignant Remo du regard.

Nemeroff partit dans ce braiment diabolique qui lui servait de rire dans les occasions qu'il trouvait véritablement comiques.

— Ah oui, hoqueta-t-il, je tiens absolument à ce que vous fassiez connaissance.

Il prit son visiteur par le coude et le mena à Remo, lui, observait le garde du corps de Fabio qu'il voyait à travers la baie vitrée suivre attentivement ce qui se passait à l'intérieur, prêt à intervenir si nécessaire, tout en prenant l'air le plus nonchalant du monde, vautré dans une chaise longue.

Il devait rester en exil sur le patio, car c'est considéré comme mal élevé d'entrer dans la maison d'un autre homme avec son gorille.

Remo tendit sa main à Fabio tout en l'examinant sérieusement. Il savait qu'il aurait dû le reconnaître. Mais comme il ne s'agissait que d'un Rital au cerveau en forme de hachoir pour organes humains, il se dit que cela n'en valait pas l'effort.

Il entendit Nemeroff faire les présentations :

— Voici M. Fabio. C'est un homme important aux États-Unis.

Remo se concentra à nouveau. L'homme avait un visage gras et une mince cicatrice qui courait du coin de l'œil gauche au coin de l'oreille gauche. La peau le long du sillon étant plus blanche, l'homme s'était enduit de poudre pour uniformiser son teint, ce qui ne faisait que l'enlaidir.

Remo entendit Nemeroff continuer comme il se doit :

— Et voici mon associé, M. Kenny.

La main de Fabio se contracta dans la sienne et se retira soudainement non pas de crainte mais pour une réévaluation de la situation.

— Ce n'est pas P.J. Kenny.

Nemeroff repartit d'un rire chevalin. Remo décida d'opter pour la même humeur et sourit.

— C'est très bien, voilà la preuve que l'opération de chirurgie esthétique est une réussite, s'esclaffa Nemeroff.

Remo laissa Fabio le transpercer de ses petits yeux de cochon brillants.

— P.J., est-ce vraiment toi ? demanda finalement Fabio.

Remo acquiesça de la tête. Fabio continua à l'examiner. Soudain sa face de porc se détendit en un sourire. Il fit un pas en avant leva la main droite, la paume en avant pour exprimer sa surprise puis entoura les épaules de Remo dans une accolade de demi-ours.

— P.J., je me demandais ce qu'il t'était arrivé. Je n'étais d'ailleurs pas le seul.

— J'étais sur la table d'opération pour une nouvelle gueule, répondit Remo, espérant que c'était la chose à dire. Ensuite le baron a fait les arrangements nécessaires pour que je vienne ici me joindre à lui.

— Me joindre à lui, imita Fabio. Le toubib t'a aussi opéré le cerveau, dis donc, tu parlais pas comme ça avant.

— Merci, répondit l'homme qui se croyait être P.J. Kenny. Ça fait partie de ma nouvelle image.

— Je vais te dire, ta nouvelle image est bien meilleure que l'ancienne. T'étais probablement le machin le plus moche que j'aie jamais vu.

— Ne l'étais-je pas en effet ? se moqua Remo. On m'aurait pris pour un vrai Italien.

Fabio marqua une pause, ne sachant pas exactement quoi répondre. Remo ajouta :

— Maintenant, on me prendrait pour un vrai Napolitain.

Il accentua bien le dernier mot à la façon des gens du pays, devinant que Fabio devait être napolitain à cause du geste qu'il avait eu en signe de bienvenue. Fabio éclata de rire.

Nemeroff se lança rapidement dans la conversation :

— Monsieur Kenny a accepté de se joindre à nous pour veiller à ce que les accords, quels qu'ils soient, demeurent scrupuleusement respectés. Je crois qu'il a une réputation d'équité qui n'est plus à faire.

— Ça, vous pouvez le dire, acquiesça Fabio. Hé P.J., tu te souviens quand t'as descendu mon frère Matty ?

— Tu parles, sourit Remo. Ça avait été un sacré boulot.

— Un sacré boulot ? rigola Fabio. Ils ont mis des semaines à ramasser les morceaux.

— Oui, je m'étais servi de mon couteau à fromage, cette fois-là, fit Remo en s'esclaffant, ho ! ho ! ho !

— Hi ! hi ! hi ! s'esclaffa Fabio en pensant aux cent vingt-sept morceaux qui représentaient les restes de son frère Mathieu dont le seul crime était d'avoir ridiculisé le fils d'un autre chef de gang.

— Ha ! ha ! ha ! hennit le baron Nemeroff.

Et d'un seul coup, comme s'il avait appuyé sur un bouton, il s'arrêta pour dire :

— Venez, monsieur Fabio. Nous allons nous rendre dans la salle de réunion en haut. Quelques-uns de nos amis communs y sont déjà installés.

Il avança vers le tableau du fougueux Cosaque et déclencha le système qui révéla l'ascenseur. Il s'effaça pour y laisser entrer Fabio puis se tourna vers Remo.

— L'homme dont je vous ai parlé, O'Brien, vous le trouverez dans le bureau. Peut-être pourra-t-il vous fournir des renseignements sur ce Williams. Vous en faire au moins une description physique.

Remo acquiesça de la tête. Il attendit que Nemeroff soit entré dans l'ascenseur et ait appuyé sur le bouton du cinquième. Puis il traversa la pièce, ses chaussures de tennis ne faisant aucun bruit sur le parquet bien ciré. Il poussa une porte gigantesque taillée dans un large panneau de bois sculpté qui s'ouvrit comme si elle était montée sur des roulettes.

Le bureau était sombre. Remo vit la silhouette d'un homme imposant qui regardait à travers la fenêtre du premier étage, retenant les rideaux d'une main. Remo put voir un hélicoptère approcher et comprit que l'homme l'observait. Ils ne savaient, ni l'un ni l'autre, qu'il s'agissait de l'appareil qui venait de déposer Asiphar à l'aéroport d'Alger. Il retournait en Scambie, où il espérait occuper le lit présidentiel sous quarante-huit heures.

Remo se glissa jusqu'à l'homme. S'arrêtant à quelques centimètres de son dos, il appela.

— O'Brien ?

L'homme sursauta, lâchant les rideaux, plongeant la pièce dans une obscurité plus dense. Il pivota, l'air surpris.

— Merde ! Vous m'avez fait peur à me tomber dessus sans crier gare.

— C'est grâce aux chaussures de tennis, dit Remo comme s'il s'agissait de la seule explication possible. Le baron m'a dit que vous connaissiez Remo Williams ?

— Non, répliqua O'Brien, je ne le connais pas mais je l'ai vu une fois.

Il passa devant Remo et se laissa tomber lourdement dans un fauteuil un peu plus loin, à côté du bureau. Remo se retourna. Le soleil sortant des nuages éclaira le visage d'O'Brien.

— Comment est-il ?

— Eh bien, quand je l'ai vu, il était habillé en moine.

— Ça ne nous avance pas beaucoup !

— Attendez, je vais essayer de faire mieux. Il a des yeux marron mais pas comme des yeux marron normaux. Ils sont profonds comme s'ils n'avaient pas de pupille. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui.

— Son visage est dur. Malgré sa robe de bure, il n'avait rien d'un religieux. Son nez est droit. C'est le genre de type qui vous regarde droit dans les yeux.

— Ça ne nous avance pas beaucoup !

— Arrêtez vos conneries. Il mesure à peu près combien ?

— Il est grand, sans être très grand. Doit faire dans les un mètre quatre-vingts, pas trop massif mais avec des poignets épais comme s'il avait travaillé dans une chaîne de galériens.

Remo s'approcha du fauteuil d'O'Brien. Ce dernier se mit à regarder négligemment ses chaussures. Remo se pencha sur le bureau.

— Oui, continuez.

O'Brien leva la tête, fronçant les sourcils.

— Comme je vous l'ai dit, il a des poignets épais. Il marqua un silence. Puis il ajouta, regardant ceux de Remo : Comme les vôtres. Il y a aussi autre chose...

— Quoi ?

— Sa bouche. C'est comme s'il n'avait pas de lèvres. Elle est mince et dure. On voyait bien qu'il s'agissait d'un sale mec. Il leva à nouveau les yeux sur le visage de Remo et cligna des yeux en laissant tomber : une bouche comme la vôtre...

— Et les yeux sont marron ?

— Ouais marron... comme les vôtres.

— Et ses cheveux ?

— Foncés, dit O'Brien. Foncés... comme les vôtres.

Sur ce, il bondit sur ses pieds et sa main plongea vers sa hanche. Mais brutalement elle ne répondit plus et il s'écroula dans le fauteuil, le visage déformé par une douleur indicible, qui remontait le long de son bras droit déjà en partie paralysé. L'homme qui se prenait pour P.J. Kenny s'écria :

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? Non mais ! Faut pas dégainer ! Vous êtes fou ou quoi ?

— Arrêtez votre cinéma. Comment avez-vous fait pour vous introduire ici ?

— De quoi parlez-vous ? Je travaille pour le baron.

— Bien sûr, ricana O'Brien. Vous voulez me faire croire qu'un beau matin le baron a décidé d'engager Remo Williams ? Faudra trouver autre chose.

— Remo Williams ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— C'est vous, mon vieux. Vous pouvez peut-être berner le baron, mais pas moi ! Vous êtes Remo Williams !

— Et vous, vous êtes givré ! J'ai été engagé pour tuer ce Remo Williams.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à vous couper les veines et saigner Williams II à mort.

— Vous dégénérez complètement.

— Écoutez Williams, je ne sais pas à quoi vous jouez, mais pourquoi ne pas m'en parler ? Je pourrais peut-être vous aider ?

Remo s'énervait, essayant de faire la part de ce qu'O'Brien venait de lui raconter. Mais il tournait en rond dans sa propre obscurité d'amnésique. Il était P.J. Kenny. Mais cet homme lui disait qu'il ne l'était pas, qu'il était Remo Williams. Or ce type devait savoir ce qu'il avançait. Mais comment pouvait-il être Remo Williams ?

— Je viens de subir une opération de chirurgie esthétique. C'est une coïncidence, voilà tout.

— Impossible. Alors ? On s'associe tous les deux, cinquante-cinquante ?

Une association ? Remo réfléchit une seconde. Il vit la main d'O'Brien se diriger à nouveau vers son arme et soudain Remo haït cet homme qui venait de semer la confusion dans son esprit, compliquant sa vie et son petit train-train de tueur professionnel. Il leva donc sa main très haut et frappa le crâne d'O'Brien de son poing. Il entendit les os craquer comme des cubes de glace éclatant dans un mélange chaud. O'Brien s'effondra en avant, mort. Remo regarda le corps se répandre par terre.

Remo Williams ? Comment est-ce possible ? Il était P.J. Kenny. Nemeroff le lui avait confirmé. Maggie aussi. Comment pouvait-il être Williams ?

Il y avait le Jaune. L'avait-il reconnu lorsqu'il était entré dans sa chambre d'hôtel ? Savait-il qu'il était Remo Williams ? Alors pourquoi n'avait-il rien dit ? Pourquoi s'était-il simplement laissé faire, attendant d'être tué par P.J. Kenny ?

Il essaya de réfléchir, de se repasser en tête les derniers événements. Chaque fois sa pensée retournait vers le vieil Oriental, attaché de façon humiliante dans une cellule attendant calmement la mort. Remo sut que la réponse à son problème se trouvait là. Il devait affronter le vieillard.

Le téléphone se mit à sonner. Remo se leva et, l'ayant repéré sur une petite table au milieu de la pièce, s'avança et décrocha.

— Allô.

— Nemeroff à l'appareil. O'Brien a-t-il pu vous aider ?

— Oui, répondit Remo, énormément.

— Bien. Passez-le moi s'il vous plaît.

— Désolé baron, je ne peux pas, répondit Remo, regardant le corps affalé par terre où le sang et le cerveau se répandaient sur le tapis. Il est couché. Il dit qu'il a un épouvantable mal de tête.

Il y eut un silence à l'autre bout.

— Ah bon, très bien. Nous allons commencer notre réunion. Mes hommes n'auront pas le temps de se distraire avec la jeune Anglaise. Voulez-vous disposer d'elle et du vieil Oriental ? Ensuite, vous viendrez nous rejoindre ici au cinquième étage ?

— Oui monsieur. Aussi vite que mes petites jambes me le permettront.

— Merci, nous vous attendons.

Remo raccrocha, resta pensif, puis quitta le bureau. Il tenait à avoir un entretien avec le vieil Oriental afin d'élucider ce mystère une bonne fois pour toutes.

CHAPITRE XVII

Le couloir du quatrième sous-sol sur lequel ouvraient les cellules était vide, malgré les ordres que Nemeroff avait donnés à « Face de Furet ».

Remo alla directement vers la cellule de Chiun.

La porte était verrouillée par un lourd cadenas qui devait bien peser dans les deux kilos. Remo le prit dans sa main et chercha le garde des yeux pour lui demander la clé ; soudain, sans savoir pourquoi il changea d'avis et tordit le cadenas de ses mains jusqu'à ce que l'anneau se brise. Il le fit glisser et posa silencieusement les deux morceaux par terre. Il tendit l'oreille. Pas un bruit, si ce n'était les pleurs étouffés de Maggie qu'il perçut à travers la lourde porte. Il la verrait après, mais d'abord l'Oriental, se dit-il.

Remo tira doucement le battant à lui, se souvenant de sa dernière vision du pauvre homme sans défense, enchaîné par les poignets et les chevilles à l'anneau scellé au bas du mur.

La porte s'ouvrit sans grincer. Le vieillard était assis sur le lit à trois mètres de l'anneau. Surpris, Remo vit que ce dernier était fendu en deux malgré ses deux bons centimètres d'épaisseur. Par terre, à côté, il découvrit la chaîne et les menottes, le tout broyé, tordu comme si elles avaient été écrasées par un marteau manié par une force hors du commun.

Ce qui était naturellement impossible, car les chevilles et les poignets du vieillard auraient été sérieusement endommagés, au cours d'une telle opération.

Le vieillard se leva en voyant Remo pénétrer dans sa cellule avec un sourire et s'inclina à partir de la taille.

Remo décida de reporter à plus tard l'explication de ce qu'il venait de constater. L'homme qui croyait être P.J. Kenny avait des questions autrement plus importantes en tête :

— Vieillard. J'ai besoin de ton aide.

— Tu n'as qu'à demander.

— Je crois savoir qui je suis, mais je n'en suis pas sûr. Aide-moi.

Chiun regarda le petit pansement que Remo portait encore à la

tempe.

— Tu as reçu un coup sur la tête n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et ce fut après cela que ta mémoire t'a quitté ?

— Oui.

— Dans ce cas il faut un coup similaire au premier, expliqua Chiun et, avant que Remo ait pu esquisser un geste, un petit poing aussi dur qu'une pierre jaillit et une phalange de pouce le frappa à la tempe évitant le milieu exact de l'os d'un très précis huitième de centimètre. C'est à cette précision que Remo dut sa survie. Il vit des étoiles, secoua la tête pour les dissiper. Et dans une nuée de souvenirs, sa vie lui revint : son identité, sa mission, qui il était et pourquoi il était ici.

— Je sais, dit-il souriant de satisfaction tout en secouant la tête. Je sais, je suis Remo. Remo Williams.

— J'en suis ravi, reprit Chiun. J'ai justement quelque chose pour toi.

Alors, plus rapide que l'éclair, le vieillard lança sa main ouverte, le pouce replié contre la paume, les quatre doigts bien-raides et gifla violemment Remo. Sa tête pivota sous le choc.

— Allez Chiun, pourquoi avez-vous fait ça ?

— Ça, c'est pour avoir fait de Sinanju un faubourg de Hong Kong, pour m'avoir traité de Chinois, pour avoir été insolent envers tes aînés, pour ne pas avoir respecté ton régime et t'être vautré avec une femme. Pour avoir inquiété le docteur Smith et mis en danger les intérêts de ton pays.

— Vous vous êtes fait bien du souci, hein ?

— Du souci ? Pour un morceau de viande avarié sans intérêt qui sans moi se ferait mourir d'indigestion en une semaine ? Il n'y a pas de quoi !

Lorsqu'il croyait être P.J. Kenny, il avait songé à demander au vieil homme comment il avait fait pour rompre ses chaînes, maintenant qu'il était à nouveau Remo Williams la question ne se posait plus. Chiun avait brisé ses chaînes car il était le Maître de Sinanju, et parce que jamais personne ne l'avait égalé. Et maintenant, même s'il se sentait vieillir, ses joues étaient roses d'excitation à l'idée de l'action toute proche.

— Venez Chiun, nous avons des choses à faire.

— Comme d'habitude. D'abord les insultes personnelles et ensuite les ordres. Faites-ci, faites-ça. Dois-je être traité comme un esclave salarié ? N'y a-t-il aucun respect pour un homme de mon âge, un vieux spectre à peine capable de tenir debout ?

— Arrêtez, j'en ai les larmes aux yeux. Et je vous préviens, si vous, tuez quelqu'un au cours de cette mission c'est vous qui vous

débarrasserez de vos propres cadavres.

— Tu es sans cœur, sans âme et sans sentiments.

Ils étaient maintenant tous les deux dans le couloir et ils entendaient les faibles lamentations de Maggie à travers la porte de sa cellule. Le cadenas n'était pas mis et Remo n'eut qu'à pousser le battant.

Maggie était dans la position où il l'avait laissée, sauf pour sa jupe qui était maintenant remontée jusqu'à la taille. Le garde au visage de furet était debout derrière elle, tournant le dos à Remo, sa main droite bougeant rythmiquement d'avant en arrière entre les cuisses de Maggie. Remo remarqua qu'il tenait un revolver. Il ricanait et parlait tout seul :

Il y en a encore plein comme ça pour la petite dame. Y a qu'à être gentille et la petite dame aura tout ce qu'elle désire.

Remo se racla la gorge. Le garde tourna la tête. Il ne vit que Remo, Chiun étant resté dans l'ombre. Le garde lui sourit et ricana plus fort.

— Elle t'aime bien P.J. Kenny mais, elle préfère ça. N'est-ce pas, ma petite dame ?

Puis, retournant à son occupation, il ramena sa main gauche et la glissa également entre les cuisses de Maggie, actionnant maintenant à deux mains le va-et-vient du revolver.

Remo parla d'une voix tranchante.

— Ton style me plaît. Tu es promu.

Le garde se tourna à nouveau pour regarder Remo.

— Oui ?

— Ouais immédiatement en haut.

Et sur ce, il lui expédia une phalange dans la trachée. Il eut trop mal pour tousser et il mourut trop vite pour s'étrangler. Il s'écroula sur le sol humide.

— À moins que ce ne soit en bas, ajouta Remo.

Maggie essaya de regarder par-dessus son épaule aussi loin que le lui permettait sa position. Son visage exprima d'abord le soulagement, puis se changea en haine.

Remo la contourna rapidement et Chiun le rejoignit, rabaissant silencieusement la jupe au passage.

— Vous, cracha-t-elle à Remo, laissez-moi tranquille. Je ne veux aucune aide de votre part.

— Maggie chérie, je ne peux rien expliquer maintenant, mais fais-moi confiance, on est du même côté.

Elle allait parler, exprimer son dégoût, sa haine, lorsque Chiun s'avança à côté de Remo. Dans son regard elle comprit sans savoir comment que maintenant tout allait bien.

Elle les regarda s'agenouiller par terre à côté de l'anneau scellé

au mur. Ils le frappèrent chacun une fois, leurs coups se suivant d'une fraction de seconde. Les vibrations déclenchées dans le métal par le coup de Chiun furent arrêtées par celui de Remo. Le métal absorba ses propres vibrations et grinça en tombant en morceaux.

Ils firent de même avec les menottes et en quelques secondes le tout n'était plus qu'un amas de ferraille à leurs pieds.

Maggie se redressa péniblement, se massant les poignets mis à vif quand elle se tordait pour échapper aux mouvements du revolver. Elle contempla incrédule les restes des menottes qui l'avaient blessée.

Remo la saisit par le coude et dit :

— Viens, Nemeroff nous attend.

Elle les suivit, s'apprêtant à sortir à son tour de la cellule, elle s'arrêta et retourna en arrière. Le revolver du garde était par terre, c'était un automatique calibre 45. Elle le ramassa.

— Je pourrais en avoir besoin, dit-elle à Remo.

— Ne te mets pas dans nos jambes, ce sera plus sûr.

— Plus sûr pour qui, monsieur Kenny ?

— Pour tout le monde. Et je ne suis pas monsieur Kenny.

Ils se dépêchèrent de remonter les quatre étages jusqu'au rez-de-chaussée. Lorsqu'ils arrivèrent au premier étage, Chiun était déjà en train d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur secret dissimulé derrière le tableau du Cosaque.

— Comment l'avez-vous trouvé ? demanda Remo.

— Il envoie des ondes, il faut savoir écouter.

— Je n'ai rien entendu, reprit Remo.

— Bien évidemment. La bouche perpétuellement ouverte gêne l'efficacité des oreilles souvent fermées, rétorqua Chiun, les laissant entrer dans l'ascenseur.

Remo appuya sur le bouton du cinquième étage.

CHAPITRE XVIII

Il ne restait pas une place de libre autour de la table de conférences. Les quarante chaises étaient occupées. Ils étaient venus de tous les coins du monde. Il y avait des Jaunes en costume de coton, des Noirs en dashiki, et des Américains en complet de mohair foncé.

À eux tous, ils étaient responsables de milliers de morts, les bourreaux de milliers de filles envoyées dans des bordels à travers le monde ; à cause d'eux, des milliers d'enfants et d'adultes étaient les victimes de la seringue.

Ils pensaient qu'ils étaient des hommes d'affaires, jouant un rôle primordial, dans un système économique, inévitable et naturel où l'on retrouvait partout l'influence du baron Isaac Nemeroff. C'est pourquoi, quand il les convoquait, ils accouraient tous. Ils étaient justement en train de l'écouter.

Au-dessus d'eux, les hélicoptères, tournoyaient, créant un sourd bourdonnement de fond, projetant parfois leur ombre dans la pièce lorsqu'ils survolaient le dôme multicolore qui surplombait la table de conférences.

Angelo Fabio, le plus gros bonnet des États-Unis, jouait avec un crayon. L'idée de Nemeroff lui semblait logique. De temps en temps, il levait la tête et son regard croisait celui de Fiavorante Pubescio venu de Californie ou de Pietro Scubisi venu de New York. Ce dernier, comme toujours vêtu de son même costume dégueulasse, plongeait ses doigts dans son éternel sac de piments. Lorsque Fabio inclinait la tête les deux autres l'imitaient.

Il y avait quand même quelque chose qui tracassait Fabio et dont il aimerait bien parler.

Nemeroff, debout à la tête de la table, les dominait. Son visage parsemé de taches de rousseur était rouge d'excitation.

— Imaginez, messieurs, un pays à nous. Battant le pavillon du crime. Un pays, où seules seront appliquées les lois que nous souhaiterons, où le pavot poussera librement dans les campagnes, où des individus pourchassés dans le monde entier pourront trouver refuge et protection.

Il regarda un à un les hommes assis autour de la table en suivant le sourd murmure d'approbation. L'un d'entre eux prit la parole. Il était petit, mince, avait la peau jaune et portait un costume impeccable. C'était Dong Hee, le roi indiscutable du crime en Extrême-Orient. Il ajusta le pli de sa manche puis dit :

— Comment nous assurerons-nous de la loyauté de cet Asiphar ?

Nemeroff remarqua le « nous » et, souriant, se tourna vers le petit Coréen.

— Messieurs, si vous voulez bien regarder l'écran au-dessus de la porte de l'ascenseur. Juste derrière vous, monsieur Hee.

Sur ce, Nemeroff glissa une main sous la table et appuya sur un bouton. Le panneau en bois pivota, laissant apparaître un écran de télévision de deux mètres de côté.

Les hommes reculèrent leurs fauteuils pour s'asseoir de biais et pouvoir confortablement suivre ce qu'on allait leur projeter.

Nemeroff appuya sur un autre bouton et immédiatement surgit une voix épaisse et gutturale qui implorait :

— Oh ! encore ! Fais-le encore...

Au même moment une image envahit l'écran. Celle d'Asiphar avec son gros corps noir allongé sur des draps blancs en train de se faire violer par une blonde tenant un vibromasseur à la main.

Nemeroff les laissa observer la scène durant trente secondes puis, gardant l'image, coupa le son. Il s'éclaircit la voix et fixant le Coréen lui expliqua froidement :

— Il s'agit d'Asiphar, votre prochain président. Ce n'est, comme vous pouvez le constater, qu'un porc qui ferait n'importe quoi pour avoir de la chair blanche dans son lit.

Dong Hee reprit la parole. Son anglais était aussi précis et délicat que les traits de son visage.

— Si vous le dites, baron, j'en suis persuadé. Mais lorsqu'il sera président, quelle garantie aurons-nous alors, que... satisfaire ses caprices obscènes sera toujours suffisant ? Après tout, une fois président il pourra choisir ses femmes ; il aura de l'argent et du pouvoir. Croyez-vous qu'il aura encore besoin de nous pour se ravitailler ?

Les autres avaient écouté Hee avec intérêt. Ils reportèrent leur attention sur Nemeroff.

— Vous soulevez un point primordial, en effet, monsieur Hee, répondit Nemeroff tout en observant les visages autour de la table et remarquant au passage l'expression préoccupée de Fabio.

« Il est vrai qu'une fois président, Asiphar aura certains pouvoirs. Mais aura-t-il de l'argent ? Quels que soient ses rêves, ils ne pourront être réalisés, car depuis cinq semaines une équipe d'ouvriers installe une canalisation d'égout sous l'aile gauche du palais présidentiel. Or,

il ne s'agit pas d'ouvriers ordinaires, mais d'hommes à moi. Au moment de l'assassinat du président actuel, Dashiti, mes hommes retireront des coffres du palais le trésor national. Notre ami Asiphar se retrouvera à la tête d'un pays, sans même posséder l'argent nécessaire pour régler les frais d'enterrement de son prédécesseur. Il dépendra donc entièrement de nous pour son argent de poche.

Un murmure admiratif emplit la pièce. Hee inclina la tête en signe de respect devant tant de prévoyance.

À ce moment-là, Fabio se souvint de ce qu'il voulait demander.

— Et P.J. Kenny ? Où est-il ?

— J'allais justement en parler, monsieur Fabio, car il représente une autre garantie de l'entière coopération d'Asiphar.

Nemeroff scruta posément un à un les visages des hommes autour de lui faisant ainsi lentement le tour de la table, puis reprit :

— Ceux d'entre vous qui viennent des États-Unis ont sans doute déjà entendu parler de M. Kenny et de son œuvre. J'ose croire qu'il en est de même pour la plupart de ceux qui viennent d'ailleurs.

« Je propose donc d'installer M. Kenny en Scambie en tant que notre représentant, garant de nos intérêts. Nous ferons comprendre au président Asiphar qu'au moindre écart, M. Kenny lui tranchera la gorge. Je pense que ce sera là un moyen radical pour décourager ses éventuelles ambitions, ainsi que celles qui pourraient surgir dans l'esprit de certains d'entre nous, qui désireraient faire preuve d'initiative personnelle.

Le ton était calme mais les paroles ne laissèrent aucun doute sur la fermeté des propos, même pour ceux qui ne comprenaient pas très bien des termes sophistiqués comme « initiative personnelle ». Celui qui ne marcherait pas droit et déciderait de jouer au gros malin pour s'approprier l'installation scambienne était un homme mort.

— Cela répond-il à votre question, monsieur Fabio ?

Fabio grogna son assentiment. Nemeroff ajouta :

— M. Kenny est actuellement ici et je l'attends d'un instant à l'autre. Je tiens à prévenir certains d'entre vous l'ayant rencontré par le passé que vous ne le reconnaîtrez pas. Il vient de subir une opération de chirurgie esthétique, afin de faciliter son départ des États-Unis, et il ne ressemble plus à l'homme dont vous avez le souvenir.

— Tout ce qu'on lui demande c'est le même travail efficace.

— Il n'y a aucun doute là-dessus, répondit Nemeroff en souriant. Ses talents et sa réputation d'équité devraient en faire notre représentant idéal en Scambie.

Les Américains, tous rassemblés au bout de la table, acquiescèrent de la tête. Fabio, quant à lui regardait les ébats d'Asiphar avec un intérêt soutenu, oubliant la discussion. Il ne pensait

plus qu'à la blonde sur l'écran. Elle avait l'air de connaître des trucs pas piqués des vers. Il se demanda si elle était encore au château, il en parlerait à Nemeroff tout à l'heure.

— Quel sera l'arrangement financier ? demanda Hee.

— J'y arrive. Nous tous, ici présents, représentons vingt-deux nations, avec pour les États-Unis, les huit familles les plus importantes. Chaque famille comptera comme un pays. Ce qui nous fait trente actionnaires. Je demande donc à chacun cinq cent mille dollars pour son inscription en tant que membre de notre confédération scambienne, et par la suite vingt-cinq mille dollars pour chaque homme que vous enverrez s'y cacher.

— Et qu'est-ce que ça va nous rapporter ? demanda Pubescio de Californie.

— Vous comprendrez certainement, monsieur Pubescio, que les vingt-cinq mille dollars représentent la part de la Scambie. C'est-à-dire celle qui nous revient, à M. Kenny, au président Asiphar et à moi-même. Maintenant, vous pouvez, bien sûr, fixer le tarif de vos services comme vous l'entendez. Je n'ai pas besoin, il me semble, de vous démontrer que vingt-cinq mille dollars est un prix ridiculement bas pour un homme en fuite.

— Et les cinq cent mille dollars ? demanda Pubescio.

— C'est le droit d'entrée qui vous donne le pouvoir de décider qui de votre secteur géographique pourra bénéficier de l'asile en Scambie. Je pense que vous réaliserez rapidement le potentiel financier que représente ce pouvoir. En quelques mois vous aurez déjà récupéré la totalité de la somme et plus.

« Peut-être avez-vous eu d'autres idées. Par exemple, il sera possible de s'arranger pour que certaines personnes envoyées en Scambie y soient victimes d'accidents regrettables en rencontrant M. Kenny.

Les leaders américains se regardèrent entre eux et ricanèrent. Ils avaient très bien saisi ce dernier point. Dong Hee également, et bientôt tous autour de la table souriaient à cette nouvelle perspective.

— Messieurs, je ne souhaite en aucun cas vous forcer la main, mais nous devons nous décider rapidement, car le temps est un facteur important dans cette affaire. Notre projet entrera dans sa phase active sous quarante-huit heures.

— Qu'arrivera-t-il si notre réponse est négative ? demanda Hee.

— Eh bien, elle sera négative. Personne ne pourrait rien faire à ce stade pour faire avorter notre projet. Si vous décidez de ne pas participer à cette opération, c'est votre droit. Mais je me réserverais alors la possibilité de traiter avec d'autres chefs du milieu dans votre pays afin de les intéresser à ma proposition.

— C'est trop cher, dit Fabio.

C'était ce qu'il disait au début de chaque discussion sur une idée nouvelle. À la fin, il finissait toujours par suivre le mouvement. Les hommes se tournèrent vers leurs voisins pour discuter entre eux du projet.

Nemeroff les tenait, il le savait. Auparavant il avait soigneusement « briefé » Dong Hee et ce dernier avait parfaitement tenu son rôle. Lançant ses questions avec juste ce qu'il fallait d'animosité pour permettre à Nemeroff de briser calmement la résistance de chaque homme présent.

— Baron, reprit Hee en se levant, ce me sera un plaisir de me joindre à vous.

Nemeroff tendit l'oreille. Il perçut le bruit étouffé de l'ascenseur.

— Merci, monsieur Hee. Messieurs, il me semble que M. Kenny va nous rejoindre. Peut-être certains d'entre vous souhaiteraient-ils rencontrer notre représentant local ?

Sur ce, il se leva et se dirigea vers l'ascenseur séparé de la salle de conférences par un simple panneau d'acajou. Les portes s'ouvrirent et laissa apparaître l'homme connu sous le nom de P.J. Kenny.

— Monsieur Kenny, dit le baron, ces messieurs ici présents souhaiteraient faire votre connaissance.

— J'ai amené de la compagnie, répondit Remo.

Chiun et Maggie sortirent à leur tour de l'ascenseur. Tous les regards se tournèrent vers l'ascenseur pour tenter de voir les nouveaux arrivants.

— Je croyais que vous deviez nous en débarrasser ? reprit Nemeroff.

— Vous avez mal cru, répondit froidement Remo.

Il surgit de derrière le panneau d'acajou, s'arrêta à côté de Nemeroff, sous l'écran de télévision toujours animé par Asiphar et sa blonde compagne. Remo jeta un regard décontracté sur les visages autour de la table qui le fixaient intensément.

Nemeroff appuya une main sur l'épaule de Remo et lui siffla à l'oreille :

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Tout est prêt, le projet est sur le point d'être adopté !

— Vous avez commis deux fautes, baron. Premièrement je ne suis pas P.J. Kenny, mais Remo Williams, et deuxièmement le projet n'est pas sur le point d'être adopté. C'est vous qui êtes sur le point de disparaître.

Sur ce, il avança un peu et Chiun se plaça à ses côtés. Comme par magnétisme, son regard fusa instantanément sur Hee qui regardait vaguement la scène près de l'ascenseur. Il se redressa comme sous l'effet d'une décharge électrique en découvrant le vieil Oriental en kimono bleu.

— Qui est cet homme ? cria-t-il à Nemeroff.

Nemeroff regarda Chiun qui répondit lui-même :

— Je suis le Maître de Sinanju.

Hee hurla et son cri de frayeur déclencha la panique générale. Hee bondit, essayant de s'enfuir. D'autres hommes se levèrent portant la main à leur pistolet. Chiun semblait fendre l'air, puis s'immobilisa sur la table de conférences. Son kimono flottant lui donnait l'apparence d'un ange mais son visage était celui de l'ange de la mort. Il rugit d'une voix d'outre-tombe :

— Dépouilleurs d'hommes et chacals du crime, votre fin est proche. C'est l'heure du chat.

Hee hurla à nouveau. Il essaya désespérément de se sortir de la cohue des hommes qui se levaient partout repoussant leurs fauteuils bruyamment. Il voulait échapper à la légende qu'il avait entendue raconter à maintes reprises au cours de sa vie. Mais sa tête tomba mollement sur sa poitrine. Du tranchant de la main le vieillard, qu'il craignait tant, lui avait fracturé la nuque.

Chiun tourbillonna autour de la table comme un derviche. Des hommes tombaient ici et là, certains réussirent quand même à sortir leurs armes, des coups de feu claquèrent. Mais Chiun, tantôt sur la table, tantôt au sol, fendait l'air, passant au travers.

Remo saisit Maggie par le bras et la tira dans la pièce. S'adossant négligemment contre le mur il lui dit :

— Regarde-le bien. Il est très bon !

Et il l'était vraiment. Comment avait-il pu penser une seconde que son maître vieillissait ?

Chiun se déplaçait de plus en plus vite. Plus vite que les balles, plus vite que les mains des hommes. Certains se ruèrent sur lui, mais ne réussirent qu'à s'agripper les uns aux autres. Il était insaisissable, déjà plus à l'endroit où ils l'avaient vu l'instant d'avant. En revanche, ses mains et ses pieds étaient toujours là, à en juger par les corps qui s'empilaient au sol.

Des couteaux apparurent ici et là mais seulement pour être arrachés à leurs propriétaires et retournés contre eux. Même les crayons et les stylos sur la table se transformèrent en armes meurtrières, se retrouvant plantés dans les yeux et dans les gorges. Un stylo percuta le panneau d'acajou à côté de Remo et le transperça, la plume ressortant de l'autre côté.

— Eh, Chiun ! cria Remo. Faites un peu attention et, à l'intention de Maggie, il ajouta : Il est fort n'est-ce pas ? Mais attends qu'il s'échauffe, tu verras, il est encore plus fort.

Maggie, pétrifiée, ne pouvait détacher ses yeux de l'horrible scène de boucherie.

Les cadavres s'entassaient les uns sur les autres. Les survivants

avaient abandonné la lutte contre le vieillard et se précipitaient vers la sortie. Mais entre eux et l'ascenseur se trouvait Remo Williams. Et là aussi commença à s'édifier un nouveau tas de corps. Finalement, il n'y eut plus personne debout, à l'exception de Remo, Chiun et Maggie qui contemplait incrédule le carnage. On aurait dit la version Wall Street du massacre de la Saint-Barthélemy.

— Pas si bien, Chiun, dit Remo. Je vous regardais. Il vous a fallu deux coups pour en finir avec le gros mafioso de Détroit, sans oublier ce stylo dans le panneau qui a largement manqué sa cible. Savez-vous seulement combien coûte un tel stylo ? Et grâce à vous il n'est plus bon, ni pour écrire ni pour autre chose.

— Je suis contrit, répondit Chiun, croisant ses bras et rentrant ses mains dans ses larges manches.

— Ouais, et votre coude était encore mal placé. Combien de fois devrai-je vous répéter que vous ne serez jamais parfait si vous ne gardez pas les coudes serrés au corps ? Ne pouvez-vous donc rien apprendre ?

— S'il vous plaît, dites-moi qui vous êtes ! supplia Maggie, interrompant leur conversation.

— Il vaut mieux que tu ne saches pas, répondit Remo. Nous sommes Américains et notre mission est la même que la tienne.

— Tu n'es pas P.J. Kenny ?

— Non, je l'ai tué avant d'arriver à Alger. Bon, maintenant voyons où est Nemeroff ?

Il avança vers un corps et le retourna du bout de sa chaussure, il recommença plusieurs fois la même opération puis s'arrêtant, énervé, il demanda à Chiun :

— Chiun, le voyez-vous dans votre coin ?

— Non, répondit Chiun.

— Et toi, Maggie ?

Elle examina les corps qui jonchaient le sol autour d'elle. Pas de Nemeroff. Elle secoua la tête négativement.

— Il a foutu le camp, Chiun.

— Si tu avais été plus actif, au lieu de jouer aux observateurs, peut-être aurions-nous pu éviter cela.

— Mais, Chiun, ils n'étaient que quarante. Je voulais vous les laisser tous pour vous voir par la suite débarrasser les corps. Par où a-t-il bien pu foutre le camp ?

La réponse lui vint du ciel sous forme d'un bruit de moteur.

— Le toit, s'exclama-t-il, l'hélicoptère ! Il est là-haut !

Il leva les yeux et vit à travers le dôme un hélicoptère se poser sur le toit, ses pales formant des ombres tournoyantes dans la salle des conférences. Il chercha un escalier en vain.

— Comment fait-on pour monter là-haut ?

Chiun avait la réponse.

Il bondit sur la table et s'élança vers le dôme ; se retournant en l'air, il le percuta les pieds les premiers. Ayant brisé le dôme, il pivota à nouveau et attrapa une des barres en plomb du vitrail pour se hisser à travers l'ouverture.

« Pas mal pour un vieillard », se dit Remo.

Il le suivit, sautant sur la table et s'élançant à travers les airs, saisissant la même barre de plomb, se hissant à travers la brèche. Il se retourna, criant à Maggie :

— Reste-là.

Il retrouva Chiun sur le toit mais ils arrivaient trop tard. L'hélicoptère rouge avec Nemeroff à bord s'éloignait déjà.

CHAPITRE XIX

Furieux et perplexe, Remo chercha autour de lui une solution. Comment s'envoler à la poursuite de Nemeroff ? Et où partait-il dans son hélicoptère ? Il s'accorda un instant de réflexion, Chiun l'observait en silence. Ils virent alors s'approcher, prêt à atterrir, le second hélicoptère de la flotte du baron qui rentrait de sa ronde de surveillance. Il descendit tout droit, se rapprochant lentement et se posa à quelques mètres d'eux. Sans s'être concertés, Remo et Chiun bondirent vers l'appareil. Le pilote et le copilote se trouvèrent en quelques secondes expédiés pour le meilleur et pour le pire dans l'autre monde. L'un par un pouce de Remo qui le frappa au front, lui emportant le cerveau, l'autre par un pied de Chiun reçu en plein cœur.

L'appareil de Nemeroff n'était plus qu'un point rouge dans le ciel bleu.

Chiun contempla cet étrange appareil volant et demanda :

— Doit-on absolument continuer ?

— Oui.

— Sais-tu conduire cet engin ?

— Non et vous ?

— Non plus, mais si j'étais un homme blanc, je saurais me servir des outils des hommes blancs.

Ils furent surpris par le bruit d'un moteur derrière eux. En se retournant, ils virent une partie du toit s'élever puis s'ouvrir, laissant apparaître un petit ascenseur en verre. Maggie était à l'intérieur.

En sortant elle s'expliqua :

— Il y avait une porte secrète, je l'ai trouvée. Mais où est-il ?

Remo montra du doigt la petite tache rouge sur le point de disparaître.

— Pourquoi ne le poursuivons-nous pas ?

— Je ne sais pas faire voler cet engin.

— Montez, moi je sais, répondit-elle, se dirigeant rapidement vers l'hélicoptère.

— J'ai toujours su qu'il y avait quelque chose chez vous, les Anglaises, qui me plaisait, rigola Remo.

Il bondit dans l'appareil. Maggie se hissa de son côté et Chiun se faufila entre Remo et la porte pour s'installer derrière eux.

— Comment ça fonctionne ? demanda-t-il, surveillant Maggie qui faisait démarrer les moteurs.

Lentement, ils décollèrent. Chiun paraissait plutôt inquiet et sa question trahissait un certain malaise.

— Allons Chiun, calmez-vous. Vous n'avez jamais vu un hélicoptère de votre vie ? demanda Remo.

— J'en ai vu beaucoup, mais n'étant jamais monté dedans, je n'ai pas eu l'occasion d'en examiner un de près. Comment fait-il pour voler sans ailes ?

— La foi Chiun. La foi aveugle, c'est ce qui l'empêche de s'écraser.

— Si c'était les gaz intestinaux des passagers à problèmes alimentaires, nous n'aurions en tout cas aucune crainte à avoir.

L'appareil avait quitté le toit. Maggie manœuvrait habilement le manche, lui fit baisser le nez et avec un puissant ronflement de moteurs, l'hélicoptère s'éleva, prenant de l'altitude et de la vitesse. Ils se lancèrent sur les traces du baron.

— Pourquoi devons-nous le poursuivre ? interrogea Chiun. Pourquoi ne pas nous poser et appeler Smith.

— Parce que si nous ne l'arrêtons pas il va exécuter son plan, et assassiner le président Dashiti. Nous devons l'en empêcher.

— Pourquoi devons-nous toujours nous mêler des problèmes des autres ? demanda Chiun, je trouve que nous devrions nous arrêter quelque part et reconsidérer calmement les choses.

— Chiun, taisez-vous. Nous sommes dans un hélicoptère à la poursuite de Nemeroff et d'ici peu nous atterrirons probablement sur l'aéroport d'Alger. Il faut y arriver à temps pour l'empêcher d'aller plus loin. Alors restez tranquille, il n'y en a plus pour très longtemps.

La tache rouge de l'appareil du baron avait réapparu au loin et grossissait peu à peu.

— Tu sembles également douée pour ce genre de choses, dit Remo à l'attention de Maggie. Sa Majesté vous fait donner une formation très complète.

— Non, pas du tout, lui cria-t-elle par-dessus le bruit du moteur. J'ai pris des leçons particulières.

— Que le ciel soit loué pour les Anglaises pleines de ressources !

— Amen, répondit-elle en riant.

— Amen, répéta Chiun. Amen en effet ! Continuez de prier.

Ils gagnaient du terrain, se rapprochant du baron.

— Vas-y Maggie, on va le rattraper. Si tu y arrives je t'offrirai une récompense spéciale en rentrant à l'hôtel, dit Remo en souriant.

— Désolée Yankee, répondit-elle. Je suis en deuil de P.J. Kenny,

le seul homme que j'aie jamais aimé.

— Qu'il repose en paix, répliqua Remo. C'est bien la première fois que je suis battu par moi-même.

Mais au fond il était content de ce changement de rapport entre Maggie et lui. Car ayant retrouvé son identité il était également repris par sa discipline. Le sexe faisait partie des contraintes.

Leur hélicoptère n'était plus qu'à une minute derrière celui du baron lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'aéroport d'Alger. Ils suivirent Nemeroff qui survola l'aérogare et ses pistes d'envol pour atterrir près d'un hangar isolé à proximité duquel plusieurs avions de tourisme attendaient alignés comme pour un départ.

Ils se posèrent à côté de l'hélicoptère de Nemeroff qui, suivi de son pilote, courait vers un des mini-jets dont les réacteurs s'étaient mis à gronder au moment même où l'hélicoptère avait touché le sol. Nemeroff grimpa quatre à quatre l'échelle qui l'attendait. Le pilote de l'hélicoptère la retira et le mini-jet se mit à rouler vers la piste de décollage.

Remo, Maggie et Chiun virent la porte de l'appareil se refermer sur Nemeroff. Ils sautèrent à terre à leur tour.

— Mes compétences s'arrêtent là, annonça Maggie, et elle expliqua, désignant les appareils alignés devant eux. Ils sont trop gros pour moi.

— Nous allons changer de chauffeur ! cria Remo à Chiun. Regardez là-bas.

Il montrait du doigt le pilote de l'hélicoptère du baron qui ayant repoussé l'échelle se dirigeait à nouveau vers son appareil prêt à repartir.

En un instant, les deux hommes furent à ses côtés, lui emboîtant le pas.

— Jolie journée, beau temps pour une petite promenade, qu'en pensez-vous Chiun ? dit Remo.

Puis agrippant le pilote par l'épaule il lui demanda :

— Toi, qu'est-ce que t'en penses ? Viens donc avec nous pour une petite balade.

— Lâchez-moi, répliqua l'homme. Foutez-moi la paix.

— Faut pas le prendre sur ce ton, sinon mon ami va s'énerver, répondit Remo, désignant Chiun de la tête.

Maggie, elle, s'énerva et sortit de son sac le revolver qu'elle avait ramassé après la mort de « Face de Furet », son tortionnaire. Elle le brandit sous le nez du bonhomme.

— Savez-vous piloter un de ces avions ? demanda-t-elle d'une voix résolue. Dépêchez-vous, vous avez cinq secondes pour choisir.

Trois paires d'yeux fixèrent durement le pilote.

Celui-ci comprit qu'il ne s'agissait plus d'une plaisanterie, le

revolver l'ayant autrement plus intimidé que les sous-entendus incompréhensibles de Remo. L'air résolu de Maggie qui comptait dans sa tête les secondes d'avance que Nemeroff avait sur eux, le décida.

— Celui-ci, répondit-il, désignant un petit jet tout blanc portant en grosses lettres rouges les initiales I.N. sur la queue. Je le pilote souvent, c'est un des appareils du baron. J'ai fait le plein hier et il est prêt à voler.

Sur ses paroles, Remo lui empoigna le bras et ils se ruèrent sur l'appareil, Maggie s'emparant de l'échelle au passage. En quelques minutes ils se retrouvèrent tous installés dans la cabine de pilotage. Remo à droite du pilote, Maggie sur le siège du navigateur et Chiun derrière, à gauche de Maggie.

— Où va Nemeroff ? demanda Remo.

— En Scambie, répondit le pilote.

— Bon. Tu as le choix : ou tu y arrives avant eux ou tu ne reviens jamais ici, lança Remo.

— Ils ont pris trop d'avance. Mais je ferai de mon mieux.

— On verra, répliqua sèchement Remo.

Chiun était impassible, le regard plongé dans le vague. Maggie avait fermé les yeux et s'assoupissait après une journée bien remplie. Les quelques heures de vol vers la Scambie lui fournissaient l'occasion d'un repos bien mérité.

Remo, quant à lui, se remémora les événements des dernières journées, se revoyant en tant que P.J. Kenny puis en tant que Remo Williams, ne trouvant au fond pas de grande différence entre les deux personnages. Il se demanda un instant quel hasard l'avait fait l'un plutôt que l'autre.

Ils arrivèrent en vue de la Scambie. Le jet de Nemeroff ayant quelques minutes d'avance sur eux, commençait à perdre de l'altitude. Leur pilote fit de même. La Scambie était une petite île au paysage monotone, agrémentée ici et là de massifs montagneux mais sans signe de présence humaine.

Ils arrivèrent finalement en vue de la capitale dont le seul édifice, le palais présidentiel, était proche de la piste d'atterrissage. L'avion de Nemeroff se posa sur la seule route goudronnée de l'île qui allait de l'aéroport au palais, et roula lentement pour stopper devant l'édifice tout bleu, gloire de cette nouvelle nation.

Trois hommes se précipitèrent à sa rencontre. De toute évidence ils l'attendaient.

L'appareil transportant Remo, Chiun et Maggie se posa à peine deux minutes après celui du baron et s'arrêta à côté.

— Bravo, félicita Remo. Dommage après une telle démonstration de bonne volonté, mais c'est la vie.

Et pour ponctuer cette évidence, il assena au pilote un coup du

tranchant de sa main gauche, que le pauvre homme ne vit même pas venir. Il mourut bêtement, sans comprendre.

Puis, se tournant vers Chiun tout en se détachant, Remo poursuivit :

— Allez au palais protéger le chef de l'État que le vice-président va essayer d'éliminer. Maggie et moi allons empêcher Nemeroff de s'emparer de l'or.

Avant qu'il ait terminé sa phrase, Chiun avait déjà sauté de l'avion et traversait les jardins présidentiels. Remo se retourna pour aider Maggie à descendre.

Les deux gardes à l'entrée du palais avaient suivi la scène avec intérêt. D'abord l'atterrissage surprenant des deux avions, puis le frêle Oriental qui maintenant se dirigeait vers eux. Le vice-président Asiphar leur avait donné des ordres formels : interdire l'accès du palais à quiconque. Ils regardaient au garde-à-vous s'approcher cette étrange silhouette à une telle vitesse qu'on eut dit qu'elle se déplaçait dans le temps plutôt que dans l'espace comme tout le monde. Chiun était déjà sur eux. Ils croisèrent leurs baïonnettes inclinant leurs fusils l'un vers l'autre. Mais Chiun n'était déjà plus là, l'un des deux se tourna vers son compagnon et dit :

— Où est passé le vieillard ?

— Je ne sais pas, as-tu entendu quelqu'un dire « excusez-moi » ?

— Tu as rêvé !

Ils scrutèrent à nouveau la pelouse devant eux, l'air inquiet. Ils ne virent que Remo et Maggie courant à toute vitesse vers l'aile gauche du bâtiment.

Il y avait un autre garde au premier étage du palais. Il sentit quelqu'un lui taper sur l'épaule, il se retourna et vit un vieil Oriental qui lui souriait :

— Où est le président ? demanda Chiun.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda le garde.

C'était évidemment là une question à ne pas poser. Une main le saisit à la taille et, comme des couteaux, des doigts lui perforèrent la chair jusqu'aux centres nerveux. La douleur était intolérable.

— Imbécile ! Où est ton président ?

— En haut de l'escalier, réussit à lâcher l'homme malgré la douleur, puis il tomba, inconscient.

Chiun gravit les marches, donnant l'impression de glisser sans soulever ses pieds sous ses robes. Il se trouva, arrivé en haut, face à une énorme double porte qui ne pouvait être que présidentielle. Il poussa l'un des battants et pénétra dans un bureau.

Assis au fond de la pièce, face à la porte, le président Dashiti leva les yeux, étonné. S'étant ressaisi il dit :

— Excusez-moi de vous fixer ainsi mais ce n'est pas tous les jours

que l'on est surpris derrière son bureau par un Oriental en kimono.

— En ce monde, rien ne devrait nous étonner, reprit Chiun.

— Juste, admit le président, glissant sa main droite sous son bureau à la recherche de la sonnette pour appeler les gardes et faire jeter ce dingue hors du palais.

Chiun le regarda et agita son index en signe de « méchant petit garçon ».

— Je vous demande pardon, monsieur le président mais des hommes sont en route pour vous assassiner.

Oui, il s'agissait bien d'un fou. Mais comment avait-il fait pour échapper au contrôle ?

— Je suis forcé de vous demander de bien vouloir sortir, dit Dashiti.

— Demandez-le moi autant de fois que vous le voudrez, répondit Chiun aimablement. Mais je resterai et s'il le faut je vous sauverai malgré vous.

Le doigt du président appuya encore sur le bouton.

*
* *

Au bout du couloir, Asiphar parlait avec deux hommes dans son petit bureau.

— Le moment est venu, dit-il, le baron vient d'arriver.

Il regarda les deux Européens debout devant lui.

— J'ai retiré les gardes, vous n'avez qu'à aller dans son bureau et lui régler son sort. Au bruit des détonations j'accourrai, et confirmerai votre version selon laquelle des inconnus l'auraient tué et que vous avez courageusement essayé de les arrêter.

Les deux hommes se sourirent avec l'expression type des professionnels.

— Allez dépêchez-vous, les gardes ne tarderont pas à revenir.

Les deux tueurs hochèrent la tête et sortirent.

Ils marchèrent d'un pas rapide vers le bureau présidentiel un peu plus loin. Asiphar referma sa porte après les avoir vus pénétrer dans le sanctuaire de Dashiti.

Il attendait les détonations. Ensuite, comme promis, il les aiderait à fuir, mais directement vers leur dernière demeure. Au bruit des coups de feu, il se précipiterait dans le bureau de Dashiti. Mais que voulez-vous qu'un vice-président fasse d'autre que de tuer à son tour les deux hommes qui ont assassiné son président ? Quel meilleur moyen y aurait-il pour gagner la reconnaissance et l'appui de ses concitoyens ? Il attendit, relevant le cran d'arrêt de son revolver.

Le baron Isaac Nemeroff n'était pas entré dans le palais. Au contraire, il s'était précipité vers l'aile gauche à l'endroit où l'équipe d'installation d'égouts travaillait depuis près d'un mois.

Le contremaître des travaux, voyant Nemeroff arriver, se mit pratiquement au garde-à-vous.

— Venez ! lui cria Nemeroff. Nous devons faire vite.

Le contremaître sauta dans la tranchée qui longeait le mur du palais sur une quinzaine de mètres, Nemeroff le suivit. Les ouvriers s'aplatirent contre la paroi en voyant les deux hommes arriver, courant comme des fous.

La tranchée donnait à angle droit dans un tunnel qui conduisait au palais. Il était suffisamment grand pour qu'un homme puisse avancer debout. Le tunnel s'arrêtait contre le mur du palais. Le contremaître alluma sa lampe de poche et éclaira devant lui. Nemeroff put voir ce qui depuis trois semaines occupait ses hommes. Ils avaient méticuleusement enlevé le mortier qui liait les pierres les unes aux autres.

— Il ne faut plus qu'un coup de marteau piqueur pour faire une brèche.

— Alors qu'attendez-vous ? s'énerva Nemeroff tout en faisant signe à un de ses hommes de placer l'arrière d'une camionnette le long de la tranchée. D'ici quelques minutes Asiphar serait président d'un pays entièrement démuné. Le contremaître avait saisi un marteau piqueur et le traîna vers le bout du tunnel.

Le bruit assourdi mais saccadé de l'engin se fit entendre. Puis s'arrêta et fut remplacé par celui d'un effondrement de pierres tombant sur un sol dur et roulant avant de s'immobiliser.

Le contremaître ressortit du tunnel vers la tranchée, là où l'attendait Nemeroff.

— Ça y est, annonça-t-il.

Nemeroff le repoussa et se précipita pour voir. Il vit un trou. Certaines pierres avaient roulé à l'intérieur, d'autres à l'extérieur. Il repoussa celles qui entouraient l'ouverture afin de l'agrandir, elles tombèrent si facilement qu'on aurait cru un château de cartes. Il continua jusqu'à ce que la brèche soit suffisamment grande pour qu'il puisse passer sans difficulté.

Une fois à l'intérieur, il dut attendre que ses yeux s'accoutument à l'obscurité avant de distinguer les contours de la salle du trésor qui mesurait environ six mètres carrés. Il repéra au fond de la pièce une lourde porte blindée qu'il savait être électrifiée et surveillée par des gardes de l'autre côté.

Le long des murs, soigneusement rangés, il découvrit les lingots d'or qui constituaient le trésor national scambien : environ cent millions de dollars.

Nemeroff rit tout bas. Quelle belle surprise se préparait pour Asiphar ! On parle des cent premiers jours d'un mandat présidentiel. Asiphar n'en connaîtrait que les cent premières minutes... À peine serait-il président que son pays serait ruiné. Et alors ? Quel mal y avait-il à ça ? De toute façon cela arriverait bien un jour ou l'autre à tous les pays africains. Nemeroff ne faisait qu'accélérer le processus.

Bientôt – malgré ce Remo Williams, cet Oriental et cette Anglaise – toutes les familles du crime à travers le monde auraient de nouveaux chefs qui comme leurs prédécesseurs, obéiraient à Nemeroff. Le pavillon du crime battrait sur la Scambie.

Peut-être même qu'un jour ou l'autre, les Russes et les Américains souhaiteraient y installer des bases pour leurs missiles à têtes nucléaires. S'ils désiraient répandre leur fortune sur la Scambie, la salle du trésor se remplirait à nouveau de lingots similaires à ceux-là, à moins que ce ne soient les mêmes qui y reviennent par divers chemins. Pour boucler la boucle, Nemeroff à nouveau n'aurait plus qu'à vider les coffres comme il s'apprêtait à le faire en ce moment. Il se retourna et cria à ses hommes :

— Formez une chaîne ! Commencez à vous passer les lingots et chargez-les dans la camionnette ! Vous, dit-il au contremaître, venez ici et commencez.

Laissant tomber son marteau piqueur qu'il traînait toujours, l'homme obéit et pénétra dans l'obscurité de la pièce. Soudain la lumière jaillit du plafond, faisant étinceler les barres d'or comme des milliers de soleils. Nemeroff plissa les yeux et quand il les rouvrit totalement, il vit l'Anglaise et l'homme qu'il avait pris pour P.J. Kenny, assis sur un tas de lingots.

Les deux tueurs pénétrèrent dans le bureau présidentiel. Le fauteuil bleu du leader de la nation scambienne leur tournait le dos, faisant face à la fenêtre. Il se balançait doucement d'avant en arrière.

L'un des deux hommes leva son bras armé, l'autre lui fit un geste de la main pour qu'il attende un peu. Ils étaient trop loin. Mieux valait s'approcher un peu.

Ils marchèrent en silence vers le bureau, leurs pas étouffés par l'épaisse moquette bleue.

Ils échangèrent des sourires. Une vraie partie de plaisir. Ils n'avaient qu'à se mettre l'un sur sa gauche, l'autre sur sa droite, lui envoyer une balle dans la tempe et le tour était joué.

Ils contournèrent le bureau chacun de leur côté, levèrent le bras lorsque le fauteuil pivota et un Oriental au visage parcheminé leur

sourit, son regard allant de l'un à l'autre.

Asiphar attendait dans le couloir. Il entendit deux détonations. Il se précipita.

Une fois entré, il s'arrêta net. Les deux tueurs se tenaient, leurs corps tordus et contorsionnés, de part et d'autre du fauteuil dans lequel était paisiblement installé un vieil Oriental en kimono bleu qui regardait Asiphar comme s'il le reconnaissait. Chiun leva les mains vers lui, lâchant les deux hommes qui s'écroulèrent mollement.

Le vieillard se leva. Ses yeux brûlants fixant Asiphar. D'abord horrifié, puis étonné le vice-président contempla les deux hommes à terre. Il reporta son regard sur l'Oriental comme pour y chercher une réponse.

Il brandit son arme.

— Raté, dit Chiun, tout en bondissant par-dessus le bureau et fonçant sur Asiphar.

Les derniers mots qu'entendit Asiphar furent : « Mais le Maître de Sinanju, lui, ne rate jamais. »

Il n'eut pas le temps de se servir de son revolver. Sa lourde masse s'effondra sans faire de bruit. Le président Dashiti sortit alors d'un placard. Il regarda les deux tueurs puis Asiphar et finalement Chiun.

— Comment puis-je vous remercier ? demanda-t-il doucement.

— En me procurant un autre pilote pour rentrer chez moi.

Des bruits de coups de feu troublèrent le silence. Ils semblaient venir de loin. Chiun sortit sans un mot.

*
* *

— Attrapez-le ! hurla Nemeroff, s'écrasant contre la paroi pour laisser passer ses hommes.

Remo resta assis sur ses lingots d'or, sifflotant. Trois, puis quatre, puis cinq hommes s'engouffrèrent dans la salle du trésor. Ils s'arrêtèrent et attendirent, laissant le contremaître, son marteau piqueur sous le bras comme un fusil, s'avancer vers Maggie et Remo, un sourire cruel aux lèvres.

Remo le laissa venir, puis levant le bras, il appuya sur l'interrupteur, replongeant la pièce dans une obscurité totale.

Sans succès Nemeroff essaya de distinguer ce qui se passait. La pièce s'emplit tout à coup de l'horrible bruit du marteau piqueur qui se calma brutalement, puis qui reprit, suivi d'un hurlement.

— Vous l'avez eu ? demanda Nemeroff.

— Non baron, c'est raté.

— À mon tour maintenant, répondit la voix de l'Américain.

L'obscurité fut soudain traversée par les éclairs des coups de feu

qui crépitérent dans tous les sens. Les yeux fascinés de Nemeroff assistaient à un horrible ballet de mort. L'Américain tenait le marteau piqueur des deux mains, les hommes lui tiraient dessus mais il n'était jamais à l'endroit où ils l'avaient visé quelques fractions de seconde auparavant. Les coups se firent de plus en plus rares. Dans les éclairs de lumière, Nemeroff voyait ses hommes tomber. Ils se contorsionnaient en hurlant de douleur, empalés comme des mouches sur le marteau piqueur.

Nemeroff s'enfuit. Il courut le long du tunnel, déboucha dans la tranchée à la lumière du jour. Il se lança dans une course effrénée, pour sauver sa vie, traversant la pelouse, vers son avion où le pilote, le voyant accourir à toutes jambes, mit les réacteurs en marche.

Dans la salle du trésor, Remo lâcha le marteau piqueur faute de combattants. Dans le noir, ses yeux de chat trouvèrent Maggie, immobile, toujours assise sur le tas de lingots.

— Ça va Maggie ?

— Oui.

— Je vais attraper Nemeroff.

Celui-ci avait parcouru la moitié de la distance le séparant de l'avion lorsque Remo déboucha sur la pelouse. « Merde, pensa-t-il, Smith ne me pardonnera jamais si je le laisse s'échapper. » Des coups de feu retentirent, venant de l'appareil. Remo se retourna, Maggie s'écroula à quelques mètres derrière lui, son sang tachant sa robe à hauteur de la poitrine.

Le pistolet lui glissa des mains. Remo le ramassa visa Nemeroff et tira. Il rata. Il ne restait que cinquante mètres au baron pour rejoindre l'avion.

Chiun arriva en courant, arracha le revolver des mains de Remo en secouant tristement la tête.

— La cible qui résiste, est la cible qui ne se donne qu'au vrai tireur d'élite.

Décontracté, il leva le bras, décrivant des cercles de plus en plus petits avec le canon de son revolver.

— Tirez nom d'un chien ! Il monte dans l'avion !

Chiun prit son temps puis, lorsqu'il sentit bien sa proie, il tira une fois. Sans manifester le moindre intérêt pour la réussite de son tir, il laissa tomber son arme et s'agenouilla à côté de Maggie.

Remo vit Nemeroff tituber, s'accrocher à l'échelle, se hisser sur le premier barreau puis s'écrouler en arrière.

— Elle est morte, mon fils, annonça Chiun en se relevant.

— Je sais, répondit Remo, Nemeroff aussi.

— Je sais, répliqua Chiun. En doutais-tu ?

— Pas un instant. Allons, Smith nous doit des vacances. J'ai besoin de me reposer.

— Tu as besoin d'exercer le mouvement de tes coudes, répondit Chiun.

[1] Voir L'Implacable n°1 *Implacablement vôtre*.

[2] Affection congénitale qui se traduit par un repli cutané situé à l'angle interne de l'œil.

[3] Allusion à King Kong.

CHAPITRE XVIII

Il ne restait pas une place de libre autour de la table de conférences. Les quarante chaises étaient occupées. Ils étaient venus de tous les coins du monde. Il y avait des Jaunes en costume de coton, des Noirs en dashiki, et des Américains en complet de mohair foncé.

À eux tous, ils étaient responsables de milliers de morts, les bourreaux de milliers de filles envoyées dans des bordels à travers le monde ; à cause d'eux, des milliers d'enfants et d'adultes étaient les victimes de la seringue.

Ils pensaient qu'ils étaient des hommes d'affaires, jouant un rôle primordial, dans un système économique, inévitable et naturel où l'on retrouvait partout l'influence du baron Isaac Nemeroff. C'est pourquoi, quand il les convoquait, ils accouraient tous. Ils étaient justement en train de l'écouter.

Au-dessus d'eux, les hélicoptères, tournoyaient, créant un sourd bourdonnement de fond, projetant parfois leur ombre dans la pièce lorsqu'ils survolaient le dôme multicolore qui surplombait la table de conférences.

Angelo Fabio, le plus gros bonnet des États-Unis, jouait avec un crayon. L'idée de Nemeroff lui semblait logique. De temps en temps, il levait la tête et son regard croisait celui de Fiavorante Pubescio venu de Californie ou de Pietro Scubisi venu de New York. Ce dernier, comme toujours vêtu de son même costume dégueulasse, plongeait ses doigts dans son éternel sac de piments. Lorsque Fabio inclinait la tête les deux autres l'imitaient.

Il y avait quand même quelque chose qui tracassait Fabio et dont il aimerait bien parler.

Nemeroff, debout à la tête de la table, les dominait. Son visage parsemé de taches de rousseur était rouge d'excitation.

— Imaginez, messieurs, un pays à nous. Battant le pavillon du crime. Un pays, où seules seront appliquées les lois que nous souhaiterons, où le pavot poussera librement dans les campagnes, où des individus pourchassés dans le monde entier pourront trouver refuge et protection.

Il regarda un à un les hommes assis autour de la table en suivant le sourd murmure d'approbation. L'un d'entre eux prit la parole. Il était petit, mince, avait la peau jaune et portait un costume impeccable. C'était Dong Hee, le roi indiscutable du crime en Extrême-Orient. Il ajusta le pli de sa manche puis dit :

— Comment nous assurerons-nous de la loyauté de cet Asiphar ?

Nemeroff remarqua le « nous » et, souriant, se tourna vers le petit Coréen.

— Messieurs, si vous voulez bien regarder l'écran au-dessus de la porte de l'ascenseur. Juste derrière vous, monsieur Hee.

Sur ce, Nemeroff glissa une main sous la table et appuya sur un bouton. Le panneau en bois pivota, laissant apparaître un écran de télévision de deux mètres de côté.

Les hommes reculèrent leurs fauteuils pour s'asseoir de biais et pouvoir confortablement suivre ce qu'on allait leur projeter.

Nemeroff appuya sur un autre bouton et immédiatement surgit une voix épaisse et gutturale qui implorait :

— Oh ! encore ! Fais-le encore...

Au même moment une image envahit l'écran. Celle d'Asiphar avec son gros corps noir allongé sur des draps blancs en train de se faire violer par une blonde tenant un vibromasseur à la main.

Nemeroff les laissa observer la scène durant trente secondes puis, gardant l'image, coupa le son. Il s'éclaircit la voix et fixant le Coréen lui expliqua froidement :

— Il s'agit d'Asiphar, votre prochain président. Ce n'est, comme vous pouvez le constater, qu'un porc qui ferait n'importe quoi pour avoir de la chair blanche dans son lit.

Dong Hee reprit la parole. Son anglais était aussi précis et délicat que les traits de son visage.

— Si vous le dites, baron, j'en suis persuadé. Mais lorsqu'il sera président, quelle garantie aurons-nous alors, que... satisfaire ses caprices obscènes sera toujours suffisant ? Après tout, une fois président il pourra choisir ses femmes ; il aura de l'argent et du pouvoir. Croyez-vous qu'il aura encore besoin de nous pour se ravitailler ?

Les autres avaient écouté Hee avec intérêt. Ils reportèrent leur attention sur Nemeroff.

— Vous soulevez un point primordial, en effet, monsieur Hee, répondit Nemeroff tout en observant les visages autour de la table et remarquant au passage l'expression préoccupée de Fabio.

« Il est vrai qu'une fois président, Asiphar aura certains pouvoirs. Mais aura-t-il de l'argent ? Quels que soient ses rêves, ils ne pourront être réalisés, car depuis cinq semaines une équipe d'ouvriers installe une canalisation d'égout sous l'aile gauche du palais présidentiel. Or,

il ne s'agit pas d'ouvriers ordinaires, mais d'hommes à moi. Au moment de l'assassinat du président actuel, Dashiti, mes hommes retireront des coffres du palais le trésor national. Notre ami Asiphar se retrouvera à la tête d'un pays, sans même posséder l'argent nécessaire pour régler les frais d'enterrement de son prédécesseur. Il dépendra donc entièrement de nous pour son argent de poche.

Un murmure admiratif emplit la pièce. Hee inclina la tête en signe de respect devant tant de prévoyance.

À ce moment-là, Fabio se souvint de ce qu'il voulait demander.

— Et P.J. Kenny ? Où est-il ?

— J'allais justement en parler, monsieur Fabio, car il représente une autre garantie de l'entière coopération d'Asiphar.

Nemeroff scruta posément un à un les visages des hommes autour de lui faisant ainsi lentement le tour de la table, puis reprit :

— Ceux d'entre vous qui viennent des États-Unis ont sans doute déjà entendu parler de M. Kenny et de son œuvre. J'ose croire qu'il en est de même pour la plupart de ceux qui viennent d'ailleurs.

« Je propose donc d'installer M. Kenny en Scambie en tant que notre représentant, garant de nos intérêts. Nous ferons comprendre au président Asiphar qu'au moindre écart, M. Kenny lui tranchera la gorge. Je pense que ce sera là un moyen radical pour décourager ses éventuelles ambitions, ainsi que celles qui pourraient surgir dans l'esprit de certains d'entre nous, qui désireraient faire preuve d'initiative personnelle.

Le ton était calme mais les paroles ne laissèrent aucun doute sur la fermeté des propos, même pour ceux qui ne comprenaient pas très bien des termes sophistiqués comme « initiative personnelle ». Celui qui ne marcherait pas droit et déciderait de jouer au gros malin pour s'approprier l'installation scambienne était un homme mort.

— Cela répond-il à votre question, monsieur Fabio ?

Fabio grogna son assentiment. Nemeroff ajouta :

— M. Kenny est actuellement ici et je l'attends d'un instant à l'autre. Je tiens à prévenir certains d'entre vous l'ayant rencontré par le passé que vous ne le reconnaîtrez pas. Il vient de subir une opération de chirurgie esthétique, afin de faciliter son départ des États-Unis, et il ne ressemble plus à l'homme dont vous avez le souvenir.

— Tout ce qu'on lui demande c'est le même travail efficace.

— Il n'y a aucun doute là-dessus, répondit Nemeroff en souriant. Ses talents et sa réputation d'équité devraient en faire notre représentant idéal en Scambie.

Les Américains, tous rassemblés au bout de la table, acquiescèrent de la tête. Fabio, quant à lui regardait les ébats d'Asiphar avec un intérêt soutenu, oubliant la discussion. Il ne pensait

plus qu'à la blonde sur l'écran. Elle avait l'air de connaître des trucs pas piqués des vers. Il se demanda si elle était encore au château, il en parlerait à Nemeroff tout à l'heure.

— Quel sera l'arrangement financier ? demanda Hee.

— J'y arrive. Nous tous, ici présents, représentons vingt-deux nations, avec pour les États-Unis, les huit familles les plus importantes. Chaque famille comptera comme un pays. Ce qui nous fait trente actionnaires. Je demande donc à chacun cinq cent mille dollars pour son inscription en tant que membre de notre confédération scambienne, et par la suite vingt-cinq mille dollars pour chaque homme que vous enverrez s'y cacher.

— Et qu'est-ce que ça va nous rapporter ? demanda Pubescio de Californie.

— Vous comprendrez certainement, monsieur Pubescio, que les vingt-cinq mille dollars représentent la part de la Scambie. C'est-à-dire celle qui nous revient, à M. Kenny, au président Asiphar et à moi-même. Maintenant, vous pouvez, bien sûr, fixer le tarif de vos services comme vous l'entendez. Je n'ai pas besoin, il me semble, de vous démontrer que vingt-cinq mille dollars est un prix ridiculement bas pour un homme en fuite.

— Et les cinq cent mille dollars ? demanda Pubescio.

— C'est le droit d'entrée qui vous donne le pouvoir de décider qui de votre secteur géographique pourra bénéficier de l'asile en Scambie. Je pense que vous réaliserez rapidement le potentiel financier que représente ce pouvoir. En quelques mois vous aurez déjà récupéré la totalité de la somme et plus.

« Peut-être avez-vous eu d'autres idées. Par exemple, il sera possible de s'arranger pour que certaines personnes envoyées en Scambie y soient victimes d'accidents regrettables en rencontrant M. Kenny.

Les leaders américains se regardèrent entre eux et ricanèrent. Ils avaient très bien saisi ce dernier point. Dong Hee également, et bientôt tous autour de la table souriaient à cette nouvelle perspective.

— Messieurs, je ne souhaite en aucun cas vous forcer la main, mais nous devons nous décider rapidement, car le temps est un facteur important dans cette affaire. Notre projet entrera dans sa phase active sous quarante-huit heures.

— Qu'arrivera-t-il si notre réponse est négative ? demanda Hee.

— Eh bien, elle sera négative. Personne ne pourrait rien faire à ce stade pour faire avorter notre projet. Si vous décidez de ne pas participer à cette opération, c'est votre droit. Mais je me réserverais alors la possibilité de traiter avec d'autres chefs du milieu dans votre pays afin de les intéresser à ma proposition.

— C'est trop cher, dit Fabio.

C'était ce qu'il disait au début de chaque discussion sur une idée nouvelle. À la fin, il finissait toujours par suivre le mouvement. Les hommes se tournèrent vers leurs voisins pour discuter entre eux du projet.

Nemeroff les tenait, il le savait. Auparavant il avait soigneusement « briefé » Dong Hee et ce dernier avait parfaitement tenu son rôle. Lançant ses questions avec juste ce qu'il fallait d'animosité pour permettre à Nemeroff de briser calmement la résistance de chaque homme présent.

— Baron, reprit Hee en se levant, ce me sera un plaisir de me joindre à vous.

Nemeroff tendit l'oreille. Il perçut le bruit étouffé de l'ascenseur.

— Merci, monsieur Hee. Messieurs, il me semble que M. Kenny va nous rejoindre. Peut-être certains d'entre vous souhaiteraient-ils rencontrer notre représentant local ?

Sur ce, il se leva et se dirigea vers l'ascenseur séparé de la salle de conférences par un simple panneau d'acajou. Les portes s'ouvrirent et laissa apparaître l'homme connu sous le nom de P.J. Kenny.

— Monsieur Kenny, dit le baron, ces messieurs ici présents souhaiteraient faire votre connaissance.

— J'ai amené de la compagnie, répondit Remo.

Chiun et Maggie sortirent à leur tour de l'ascenseur. Tous les regards se tournèrent vers l'ascenseur pour tenter de voir les nouveaux arrivants.

— Je croyais que vous deviez nous en débarrasser ? reprit Nemeroff.

— Vous avez mal cru, répondit froidement Remo.

Il surgit de derrière le panneau d'acajou, s'arrêta à côté de Nemeroff, sous l'écran de télévision toujours animé par Asiphar et sa blonde compagne. Remo jeta un regard décontracté sur les visages autour de la table qui le fixaient intensément.

Nemeroff appuya une main sur l'épaule de Remo et lui siffla à l'oreille :

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Tout est prêt, le projet est sur le point d'être adopté !

— Vous avez commis deux fautes, baron. Premièrement je ne suis pas P.J. Kenny, mais Remo Williams, et deuxièmement le projet n'est pas sur le point d'être adopté. C'est vous qui êtes sur le point de disparaître.

Sur ce, il avança un peu et Chiun se plaça à ses côtés. Comme par magnétisme, son regard fusa instantanément sur Hee qui regardait vaguement la scène près de l'ascenseur. Il se redressa comme sous l'effet d'une décharge électrique en découvrant le vieil Oriental en kimono bleu.

— Qui est cet homme ? cria-t-il à Nemeroff.

Nemeroff regarda Chiun qui répondit lui-même :

— Je suis le Maître de Sinanju.

Hee hurla et son cri de frayeur déclencha la panique générale. Hee bondit, essayant de s'enfuir. D'autres hommes se levèrent portant la main à leur pistolet. Chiun semblait fendre l'air, puis s'immobilisa sur la table de conférences. Son kimono flottant lui donnait l'apparence d'un ange mais son visage était celui de l'ange de la mort. Il rugit d'une voix d'outre-tombe :

— Dépouilleurs d'hommes et chacals du crime, votre fin est proche. C'est l'heure du chat.

Hee hurla à nouveau. Il essaya désespérément de se sortir de la cohue des hommes qui se levaient partout repoussant leurs fauteuils bruyamment. Il voulait échapper à la légende qu'il avait entendue raconter à maintes reprises au cours de sa vie. Mais sa tête tomba mollement sur sa poitrine. Du tranchant de la main le vieillard, qu'il craignait tant, lui avait fracturé la nuque.

Chiun tourbillonna autour de la table comme un derviche. Des hommes tombaient ici et là, certains réussirent quand même à sortir leurs armes, des coups de feu claquèrent. Mais Chiun, tantôt sur la table, tantôt au sol, fendait l'air, passant au travers.

Remo saisit Maggie par le bras et la tira dans la pièce. S'adossant négligemment contre le mur il lui dit :

— Regarde-le bien. Il est très bon !

Et il l'était vraiment. Comment avait-il pu penser une seconde que son maître vieillissait ?

Chiun se déplaçait de plus en plus vite. Plus vite que les balles, plus vite que les mains des hommes. Certains se ruèrent sur lui, mais ne réussirent qu'à s'agripper les uns aux autres. Il était insaisissable, déjà plus à l'endroit où ils l'avaient vu l'instant d'avant. En revanche, ses mains et ses pieds étaient toujours là, à en juger par les corps qui s'empilaient au sol.

Des couteaux apparurent ici et là mais seulement pour être arrachés à leurs propriétaires et retournés contre eux. Même les crayons et les stylos sur la table se transformèrent en armes meurtrières, se retrouvant plantés dans les yeux et dans les gorges. Un stylo percuta le panneau d'acajou à côté de Remo et le transperça, la plume ressortant de l'autre côté.

— Eh, Chiun ! cria Remo. Faites un peu attention et, à l'intention de Maggie, il ajouta : Il est fort n'est-ce pas ? Mais attends qu'il s'échauffe, tu verras, il est encore plus fort.

Maggie, pétrifiée, ne pouvait détacher ses yeux de l'horrible scène de boucherie.

Les cadavres s'entassaient les uns sur les autres. Les survivants

avaient abandonné la lutte contre le vieillard et se précipitaient vers la sortie. Mais entre eux et l'ascenseur se trouvait Remo Williams. Et là aussi commença à s'édifier un nouveau tas de corps. Finalement, il n'y eut plus personne debout, à l'exception de Remo, Chiun et Maggie qui contemplait incrédule le carnage. On aurait dit la version Wall Street du massacre de la Saint-Barthélemy.

— Pas si bien, Chiun, dit Remo. Je vous regardais. Il vous a fallu deux coups pour en finir avec le gros mafioso de Détroit, sans oublier ce stylo dans le panneau qui a largement manqué sa cible. Savez-vous seulement combien coûte un tel stylo ? Et grâce à vous il n'est plus bon, ni pour écrire ni pour autre chose.

— Je suis contrit, répondit Chiun, croisant ses bras et rentrant ses mains dans ses larges manches.

— Ouais, et votre coude était encore mal placé. Combien de fois devrai-je vous répéter que vous ne serez jamais parfait si vous ne gardez pas les coudes serrés au corps ? Ne pouvez-vous donc rien apprendre ?

— S'il vous plaît, dites-moi qui vous êtes ! supplia Maggie, interrompant leur conversation.

— Il vaut mieux que tu ne saches pas, répondit Remo. Nous sommes Américains et notre mission est la même que la tienne.

— Tu n'es pas P.J. Kenny ?

— Non, je l'ai tué avant d'arriver à Alger. Bon, maintenant voyons où est Nemeroff ?

Il avança vers un corps et le retourna du bout de sa chaussure, il recommença plusieurs fois la même opération puis s'arrêtant, énervé, il demanda à Chiun :

— Chiun, le voyez-vous dans votre coin ?

— Non, répondit Chiun.

— Et toi, Maggie ?

Elle examina les corps qui jonchaient le sol autour d'elle. Pas de Nemeroff. Elle secoua la tête négativement.

— Il a foutu le camp, Chiun.

— Si tu avais été plus actif, au lieu de jouer aux observateurs, peut-être aurions-nous pu éviter cela.

— Mais, Chiun, ils n'étaient que quarante. Je voulais vous les laisser tous pour vous voir par la suite débarrasser les corps. Par où a-t-il bien pu foutre le camp ?

La réponse lui vint du ciel sous forme d'un bruit de moteur.

— Le toit, s'exclama-t-il, l'hélicoptère ! Il est là-haut !

Il leva les yeux et vit à travers le dôme un hélicoptère se poser sur le toit, ses pales formant des ombres tournoyantes dans la salle des conférences. Il chercha un escalier en vain.

— Comment fait-on pour monter là-haut ?

Chiun avait la réponse.

Il bondit sur la table et s'élança vers le dôme ; se retournant en l'air, il le percuta les pieds les premiers. Ayant brisé le dôme, il pivota à nouveau et attrapa une des barres en plomb du vitrail pour se hisser à travers l'ouverture.

« Pas mal pour un vieillard », se dit Remo.

Il le suivit, sautant sur la table et s'élançant à travers les airs, saisissant la même barre de plomb, se hissant à travers la brèche. Il se retourna, criant à Maggie :

— Reste-là.

Il retrouva Chiun sur le toit mais ils arrivaient trop tard. L'hélicoptère rouge avec Nemeroff à bord s'éloignait déjà.

CHAPITRE XIX

Furieux et perplexe, Remo chercha autour de lui une solution. Comment s'envoler à la poursuite de Nemeroff ? Et où partait-il dans son hélicoptère ? Il s'accorda un instant de réflexion, Chiun l'observait en silence. Ils virent alors s'approcher, prêt à atterrir, le second hélicoptère de la flotte du baron qui rentrait de sa ronde de surveillance. Il descendit tout droit, se rapprochant lentement et se posa à quelques mètres d'eux. Sans s'être concertés, Remo et Chiun bondirent vers l'appareil. Le pilote et le copilote se trouvèrent en quelques secondes expédiés pour le meilleur et pour le pire dans l'autre monde. L'un par un pouce de Remo qui le frappa au front, lui emportant le cerveau, l'autre par un pied de Chiun reçu en plein cœur.

L'appareil de Nemeroff n'était plus qu'un point rouge dans le ciel bleu.

Chiun contempla cet étrange appareil volant et demanda :

— Doit-on absolument continuer ?

— Oui.

— Sais-tu conduire cet engin ?

— Non et vous ?

— Non plus, mais si j'étais un homme blanc, je saurais me servir des outils des hommes blancs.

Ils furent surpris par le bruit d'un moteur derrière eux. En se

retournant, ils virent une partie du toit s'élever puis s'ouvrir, laissant apparaître un petit ascenseur en verre. Maggie était à l'intérieur.

En sortant elle s'expliqua :

— Il y avait une porte secrète, je l'ai trouvée. Mais où est-il ?

Remo montra du doigt la petite tache rouge sur le point de disparaître.

— Pourquoi ne le poursuivons-nous pas ?

— Je ne sais pas faire voler cet engin.

— Montez, moi je sais, répondit-elle, se dirigeant rapidement vers l'hélicoptère.

— J'ai toujours su qu'il y avait quelque chose chez vous, les Anglaises, qui me plaisait, rigola Remo.

Il bondit dans l'appareil. Maggie se hissa de son côté et Chiun se faufila entre Remo et la porte pour s'installer derrière eux.

— Comment ça fonctionne ? demanda-t-il, surveillant Maggie qui faisait démarrer les moteurs.

Lentement, ils décollèrent. Chiun paraissait plutôt inquiet et sa question trahissait un certain malaise.

— Allons Chiun, calmez-vous. Vous n'avez jamais vu un hélicoptère de votre vie ? demanda Remo.

— J'en ai vu beaucoup, mais n'étant jamais monté dedans, je n'ai pas eu l'occasion d'en examiner un de près. Comment fait-il pour voler sans ailes ?

— La foi Chiun. La foi aveugle, c'est ce qui l'empêche de s'écraser.

— Si c'était les gaz intestinaux des passagers à problèmes alimentaires, nous n'aurions en tout cas aucune crainte à avoir.

L'appareil avait quitté le toit. Maggie manœuvrait habilement le manche, lui fit baisser le nez et avec un puissant ronflement de moteurs, l'hélicoptère s'éleva, prenant de l'altitude et de la vitesse. Ils se lancèrent sur les traces du baron.

— Pourquoi devons-nous le poursuivre ? interrogea Chiun. Pourquoi ne pas nous poser et appeler Smith.

— Parce que si nous ne l'arrêtons pas il va exécuter son plan, et assassiner le président Dashiti. Nous devons l'en empêcher.

— Pourquoi devons-nous toujours nous mêler des problèmes des autres ? demanda Chiun, je trouve que nous devrions nous arrêter quelque part et reconsidérer calmement les choses.

— Chiun, taisez-vous. Nous sommes dans un hélicoptère à la poursuite de Nemeroff et d'ici peu nous atterrirons probablement sur l'aéroport d'Alger. Il faut y arriver à temps pour l'empêcher d'aller plus loin. Alors restez tranquille, il n'y en a plus pour très longtemps.

La tache rouge de l'appareil du baron avait réapparu au loin et grossissait peu à peu.

— Tu sembles également douée pour ce genre de choses, dit Remo à l'attention de Maggie. Sa Majesté vous fait donner une formation très complète.

— Non, pas du tout, lui cria-t-elle par-dessus le bruit du moteur. J'ai pris des leçons particulières.

— Que le ciel soit loué pour les Anglaises pleines de ressources !

— Amen, répondit-elle en riant.

— Amen, répéta Chiun. Amen en effet ! Continuez de prier.

Ils gagnaient du terrain, se rapprochant du baron.

— Vas-y Maggie, on va le rattraper. Si tu y arrives je t'offrirai une récompense spéciale en rentrant à l'hôtel, dit Remo en souriant.

— Désolée Yankee, répondit-elle. Je suis en deuil de P.J. Kenny, le seul homme que j'aie jamais aimé.

— Qu'il repose en paix, répliqua Remo. C'est bien la première fois que je suis battu par moi-même.

Mais au fond il était content de ce changement de rapport entre Maggie et lui. Car ayant retrouvé son identité il était également repris par sa discipline. Le sexe faisait partie des contraintes.

Leur hélicoptère n'était plus qu'à une minute derrière celui du baron lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'aéroport d'Alger. Ils suivirent Nemeroff qui survola l'aérogare et ses pistes d'envol pour atterrir près d'un hangar isolé à proximité duquel plusieurs avions de tourisme attendaient alignés comme pour un départ.

Ils se posèrent à côté de l'hélicoptère de Nemeroff qui, suivi de son pilote, courait vers un des mini-jets dont les réacteurs s'étaient mis à gronder au moment même où l'hélicoptère avait touché le sol. Nemeroff grimpa quatre à quatre l'échelle qui l'attendait. Le pilote de l'hélicoptère la retira et le mini-jet se mit à rouler vers la piste de décollage.

Remo, Maggie et Chiun virent la porte de l'appareil se refermer sur Nemeroff. Ils sautèrent à terre à leur tour.

— Mes compétences s'arrêtent là, annonça Maggie, et elle expliqua, désignant les appareils alignés devant eux. Ils sont trop gros pour moi.

— Nous allons changer de chauffeur ! cria Remo à Chiun. Regardez là-bas.

Il montrait du doigt le pilote de l'hélicoptère du baron qui ayant repoussé l'échelle se dirigeait à nouveau vers son appareil prêt à repartir.

En un instant, les deux hommes furent à ses côtés, lui emboîtant le pas.

— Jolie journée, beau temps pour une petite promenade, qu'en pensez-vous Chiun ? dit Remo.

Puis agrippant le pilote par l'épaule il lui demanda :

— Toi, qu'est-ce que t'en penses ? Viens donc avec nous pour une petite balade.

— Lâchez-moi, répliqua l'homme. Foutez-moi la paix.

— Faut pas le prendre sur ce ton, sinon mon ami va s'énerver, répondit Remo, désignant Chiun de la tête.

Maggie, elle, s'énerva et sortit de son sac le revolver qu'elle avait ramassé après la mort de « Face de Furet », son tortionnaire. Elle le brandit sous le nez du bonhomme.

— Savez-vous piloter un de ces avions ? demanda-t-elle d'une voix résolue. Dépêchez-vous, vous avez cinq secondes pour choisir.

Trois paires d'yeux fixèrent durement le pilote.

Celui-ci comprit qu'il ne s'agissait plus d'une plaisanterie, le revolver l'ayant autrement plus intimidé que les sous-entendus incompréhensibles de Remo. L'air résolu de Maggie qui comptait dans sa tête les secondes d'avance que Nemeroff avait sur eux, le décida.

— Celui-ci, répondit-il, désignant un petit jet tout blanc portant en grosses lettres rouges les initiales I.N. sur la queue. Je le pilote souvent, c'est un des appareils du baron. J'ai fait le plein hier et il est prêt à voler.

Sur ses paroles, Remo lui empoigna le bras et ils se ruèrent sur l'appareil, Maggie s'emparant de l'échelle au passage. En quelques minutes ils se retrouvèrent tous installés dans la cabine de pilotage. Remo à droite du pilote, Maggie sur le siège du navigateur et Chiun derrière, à gauche de Maggie.

— Où va Nemeroff ? demanda Remo.

— En Scambie, répondit le pilote.

— Bon. Tu as le choix : ou tu y arrives avant eux ou tu ne reviens jamais ici, lança Remo.

— Ils ont pris trop d'avance. Mais je ferai de mon mieux.

— On verra, répliqua sèchement Remo.

Chiun était impassible, le regard plongé dans le vague. Maggie avait fermé les yeux et s'assoupissait après une journée bien remplie. Les quelques heures de vol vers la Scambie lui fournissaient l'occasion d'un repos bien mérité.

Remo, quant à lui, se remémora les événements des dernières journées, se revoyant en tant que P.J. Kenny puis en tant que Remo Williams, ne trouvant au fond pas de grande différence entre les deux personnages. Il se demanda un instant quel hasard l'avait fait l'un plutôt que l'autre.

Ils arrivèrent en vue de la Scambie. Le jet de Nemeroff ayant quelques minutes d'avance sur eux, commençait à perdre de l'altitude. Leur pilote fit de même. La Scambie était une petite île au paysage monotone, agrémentée ici et là de massifs montagneux mais sans signe de présence humaine.

Ils arrivèrent finalement en vue de la capitale dont le seul édifice, le palais présidentiel, était proche de la piste d'atterrissage. L'avion de Nemeroff se posa sur la seule route goudronnée de l'île qui allait de l'aéroport au palais, et roula lentement pour stopper devant l'édifice tout bleu, gloire de cette nouvelle nation.

Trois hommes se précipitèrent à sa rencontre. De toute évidence ils l'attendaient.

L'appareil transportant Remo, Chiun et Maggie se posa à peine deux minutes après celui du baron et s'arrêta à côté.

— Bravo, félicite Remo. Dommage après une telle démonstration de bonne volonté, mais c'est la vie.

Et pour ponctuer cette évidence, il assena au pilote un coup du tranchant de sa main gauche, que le pauvre homme ne vit même pas venir. Il mourut bêtement, sans comprendre.

Puis, se tournant vers Chiun tout en se détachant, Remo poursuivit :

— Allez au palais protéger le chef de l'État que le vice-président va essayer d'éliminer. Maggie et moi allons empêcher Nemeroff de s'emparer de l'or.

Avant qu'il ait terminé sa phrase, Chiun avait déjà sauté de l'avion et traversait les jardins présidentiels. Remo se retourna pour aider Maggie à descendre.

Les deux gardes à l'entrée du palais avaient suivi la scène avec intérêt. D'abord l'atterrissage surprenant des deux avions, puis le frêle Oriental qui maintenant se dirigeait vers eux. Le vice-président Asiphar leur avait donné des ordres formels : interdire l'accès du palais à quiconque. Ils regardaient au garde-à-vous s'approcher cette étrange silhouette à une telle vitesse qu'on eut dit qu'elle se déplaçait dans le temps plutôt que dans l'espace comme tout le monde. Chiun était déjà sur eux. Ils croisèrent leurs baïonnettes inclinant leurs fusils l'un vers l'autre. Mais Chiun n'était déjà plus là, l'un des deux se tourna vers son compagnon et dit :

— Où est passé le vieillard ?

— Je ne sais pas, as-tu entendu quelqu'un dire « excusez-moi » ?

— Tu as rêvé !

Ils scrutèrent à nouveau la pelouse devant eux, l'air inquiet. Ils ne virent que Remo et Maggie courant à toute vitesse vers l'aile gauche du bâtiment.

Il y avait un autre garde au premier étage du palais. Il sentit quelqu'un lui taper sur l'épaule, il se retourna et vit un vieil Oriental qui lui souriait :

— Où est le président ? demanda Chiun.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda le garde.

C'était évidemment là une question à ne pas poser. Une main le

saisit à la taille et, comme des couteaux, des doigts lui perforèrent la chair jusqu'aux centres nerveux. La douleur était intolérable.

— Imbécile ! Où est ton président ?

— En haut de l'escalier, réussit à lâcher l'homme malgré la douleur, puis il tomba, inconscient.

Chiun gravit les marches, donnant l'impression de glisser sans soulever ses pieds sous ses robes. Il se trouva, arrivé en haut, face à une énorme double porte qui ne pouvait être que présidentielle. Il poussa l'un des battants et pénétra dans un bureau.

Assis au fond de la pièce, face à la porte, le président Dashiti leva les yeux, étonné. S'étant ressaisi il dit :

— Excusez-moi de vous fixer ainsi mais ce n'est pas tous les jours que l'on est surpris derrière son bureau par un Oriental en kimono.

— En ce monde, rien ne devrait nous étonner, reprit Chiun.

— Juste, admit le président, glissant sa main droite sous son bureau à la recherche de la sonnette pour appeler les gardes et faire jeter ce dingue hors du palais.

Chiun le regarda et agita son index en signe de « méchant petit garçon ».

— Je vous demande pardon, monsieur le président mais des hommes sont en route pour vous assassiner.

Oui, il s'agissait bien d'un fou. Mais comment avait-il fait pour échapper au contrôle ?

— Je suis forcé de vous demander de bien vouloir sortir, dit Dashiti.

— Demandez-le moi autant de fois que vous le voudrez, répondit Chiun aimablement. Mais je resterai et s'il le faut je vous sauverai malgré vous.

Le doigt du président appuya encore sur le bouton.

*
* *

Au bout du couloir, Asiphar parlait avec deux hommes dans son petit bureau.

— Le moment est venu, dit-il, le baron vient d'arriver.

Il regarda les deux Européens debout devant lui.

— J'ai retiré les gardes, vous n'avez qu'à aller dans son bureau et lui régler son sort. Au bruit des détonations j'accourrai, et confirmerai votre version selon laquelle des inconnus l'auraient tué et que vous avez courageusement essayé de les arrêter.

Les deux hommes se sourirent avec l'expression type des professionnels.

— Allez dépêchez-vous, les gardes ne tarderont pas à revenir.

Les deux tueurs hochèrent la tête et sortirent.

Ils marchèrent d'un pas rapide vers le bureau présidentiel un peu plus loin. Asiphar referma sa porte après les avoir vus pénétrer dans le sanctuaire de Dashiti.

Il attendait les détonations. Ensuite, comme promis, il les aiderait à fuir, mais directement vers leur dernière demeure. Au bruit des coups de feu, il se précipiterait dans le bureau de Dashiti. Mais que voulez-vous qu'un vice-président fasse d'autre que de tuer à son tour les deux hommes qui ont assassiné son président ? Quel meilleur moyen y aurait-il pour gagner la reconnaissance et l'appui de ses concitoyens ? Il attendit, relevant le cran d'arrêt de son revolver.

*
* *

Le baron Isaac Nemeroff n'était pas entré dans le palais. Au contraire, il s'était précipité vers l'aile gauche à l'endroit où l'équipe d'installation d'égouts travaillait depuis près d'un mois.

Le contremaître des travaux, voyant Nemeroff arriver, se mit pratiquement au garde-à-vous.

— Venez ! lui cria Nemeroff. Nous devons faire vite.

Le contremaître sauta dans la tranchée qui longeait le mur du palais sur une quinzaine de mètres, Nemeroff le suivit. Les ouvriers s'aplatirent contre la paroi en voyant les deux hommes arriver, courant comme des fous.

La tranchée donnait à angle droit dans un tunnel qui conduisait au palais. Il était suffisamment grand pour qu'un homme puisse avancer debout. Le tunnel s'arrêtait contre le mur du palais. Le contremaître alluma sa lampe de poche et éclaira devant lui. Nemeroff put voir ce qui depuis trois semaines occupait ses hommes. Ils avaient méticuleusement enlevé le mortier qui liait les pierres les unes aux autres.

— Il ne faut plus qu'un coup de marteau piqueur pour faire une brèche.

— Alors qu'attendez-vous ? s'énerva Nemeroff tout en faisant signe à un de ses hommes de placer l'arrière d'une camionnette le long de la tranchée. D'ici quelques minutes Asiphar serait président d'un pays entièrement démuni. Le contremaître avait saisi un marteau piqueur et le traîna vers le bout du tunnel.

Le bruit assourdi mais saccadé de l'engin se fit entendre. Puis s'arrêta et fut remplacé par celui d'un effondrement de pierres tombant sur un sol dur et roulant avant de s'immobiliser.

Le contremaître ressortit du tunnel vers la tranchée, là où l'attendait Nemeroff.

— Ça y est, annonça-t-il.

Nemeroff le repoussa et se précipita pour voir. Il vit un trou. Certaines pierres avaient roulé à l'intérieur, d'autres à l'extérieur. Il repoussa celles qui entouraient l'ouverture afin de l'agrandir, elles tombèrent si facilement qu'on aurait cru un château de cartes. Il continua jusqu'à ce que la brèche soit suffisamment grande pour qu'il puisse passer sans difficulté.

Une fois à l'intérieur, il dut attendre que ses yeux s'accoutument à l'obscurité avant de distinguer les contours de la salle du trésor qui mesurait environ six mètres carrés. Il repéra au fond de la pièce une lourde porte blindée qu'il savait être électrifiée et surveillée par des gardes de l'autre côté.

Le long des murs, soigneusement rangés, il découvrit les lingots d'or qui constituaient le trésor national scambien : environ cent millions de dollars.

Nemeroff rit tout bas. Quelle belle surprise se préparait pour Asiphar ! On parle des cent premiers jours d'un mandat présidentiel. Asiphar n'en connaîtrait que les cent premières minutes... À peine serait-il président que son pays serait ruiné. Et alors ? Quel mal y avait-il à ça ? De toute façon cela arriverait bien un jour ou l'autre à tous les pays africains. Nemeroff ne faisait qu'accélérer le processus.

Bientôt – malgré ce Remo Williams, cet Oriental et cette Anglaise – toutes les familles du crime à travers le monde auraient de nouveaux chefs qui comme leurs prédécesseurs, obéiraient à Nemeroff. Le pavillon du crime battrait sur la Scambie.

Peut-être même qu'un jour ou l'autre, les Russes et les Américains souhaiteraient y installer des bases pour leurs missiles à têtes nucléaires. S'ils désiraient répandre leur fortune sur la Scambie, la salle du trésor se remplirait à nouveau de lingots similaires à ceux-là, à moins que ce ne soient les mêmes qui y reviennent par divers chemins. Pour boucler la boucle, Nemeroff à nouveau n'aurait plus qu'à vider les coffres comme il s'apprêtait à le faire en ce moment. Il se retourna et cria à ses hommes :

— Formez une chaîne ! Commencez à vous passer les lingots et chargez-les dans la camionnette ! Vous, dit-il au contremaître, venez ici et commencez.

Laissant tomber son marteau piqueur qu'il traînait toujours, l'homme obéit et pénétra dans l'obscurité de la pièce. Soudain la lumière jaillit du plafond, faisant étinceler les barres d'or comme des milliers de soleils. Nemeroff plissa les yeux et quand il les rouvrit totalement, il vit l'Anglaise et l'homme qu'il avait pris pour P.J. Kenny, assis sur un tas de lingots.

Les deux tueurs pénétrèrent dans le bureau présidentiel. Le

fauteuil bleu du leader de la nation scambienne leur tournait le dos, faisant face à la fenêtre. Il se balançait doucement d'avant en arrière.

L'un des deux hommes leva son bras armé, l'autre lui fit un geste de la main pour qu'il attende un peu. Ils étaient trop loin. Mieux valait s'approcher un peu.

Ils marchèrent en silence vers le bureau, leurs pas étouffés par l'épaisse moquette bleue.

Ils échangèrent des sourires. Une vraie partie de plaisir. Ils n'avaient qu'à se mettre l'un sur sa gauche, l'autre sur sa droite, lui envoyer une balle dans la tempe et le tour était joué.

Ils contournèrent le bureau chacun de leur côté, levèrent le bras lorsque le fauteuil pivota et un Oriental au visage parcheminé leur sourit, son regard allant de l'un à l'autre.

Asiphar attendait dans le couloir. Il entendit deux détonations. Il se précipita.

Une fois entré, il s'arrêta net. Les deux tueurs se tenaient, leurs corps tordus et contorsionnés, de part et d'autre du fauteuil dans lequel était paisiblement installé un vieil Oriental en kimono bleu qui regardait Asiphar comme s'il le reconnaissait. Chiun leva les mains vers lui, lâchant les deux hommes qui s'écroulèrent mollement.

Le vieillard se leva. Ses yeux brûlants fixant Asiphar. D'abord horrifié, puis étonné le vice-président contempla les deux hommes à terre. Il reporta son regard sur l'Oriental comme pour y chercher une réponse.

Il brandit son arme.

— Raté, dit Chiun, tout en bondissant par-dessus le bureau et fonçant sur Asiphar.

Les derniers mots qu'entendit Asiphar furent : « Mais le Maître de Sinanju, lui, ne rate jamais. »

Il n'eut pas le temps de se servir de son revolver. Sa lourde masse s'effondra sans faire de bruit. Le président Dashiti sortit alors d'un placard. Il regarda les deux tueurs puis Asiphar et finalement Chiun.

— Comment puis-je vous remercier ? demanda-t-il doucement.

— En me procurant un autre pilote pour rentrer chez moi.

Des bruits de coups de feu troublèrent le silence. Ils semblaient venir de loin. Chiun sortit sans un mot.

*
* *

— Attrapez-le ! hurla Nemeroff, s'écrasant contre la paroi pour laisser passer ses hommes.

Remo resta assis sur ses lingots d'or, sifflotant. Trois, puis quatre, puis cinq hommes s'engouffrèrent dans la salle du trésor. Ils

s'arrêtèrent et attendirent, laissant le contremaître, son marteau piqueur sous le bras comme un fusil, s'avancer vers Maggie et Remo, un sourire cruel aux lèvres.

Remo le laissa venir, puis levant le bras, il appuya sur l'interrupteur, replongeant la pièce dans une obscurité totale.

Sans succès Nemeroff essaya de distinguer ce qui se passait. La pièce s'emplit tout à coup de l'horrible bruit du marteau piqueur qui se calma brutalement, puis qui reprit, suivi d'un hurlement.

— Vous l'avez eu ? demanda Nemeroff.

— Non baron, c'est raté.

— À mon tour maintenant, répondit la voix de l'Américain.

L'obscurité fut soudain traversée par les éclairs des coups de feu qui crépitèrent dans tous les sens. Les yeux fascinés de Nemeroff assistaient à un horrible ballet de mort. L'Américain tenait le marteau piqueur des deux mains, les hommes lui tiraient dessus mais il n'était jamais à l'endroit où ils l'avaient visé quelques fractions de seconde auparavant. Les coups se firent de plus en plus rares. Dans les éclairs de lumière, Nemeroff voyait ses hommes tomber. Ils se contorsionnaient en hurlant de douleur, empalés comme des mouches sur le marteau piqueur.

Nemeroff s'enfuit. Il courut le long du tunnel, déboucha dans la tranchée à la lumière du jour. Il se lança dans une course effrénée, pour sauver sa vie, traversant la pelouse, vers son avion où le pilote, le voyant accourir à toutes jambes, mit les réacteurs en marche.

Dans la salle du trésor, Remo lâcha le marteau piqueur faute de combattants. Dans le noir, ses yeux de chat trouvèrent Maggie, immobile, toujours assise sur le tas de lingots.

— Ça va Maggie ?

— Oui.

— Je vais attraper Nemeroff.

Celui-ci avait parcouru la moitié de la distance le séparant de l'avion lorsque Remo déboucha sur la pelouse. « Merde, pensa-t-il, Smith ne me pardonnera jamais si je le laisse s'échapper. » Des coups de feu retentirent, venant de l'appareil. Remo se retourna, Maggie s'écroula à quelques mètres derrière lui, son sang tachant sa robe à hauteur de la poitrine.

Le pistolet lui glissa des mains. Remo le ramassa visa Nemeroff et tira. Il rata. Il ne restait que cinquante mètres au baron pour rejoindre l'avion.

Chiun arriva en courant, arracha le revolver des mains de Remo en secouant tristement la tête.

— La cible qui résiste, est la cible qui ne se donne qu'au vrai tireur d'élite.

Décontracté, il leva le bras, décrivant des cercles de plus en plus

petits avec le canon de son revolver.

— Tirez nom d'un chien ! Il monte dans l'avion !

Chiun prit son temps puis, lorsqu'il sentit bien sa proie, il tira une fois. Sans manifester le moindre intérêt pour la réussite de son tir, il laissa tomber son arme et s'agenouilla à côté de Maggie.

Remo vit Nemeroff tituber, s'accrocher à l'échelle, se hisser sur le premier barreau puis s'écrouler en arrière.

— Elle est morte, mon fils, annonça Chiun en se relevant.

— Je sais, répondit Remo, Nemeroff aussi.

— Je sais, répliqua Chiun. En doutais-tu ?

— Pas un instant. Allons, Smith nous doit des vacances. J'ai besoin de me reposer.

— Tu as besoin d'exercer le mouvement de tes coudes, répondit Chiun.

[1] Voir L'Implacable n°1 *Implacablement vôtre*.

[2] Affection congénitale qui se traduit par un repli cutané situé à l'angle interne de l'œil.

[3] Allusion à King Kong.